

THÉATRE

D'ALEXANDRE SOUMAROCOW.

TOME SECOND.



THÉATRE
TRAGIQUE
D'ALEXANDRE SOUMAROCOW,

TRADUIT DU RUSSE,

PAR MANUEL-LÉONARD PAPPADOPOULO.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez ANT. AUG. RENOUARD, Libraire, rue St. André-des-Arcs, N. 42.

X — 1801.

TABLE

Des Pièces contenues dans le second Volume.

Pages.

TRAGÉDIES.

ERRATA.

Page 20, lig. 26, Perous, *lisez :* Peroun.
— 30, lig. 18, combien d'ensevelis dans les flots de l'Adda, *lisez :* combien d'ames l'enfer n'a-t-il pas dévoré ?
— 59, lig. 8, Ischek, *lisez :* Tstchek.

KHOREW,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

D'ALEXANDRE SOUMAROCOW,

REPRÉSENTÉE, pour la première fois, en 1750, sur le Théâtre Impérial de Saint-Pétersbourg.

PERSONNAGES.

KII, *Duc de Russie.*

KHOREW, *frère de Kii.*

ZAVLOKH, *Prince de Kiew.*

OSNELDE, *fille de Zavlokh.*

STALVERK, *premier Boyarin de Kiew.*

VELKAR, *confident de Khorew.*

ASTRADE, *gouvernante d'Osnelde.*

DEUX GARDES.

TROIS SOLDATS.

UN CAPTIF.

La scène se passe à Kiew, dans le Palais Ducal.

KHOREW,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

OSNELDE, ASTRADE.

ASTRADE.

Ce jour heureux, Princesse, va vous rendre à la liberté. Pour la dernière fois, le soleil éclaire votre esclavage en ces lieux. Zavlokh votre père s'est approché déjà de ces murs, et tout s'arme pour les défendre. Par-tout le bruit court que Kii, redoutant les malheurs qui le menacent, enfin brise vos fers.

OSNELDE.

O jour, mêlé de joie et de tristesse! Dieux irrités, votre bonté tardive est la

source de mes tourmens. C'est au plus grand des malheurs, que je dois mon bonheur prétendu. Astrade, je ne jouirai plus de ma liberté ; oui, quoique libre en apparence, je suis condamnée pour toujours à gémir dans les fers; heureuse encore de savoir souffrir mon destin. Ailleurs, hélas!....

ASTRADE.

Ailleurs, Madame, vous recouvreriez de vastes possessions, des terres fertiles, des palais superbes, des villes entières, en un mot, votre immense héritage. Ailleurs, vous rétabliriez dans leurs droits les descendans de votre père infortuné. Il approche déjà, le tems où vous devez recevoir la main d'un Prince digne de vous, et relever les ruines de votre auguste maison. Vous serez bientôt mère....

OSNELDE.

Que dis-tu ? quel tableau offres-tu aux yeux de la malheureuse Osnelde? Quel indice te peut faire croire à un pareil hyménée? C'en est fait : je veux quitter ces murs odieux! ô déplorable contrée! ô départ

douloureux! Eh quoi! ne peux-tu donc me comprendre, et lire dans mon cœur? ah! gémis avec moi sur mon sort rigoureux.

ASTRADE.

Je ne puis deviner ce secret.

OSNELDE.

Je vais t'ouvrir mon cœur : mais, hélas! la honte s'empare de moi, elle trouble mes pensées, et mes paroles expirent sur mes lèvres.

ASTRADE.

Aurais-je deviné.... L'amour....

OSNELDE.

Etait-ce donc dans ces tristes contrées, que je devais connaître son funeste poison, que je devais en abreuver mon ame ? hélas! il n'est que trop vrai; ses flèches redoutables ont pénétré dans mon sein. Rappelle-toi ce tems, où tu me racontais les exploits de mon père, et sur-tout sa chûte déplorable : comment la mort avide dévorait nos

peuples infortunés, comment une gloire de tant d'années s'éclipsa dans un seul instant. L'heureux Kii remporta la victoire. Mon père, fuyant devant lui, se réfugia dans les déserts. Abattu par la tristesse, en proie au désespoir, suivi des tristes débris de son armée, franchissant les montagnes, traversant les forêts, les lacs et les fleuves, il erra long-tems de climats en climats. Ma mère, gémissante, privée de ses fils, séparée de son époux, sut à peine la nouvelle fatale, que Kii avait dispersé les troupes de mon père, comme un vent furieux disperse la poussière et les feuilles des forêts, qu'elle courut aux portes de cette capitale. Là, les yeux inondés de larmes, elle m'embrassa pour la dernière fois, et soudain se perçant le cœur, elle changea ses jours malheureux en une nuit éternelle. Et moi, dès le berceau plongée dans l'esclavage, il ne me souvient ni de mon père, ni de ma mère, ni de ma famille. Et cependant, à l'instant que j'y songe, leur sang crie vengeance dans mon cœur. Je crois voir ces tems désastreux, dont je n'ai pu qu'entendre parler : je hais le bourreau de ma maison! Mais, hélas! Khorew, ô Astrade, Khorew m'est cher!

ASTRADE.

Khorew, le frère de Kii!

OSNELDE.

Hélas! alors il n'était qu'un enfant!

ASTRADE.

Chassez cet amour de votre cœur, votre père vous redemande.

OSNELDE.

Ah! en dépit de l'amour, je me souviens de ma naissance; combien ne serais-je pas ingrate, si je pouvais et si je ne voulais pas revoir mon père. Oui, Astrade, cette idée fait tout mon bonheur. Mais cependant mon cœur, mon faible cœur se trouble et se déchire.

ASTRADE.

Et depuis quand l'amour a-t-il subjugué votre ame?

OSNELDE.

Déjà, depuis six mois, la douleur me

consume; depuis six mois, j'abreuve ma couche de mes larmes. Les vertus de Khorew, son amour tendre et sincère avaient, malgré moi, séduit mon cœur. Je jettai bientôt sur lui des regards moins sévères; imprudente! sans penser que j'allais m'engager dans un labyrinthe sans issue, je cherchais plus souvent sa présence, et je trouvais moins long le tems de ma captivité. Je m'apperçus enfin, mais trop tard, que j'étais triste par-tout où je ne le voyais pas; en un mot, je finis par ne pouvoir plus vivre un instant sans Khorew. Ce fut alors que je connus tout l'excès d'une passion, que j'ai cependant jusqu'ici renfermée dans mon cœur. Indignée contre moi-même, je me reprochais sévèrement mon crime, je me livrais au plus amer repentir! mais, hélas! il n'était plus tems.

ASTRADE.

Mais, si Kii vous remet entre les mains de Zavlokh, si vous êtes forcée de quitter ces murs, sentirez-vous quelque joie en revoyant votre père?

OSNELDE.

Oui, sans doute! mais après ce court,

après ce seul moment de joie, je haïrai la vie. Quoiqu'il en soit, cette entrevue est bien douce à mon cœur : va, ma chère Astrade, informe-toi si ce jour est celui, que le sort, long-tems impitoyable, a désigné pour terme aux malheurs de Zavlokh; et crois surtout que, victorieuse de mon amour, je marcherai avec courage aux lieux, où je dois rejoindre mon père, et me séparer de mon amant.

SCENE II.

OSNELDE.

QUEL sort me destinent les Dieux! ô amour, n'as-tu donc embrâsé mon cœur de tes feux, que pour me réserver un jour aussi funeste? Pour les malheureux, le tems a beau changer; il ne fait que changer leurs malheurs! O Palais de mes ancêtres! remparts odieux, dont un usurpateur a entouré nos murailles! terre que Kii abreuva de fleuves de sang! lieux si souvent arrosés de mes larmes, mais embellis par la présence de mon cher Khorew, assemblage inoui de

douleur et de joie, de quel poids terrible vous accablez mon faible cœur? Quand l'honneur, quand le devoir m'ouvrent les portes de ma trop chère prison, quand ils m'exilent par delà les frontières de Kiew, ô amour, tu enchaînes mes pas! oui, ô mon amant, ô mon père, vous vous disputez mon triste cœur, vous le déchirez également. Et toi, Nature! seras-tu insensible à mes maux? Ah! par pitié, lorsque le ciel propice aura ouvert à la malheureuse Osnelde les noires portes du tombeau, daigne alléger à son père le fardeau de sa vieillesse.

SCENE III.

OSNELDE, KHOREW.

KHOREW.

BELLE PRINCESSE, ouvrez votre cœur à la joie. Il est enfin arrivé ce tems, elle approche cette heure, qu'appellaient tous vos vœux! Déjà vous êtes libre de fuir ces murs et l'esclavage. Votre père vous redemande à Kii, et Kii vous rend à sa ten-

dresse. Je me trouve trop heureux de pouvoir, le premier, vous apprendre cette nouvelle, si chère à votre cœur; mais en quittant ces murs abhorrés, où, depuis le jour qui mit un terme aux jours heureux de votre père, vous avez vécu dans l'esclavage, songez bien que Khorew, quoique frère du vainqueur de Zavlokh, ne doit pas être rangé au nombre de vos ennemis. Daignez songer que, pendant le cours de votre captivité, j'ai tout fait pour adoucir le poids de vos malheurs.... Vous pleurez! quelle triste pensée afflige votre cœur. Vous rappelleriez-vous les maux, que Kii vous a fait souffrir? hélas! vous le savez, je n'ai jamais rien fait qui pût vous offenser.

OSNELDE.

Je pleure de manquer de termes, qui puissent dignement vous peindre ma reconnaissance; mais croyez-moi, oui, croyez, Prince, que, par-tout où le sort me condamnera à traîner le poids de ma triste existence, je n'oublierai jamais vos bontés, que je me les rappellerai avec votre image jusqu'au jour du tombeau. O soleil, qui brilles ici à mes yeux pour la dernière fois, soleil, tu

vois mon cœur, tu vois s'il est sincère. Je t'atteste aujourd'hui, que, tant que les rayons de ta lumière éclaireront mes yeux, le nom de mon bienfaiteur restera gravé dans ma mémoire en traits ineffaçables.

KHOREW.

Ah! lorsque, pour la dernière fois, j'entends le doux son de votre voix, lorsque, pour la dernière fois, je jouis de votre adorable présence, dites-moi, je vous en conjure, dites-moi, chère Princesse, si les preuves de mon tendre zèle ont pu toucher votre cœur; dites-moi, s'il a jamais brûlé de la même flamme, que vos yeux ont allumée dans mes veines : mais que dis-je? insensé! échauffe-t-on le marbre au flambeau de l'amour? Combien de fois ne vous ai-je pas découvert ce feu, dont vous aviez embrâsé mon cœur! et cependant, cruelle, pas un mot de votre bouche, qui pût flatter mon amour! Mais quel est donc cet amour qui m'a blessé, cet amour qui me désespère? je croyais n'être né que pour combattre, vaincre et enchaîner les peuples à mon char de triomphe. Insensé que j'étais, vous paraissez, et soudain vous triomphez

de mon cœur; un seul de vos regards m'enchaîne au sein de la victoire. Toutes les fois que vos yeux semblaient enhardir mon amour, et qu'au contraire, vos paroles glacées déchiraient mon ame, je rougissais de ma faiblesse, j'en gémissais, et mon cœur indécis ne savait que résoudre: en vain, je m'armais contre vous, contre moi-même; votre présence alimentait chaque jour la flamme qui consumait mon sein. Que n'ai-je pas fait pour vous oublier? que de fois même n'ai-je pas cru être libre de vos chaînes? mais tout-à-coup je songeais à vos charmes, et je retombais dans mon esclavage? Oui, c'en est fait, mon cœur, ce cœur si fier, est pour toujours soumis à votre empire.

OSNELDE.

Ah! Prince, qu'attendez-vous de l'amour que vous avez conçu pour moi, de l'amour même que je pourrais sentir pour vous? De grâce, n'augmentez pas mes tourmens et mes larmes! nous allons nous séparer pour jamais. Ah! quand le sort vous défend de m'aimer, défendez votre cœur contre les traits d'un amour tyrannique.

KHOREW.

Ah! si vous m'aimez, dites-le moi; un seul mot comblera tous mes vœux! qu'il m'en reste du moins le délicieux souvenir!

OSNELDE.

Oui, Prince, je vous aime..... Êtes-vous satisfait? Mais plutôt éloignez-vous, laissez-moi à ma douleur, soyez tout à votre souvenir.... Vous soupirez! Inutiles soupirs: il est tems que je parte, et cependant je ne fais que répandre des pleurs. Livrez votre cœur à de plus heureuses amours. Combien n'est-il pas de beautés, qui se disputeront ce cœur? Aimez celle qui en sera la plus digne: qu'elle soit heureuse! pour moi, que le ciel a condamnée au sort cruel de vous aimer toujours, et de ne vous posséder jamais, je ne songerai à vous qu'en répandant des larmes.

KHOREW.

Quoi! vous m'aimez, et vous me donnez le coup de la mort! vous pleurez, et vous quittez ces lieux! Dieux puissans, cruelle Princesse, prenez pitié de mes douleurs!

Soleil, arrête ton char sur ces murs. Restez, de grâce, ah ! Princesse, restez encore !

OSNELDE.

Accusez le sort, qui m'oblige à quitter Khorew, et à le quitter, hélas! pour jamais.

KHOREW.

Cruelle ! et vous osez dire que vous aimez Khorew !

OSNELDE.

Ah ! aimez-moi seulement autant que je vous aime ! si vous ne m'en croyez pas, si, injuste envers moi, à tous mes malheurs, vous ajoutez encore ce nouveau malheur : quels témoignages peuvent exiger de moi vos oreilles et vos yeux, lorsque vous n'ajoutez foi, ni à mes soupirs, ni à mes larmes.

KHOREW.

Ce qu'on desire, paraît toujours invraisemblable; est-on au comble de ses vœux? on croit n'être heureux qu'en songe. Mais quel songe terrible ? que d'obstacles au bonheur ! ô moment heureux pour moi ! moment à-la-fois agréable et horrible pour mon cœur !

quel nom te donner? celui de malheureux; quand tu fais mon bonheur : celui d'heureux, et peut-il en être de plus cruel que toi? Osnelde! si l'hymen n'étouffe pas l'amour, si le devoir n'éteint pas votre flamme, pourquoi toujours et vainement soupirerions-nous l'un pour l'autre? et qui peut vous empêcher de monter sur le trône qui m'attend.... Vous ne me répondez pas! eh quoi! le sceptre, parce qu'il serait dans mes mains, vous semblerait-il odieux?

OSNELDE.

Cessez, cher Prince, de vous flatter d'un chimérique espoir; cessez de porter ainsi le trouble dans mes sens. En vain, nous sommes unis des mains de l'amour; la main impitoyable du sort nous sépare. Eh! puis-je partager le lit de l'hymen avec celui, dont le frère a traîné ignominieusement les cadavres de mes frères, dont le frère exila mon père de son trône, et ma mère de la vie, dont le frère enfin livra nos sujets aux plus cruels supplices, et inonda notre capitale de notre propre sang! le cruel! il dévoua à un indigne esclavage, Osnelde encore au berceau! et toi, Pérous, pourquoi me sauvas-tu de la mort?

Pourquoi, en me conservant la vie, me dévouas-tu aux sévères lois de l'honneur ? Non, je ne puis vivre plus long-tems sous son joug tyrannique ! Mourons, plutôt que de vivre esclave, plutôt que de voir un usurpateur, assis sur le trône de mon père !

KHOREW.

Étaient-ce donc là les paroles que je devais attendre de votre bouche ? Je n'ai pas vaincu Zavlokh, non, je ne l'ai pas encore vaincu ; mais peut-être..... Helas ! vous redoublez vos pleurs.

OSNELDE.

Quel langage cruel vous tenez avec moi ! triomphez de ma faiblesse, déchirez à plaisir mon triste cœur. Oui, barbare, abandonnez votre amante à un esclavage, à des larmes éternelles. Faites plus, volez combattre mon père ! malheureuse Osnelde, tu as prêté des armes contre toi ! mais songez-y bien, votre bras ne m'a pas encore privée du jour; faites donc que je cesse d'aimer Khorew. Oui, que votre haîne étouffe mon amour. Allez donc, attaquez, combattez, triomphez; mais songez bien, Seigneur, à celui que

menace votre courroux. Songez bien qu'attaquer mon père, c'est s'attaquer à moi-même.

KHOREW.

Mais, si votre père le permettait, mettriez-vous, Princesse, un terme à mes tourmens ?

OSNELDE.

Quel empire vous avez sur mon cœur ! j'ai déjà oublié les paroles offensantes ....

KHOREW.

Dieux tout-puissans, prêtez-nous votre secours ! accordez-moi de jouir encore quelque tems de la lumière, et je rétablirai dans ses droits la postérité de Zavlokh, et la gloire de ma couronne effacera les taches de votre indigne esclavage. Oui, croyez-moi, Kii ne mettra pas d'obstacle à nos vœux, et l'amour mettra fin à une guerre, que le glaive seul devait terminer.

OSNELDE.

Envoyez donc au camp de Zavlokh l'un de nos malheureux sujets, que vos murs

retiennent dans la captivité ; qu'il dise à mon père, que sa fille, quoiqu'elle s'avoue coupable, a su du moins cacher sa faiblesse à tous les yeux, et que, de concert avec vous seul.... O ciel! quelle pensée vient de s'introduire dans mon faible cœur?

KHOREW.

Allez donc, chère Osnelde, préparer votre lettre. Écrivez à votre père, ce que vous dictera votre amour. Zavlokh est campé dans le champ de Mars. Annoncez-lui bien que sa postérité remontera sur le trône, et que ses sujets verront briser leurs chaînes, le même jour, où l'hymen couronnera notre amour. Je vais à l'instant vous envoyer un messager fidèle. Hélas! grands Dieux! ne trompez pas mon espérance!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

KII, STALVERK.

KII.

Tout est-il déjà prêt pour le départ ?

STALVERK.

Oui, Seigneur : mais, gardez-vous bien d'en croire des apparences mensongères : ce départ sera suivi de mille malheurs, prêts à fondre sur cette ville déplorable. Zavlokh, une fois possesseur de sa fille, ne tiendra pas ses sermens, et n'en viendra qu'avec plus de fureur assiéger nos remparts. Redoutez, Seigneur, redoutez tout de ce traître !

KII.

Si c'est par un si vil moyen qu'il veut

acheter le plaisir de revoir une fille chérie, qu'il tremble. Son parjure retombera sur sa tête ; et d'ailleurs, que peut contre moi sa lâche trahison ? Est-il donc si facile de soulever un peuple innombrable, dont presque tous les cœurs me sont entièrement dévoués. C'est sur l'amour de mes sujets qu'est fondée ma puissance, sur leur respect pour moi qu'est fondé leur amour ; et enfin, s'il le faut, quand l'âge affaiblit mon bras et glace mon sang, Khorew, mon successeur et mon frère, ou plutôt mon fils, saura bien servir ma vengeance. Son bras vainqueur, accomplira en ma faveur la volonté du destin, qui toujours a favorisé ton heureux Prince ; et, tel qu'un lion intrépide, il fondra tout-à-coup sur mes ennemis conjurés.

STALVERK.

Eh quoi ! grand Prince, compteriez-vous plutôt sur sa bravoure que sur la vôtre ?

KII.

Oui, sans doute. Nos féroces voisins font retentir le bruit de ses victoires, jusqu'aux bords de l'Océan glacial. Le Sarmate tremble à l'aspect de son bras, armé de son

glaive redoutable. Il fait voler devant lui leurs hordes tremblantes, comme le fougueux Borée chasse au loin la poussière. Naguère encore, des peuples jusqu'alors invaincus, franchissaient, en fuyant devant ses pas, d'épaisses forêts, de larges fleuves, et des monts escarpés. Insensés, qui croyaient pouvoir ébranler toute la terre, et soumettre le monde à leur empire. Eh quoi! Stalverk ignorerait-il ce dont l'univers est instruit. Les exploits de Khorew remplissent encore cet hémisphère.

STALVERK.

Oui, tout le Nord parle de ses faits glorieux; mais plus Khorew est grand, plus il est redoutable pour vous-même.

KII.

Khorew.... mon frère.... mon fils.... Khorew me trahir! ah! reviens de ton erreur! peut-il se soulever contre moi?

STALVERK.

Mais s'il en était ainsi, que diriez-vous alors? Le repentir est souvent bien tardif. Ah! je vous en conjure, mettez-vous à

l'abri de l'orage, avant que le tonnerre ne parte de ses flancs déchirés.

KII.

Quel est donc cet orage, dont tu me menaces? et par quelles preuves assez fortes pourrais-tu me convaincre?

STALVERK.

Prêtez-moi, Seigneur, autant d'attention que j'en ai prêté moi-même. Jugez-moi, mais en juge impartial. Je me rendais en ces lieux, alors que Khorew en sortait. Le Prince conduisait hors de l'enceinte de votre Palais, Osnelde, qui vous appellait un vil usurpateur, et je l'entendis lui parler en ces mots : « Si mon amour, cher Khorew, est nécessaire au bonheur de votre vie, devenez l'ami de Zavlokh, et je serai à vous jusqu'à mon dernier soupir. » A cet étrange discours, je me dérobai encore plus soigneusement à leurs yeux, pour entendre la réponse du Prince.

KII.

Ah! parle! que lui répondit Khorew?

STALVERK.

Ces mots horribles : « Je ferai remonter sur le trône la postérité de vos ancêtres, et, partageant avec vous l'Empire de ces climats, je rendrai à votre sang sa première gloire, et son antique puissance. »

KII.

Stalverk, je connais ta fidélité; mais un tel récit est au-dessus des forces de mon imagination. A qui donc désormais se fier dans ce monde? Mais enfin, je dois être juge de mon frère. Je dois, je veux également écouter et la vérité et le mensonge, et mon honneur m'ordonne de ne condamner personne aveuglément. O ciel! quel malheur pour moi de trouver un ennemi dans mon frère! dans mon frère, le génie tutélaire de cet Empire; dans mon frère qui, semblable à un pilote habile, sait maîtriser les orages; et, vainqueur des vents, des vagues et des rochers, sait, d'une main à-la-fois prudente et courageuse, conduire dans un port tranquille, le vaisseau de l'Etat. Mais bien souvent les nuages paraissent des rochers, et le pilote ne doit pas éviter les nuages. Oui, tu me parles en vain

d'écueils et de rochers ; je ne suis qu'un pilote aveugle, qui navigue sans crainte au milieu des dangers.

SCENE II.

KII, KHOREW,

KII.

Armez-vous, votre devoir vous appelle; la Victoire vous attend pour ceindre votre tête de ses lauriers, dont tant de fois elle tressa votre couronne, alors que votre bras semait parmi les peuples la terreur et la mort. Que la trompette soit pour vous le hérault de la Victoire. Partez, et revenez vainqueur, tel que dans ces jours fameux, où, couronné des mains de la Gloire, vous revîntes triomphant de ces Scythes, avant vous indomptables.

KHOREW.

C'est à vous-même, que Khorew doit l'art de la guerre, et les lauriers qui peuvent

ombrager son front. Un lustre tout entier vous fit témoin de mon courage, au plus fort de la mêlée. Aussi-tôt que le fardeau des ans eut affaibli la vigueur de votre bras, je vous ai remplacé à la tête des armées, que, déjà instruit par votre exemple, j'avais appris à commander. Nourri dans les dangers, endurci aux travaux de Mars, j'ai appris à supporter gaiement les fatigues des camps, et les rigueurs des hivers. Mais combien de Guerriers la mort insatiable n'a-t-elle pas dévorés? Les éloges les plus pompeux rendront-ils à leurs épouses, ces époux, qui ont terminé leurs jours, les armes à la main, et dont les cadavres se sont noyés au sang de leurs ennemis? Combien de pères et combien de fils, renversés par le glaive, sont devenus la pâture des bêtes féroces? Combien d'ensevelis dans les flots de l'Adda? Sans doute, lorsque le devoir nous commande le sacrifice de notre vie, nous devons savoir mourir; mais ce sacrifice sanglant, il ne l'exige pas en ce jour. S'il fallait sauver la patrie, ou défendre vos droits insultés, sans doute alors vos Guerriers descendraient, et pour elle et pour vous, dans les cavernes ténébreuses de la mort, et moi-même, j'y

descendrais à leur tête. Mais aujourd'hui le salut du peuple, et votre couronne ne courent aucun danger. Le glaive n'a été remis dans nos mains, que pour nous défendre, et non pour attaquer.

KII.

Lorsque Zavlokh ose assiéger nos murs, n'est-il pas tems de voler au combat?

KHOREW.

Il n'exige de nous que sa fille, et le reste, il nous le cède sans combattre. Mais vous-même, Seigneur, vous étiez tout-à-l'heure résolu d'épargner le sang de vos sujets! qui donc a pu sitôt vous faire changer de dessein?

KII.

Non, Prince, je le sais, ce n'est ni la crainte des dangers, ni l'envie d'épargner le sang, qui retient votre courage; je devine votre pensée, et je lis dans votre cœur la cause de vos refus. J'y vois combien vous desirez rendre la Princesse à la liberté.

KHOREW.

Oui, sans doute, je le desire, mais pour

l'amour de la paix! Et, certes, un pareil desir ne doit rien avoir qui puisse exciter votre ressentiment ; c'est être deux fois grand, que de l'être au sein de la victoire. Le courage d'un héros doit-il donc ressembler à la férocité du tigre ? Gardons-nous de suivre un tel exemple ; c'en est déjà trop de cette aveugle cruauté, qui nous fait nous abreuver du sang de nos semblables, lorsqu'à la voix du devoir, nous courons nous entr'égorger, et que, confondant les droits d'une défense légitime avec les excès d'une injuste vengeance, nous osons prendre la férocité pour le courage. O basse flatterie, de quel nom tu as coloré un mal si odieux! Tu as décoré du beau titre d'héroïsme, le pillage et le massacre des nations.

KII.

Mais si Osnelde demandait vengeance, Khorew, devenu son époux, sera-t-il bien encore ce Khorew qui, pour me servir, faisait fuir les peuples devant lui, comme des troupeaux timides?

KHOREW.

Accoutumé à vaincre les peuples, Khorew

saura bien se vaincre lui-même. Loin de vous donc, Seigneur, loin de vous l'idée qu'il puisse jamais vous trahir ! oui, dans ce cruel instant, je sors de ces murs ; et, si la victoire seconde mon courage, j'y rentrerai bientôt, avec la tête de Zavlokh.

SCENE III.

KII.

NON, Khorew ne peut-être un perfide, il ne peut oublier toutes mes bontés : dans une ame aussi pure, aussi vertueuse, la voix de l'amour se tait devant la voix de l'honneur.

SCENE IV.

KII, ASTRADE.

ASTRADE.

DÉJA le son des trompettes fait retentir ces murs, et appelle au combat vos belliqueuses cohortes. Eh quoi ! Seigneur,

Osnelde, à qui vous vouliez si généreusement rendre la liberté, l'auriez-vous donc condamnée à languir encore captive dans ces lieux? Ah! qu'elle est cruellement trompée dans son espoir, dans cet espoir si doux, qui consolait son triste cœur. A l'instant même, les yeux baignés de larmes et levés vers les cieux, elle s'écriait: Grands Dieux! prenez pitié de mes maux, délivrez-moi du cruel fardeau de la vie; la mort est le seul don que j'implore de vous. Et vous, Seigneur, de grace, ne persistez pas dans vos desseins rigoureux; que votre clémence égale votre bonheur; séchez les torrens de pleurs dont ses yeux sont inondés. Ah! souvenez-vous-en bien, vous n'êtes qu'un mortel comme nous; le Dieu seul des combats, a pu nous ravir à la liberté, et vous combler des biens dont il nous a privés; mais si vous allumez son courroux, peut-être vous accablera-t-il aujourd'hui des maux, dont il nous a accablés. C'est le Ciel qui distribue sur la terre et les biens et les maux; et dès-lors quelle gloire peut-on tirer d'un bonheur toujours constant? C'est de vous donc, oui, c'est de vous seul que dépend votre gloire. Pratiquez la vertu, régnez avec

clémence, et vous illustrerez à jamais le grand nom de Kii.

KII.

Osnelde m'a trop cruellement offensé; et je fais déjà beaucoup pour elle, lorsque, dans mon juste courroux, je ne lui ravis pas cette liberté, dont jusqu'ici je l'ai laissée jouir. C'en est assez, je ne veux plus prêter l'oreille à ses plaintes. (*Il sort.*)

ASTRADE.

Dieux puissans! épuisez tout vos châtimens sur ma tête! la mort est le seul bien que je desire en ce jour!

SCENE V.

OSNELDE, ASTRADE.

ASTRADE.

HÉLAS! je ne vois plus nulle part, aucun espoir de secours, aucune ombre de salut! le barbare Kii s'est montré sourd à vos

prières, et Khorew, votre bien-aimé, tout plein d'une belliqueuse ardeur, appelle ses troupes aux combats.

OSNELDE.

Que dis-tu? Khorew courir aux armes! Le perfide! Et toi aussi, Khorew, tu te ligues avec mes ennemis, contre une malheureuse Princesse, qui ne fut jamais coupable envers toi, mais qui l'est envers son père de t'adorer, malgré le cri de sa conscience, et les lois de l'honneur. Si un autre du moins causait mes tourmens, si un autre m'ouvrait les portes du tombeau. Mais que ce soit Khorew; non, je ne puis résister à ce dernier malheur.

SCENE VI.

KHOREW, OSNELDE, ASTRADE.

OSNELDE.

VENEZ, Seigneur, contemplez la malheureuse Osnelde; jouissez de ses douleurs, abreuvez-vous de ses larmes. Voilà tout ce

que je vous demande de tout ce que vous m'aviez promis. Ah ! est-ce donc ainsi que vous m'aimez, cruel ?

KHOREW.

Parlez, chère Osnelde, dictez-moi ce que je dois dire, pour me soustraire aux ordres que j'ai reçus. Oui, parlez, j'exécuterai les vôtres, et, devant l'armée entière, je vais remettre mon glaive dans le fourreau. Songez-bien seulement que mon triste cœur ne pourra trouver assez de forces, pour supporter le fardeau d'un pareil déshonneur, et que la mort lui paraîtra cent fois préférable. Mais, que dis-je ? Ah ! Princesse, est-il digne de vous plaire, l'amant qui veut acheter votre cœur par le sacrifice de sa vertu ? Est-il digne de vous posséder, l'époux qui veut payer votre main aux dépens de son honneur ?

OSNELDE.

Allez et revenez vainqueur ! je ne retiens plus vos pas ; je ne veux plus éclipser l'éclat de vos victoires : mais pourriez-vous bien contempler, d'un œil satisfait, des lauriers, abreuvés des larmes de votre amante ?

KHOREW.

Grands Dieux ! ou arrachez de mes mains ce glaive ensanglanté, et, s'il le faut, envoyez-moi la mort, avant qu'une gloire de tant d'années ne se ternisse en un instant, et qu'un indigne amour n'étouffe mon honneur; ou éteignez le feu qui dévore mon cœur, et enflammez mon ame du seul amour des combats !

OSNELDE.

Pourquoi vous adresser aux Dieux ? Pourquoi invoquer leur secours ? déjà sans eux votre cœur est insensible à l'amour ; ah ! si le sort vous avait destiné à m'aimer, vous auriez pitié de mes maux, et des larmes que je verse devant vous ; mais que dis-je ? dans la fureur belliqueuse qui vous possède, vous ne voyez pas seulement les pleurs qui inondent mon visage.

KHOREW.

Moi, je ne vois point vos pleurs ! ah ! chère Osnelde, vous-même si vous pouviez voir la flamme dévorante, que vos charmes ont allumée dans le cœur de Khorew, si

vous pouviez voir, combien ce cœur malheureux, au comble des tourmens, dans l'abyme du désespoir, a besoin lui-même de votre pitié; alors, j'en suis sûr, oubliant votre injuste ressentiment, vous plaindriez mes douleurs. Hélas! chère Osnelde, en quel jour malheureux, et sous quel astre fatal, le cœur de Khorew est-il devenu l'esclave de vos charmes? quel sort impitoyable l'a condamné à soupirer en vain pour Osnelde?

OSNELDE.

Cruel, allez donc satisfaire votre courage sanguinaire; et si vous trouvez le nom de héros si glorieux, qu'au mépris des larmes d'une amante, vous armiez votre bras contre son propre sang, poursuivez, baignez votre glaive insatiable dans ce sang dont il est si altéré, et si ce n'en est assez pour lui, voici mon sein, plongez-y votre épée, blessez, percez ce cœur qui vous aime, et qui vous aimera, cruel, jusqu'au dernier soupir.

KHOREW.

Eh quoi! faut-il que ce soit à l'heure

même la plus cruelle du plus cruel de mes jours, qu'on me regarde comme un tigre barbare, la terreur des forêts ? Sachez donc qu'on ne me ramenera du combat, que pour expirer à vos yeux; apprenez que, si l'honneur y entraîne mes pas, l'amour arrêtera mon bras; et que, fidèle à leurs lois, je saurai partager mes derniers instans entre le devoir et vous.

OSNELDE.

Non, non, Prince, vivez, épargnez des jours si précieux pour Osnelde. Souffrez seulement qu'elle vous conjure, d'épargner ceux de son père, et, si le Dieu des batailles est propice à vos armes, d'arrêter le carnage de nos malheureux sujets: rappellez-vous alors que ce fut, les larmes aux yeux, qu'elle vous fit cette prière.

KHOREW.

Comptez sur moi, chère Princesse ; oui, je vous le répète, ni la haîne, ni la fureur n'ont armé mon bras, la voix seule du devoir m'appelle au combat. Mais peut-être serai-je assez heureux pour terminer

cette guerre fatale .... Peut-être, un destin plus propice, daignera-t-il éteindre dans les cœurs le flambeau de la discorde ..... Jour funeste !

OSNELDE.

Funeste amour!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

OSNELDE.

RENFERME ta douleur, ô malheureuse Osnelde; étouffe, si tu le peux, tes soupirs. Le voilà donc accompli, ce triste pressentiment qui allarmait mon cœur! ce cœur est privé de son espoir le plus doux. C'en est donc fait, et moi, qui faisais de mon amour, mon sentiment le plus cher, il faut aujourd'hui que je rougisse de ma flamme. Elle est donc, hélas! arrivée, cette fatale réponse! Ici, le pouvoir d'un père, là, celui de l'amour, tour-à-tour, à-la-fois déchirent mon ame. Environnée par-tout de précipices, je ne vois pas de main secourable qui puisse m'en sauver. Où fuir? qu'entreprendre dans ce double danger? que répondre à mon père, que dire à mon amant? Quel est le triste sort d'Osnelde? Astre du

jour, astre de la nuit, pourquoi éclairâtes-vous la naissance d'une infortunée, placée entre le déshonneur et le désespoir? O jeunesse, ô beauté, dons flatteurs, mais funestes des cieux, ombres séduisantes, dont les vierges ne s'énorgueillissent que trop, c'est de vous, hélas! que j'ai reçu le coup de la mort. L'homme criminel est malheureux par ses remords, même au comble du bonheur; l'homme vertueux est heureux de son innocence, même dans l'abyme de l'infortune. Hélas! le flambeau de la guerre éclaira ma naissance, le sein de la misère allaita mon enfance, les fers de l'esclavage accablèrent ma jeunesse. Infortunée! je gémis sans secours, je languis sans espoir. Un sang enflammé dévore mes veines, et trouble mes esprits; je souffre, et souffrirai sans cesse; ni les Dieux, ni les mortels ne prennent pitié de mes soupirs.

SCENE II.

OSNELDE, ASTRADE.

OSNELDE.

Lis cette lettre, et vois combien je suis punie de n'avoir pu dompter mon amour.

ASTRADE.

Cédez à l'orage. Votre père un jour se repentira de ses rigueurs; calmez vos chagrins. Le malheur fuit, l'innocence seule reste.

OSNELDE.

Sans doute mon ame est innocente; mais cependant mon honneur est flétri; et peut-être, en effet, est-ce un crime à une Vierge, telle que moi, de ne respirer que pour l'amour? Et ce monde pervers, comment juge-t-il? ah! ce n'est pas l'équité, mais la malignité seule qui dicte ses jugemens. O mœurs! ô tems! la justice, la générosité

sont des noms chimériques. L'homme le plus criminel est celui que le sort favorise le plus; et le cœur le plus pur, et le plus vertueux, est celui qu'il poursuit avec le plus d'acharnement. Mais pourquoi me consumer en regrets superflus? Me plaindrais-je donc de la courte durée de cette vie? mais qui peut m'y faire trouver tant de douceur? O mort, c'est toi, toi seule que j'implore! viens, viens fermer ces yeux baignés de larmes. Ouvre à Osnelde les portes de l'éternelle nuit! Mais est-ce bien là ce qu'on appelle la mort? Non, le vice lui seul peut regretter la terre. La vie n'est qu'un vain fantôme, un songe passager; et toi, amour, toi, le délice des cœurs heureux! adieu! je ne peux plus espérer le bonheur sous tes lois. Ah! image trop chère, cesse, cesse de t'offrir à mon cœur: ne me retiens plus dans un monde, où je suis la proie de tous les tourmens. Cesse de me bercer d'espérances mensongères. O trop cher et trop fatal souvenir, éloignez-vous de moi; ne m'offrez plus, sous un si horrible aspect, l'image de la mort. Laissez-moi jouir du repos que j'implore, d'un repos que ma main va m'assurer pour toujours.

Et toi, chère Astrade, dis à mon père ....
(*Elle veut se frapper.*)

ASTRADE (*l'arrêtant.*)

Arrêtez, ah! si vous mourez, Khorew va vous suivre.

OSNELDE.

Quel nom, Astrade, m'as-tu rappelé? pourquoi arrêter mes pas vers le tombeau? mes tourmens te sembleraient-ils donc trop légers .....

ASTRADE.

Mais, c'est être coupable, que de se donner la mort.

OSNELDE.

Ah! si je ne puis être maîtresse de ma vie, sur quoi désormais s'étendra donc mon pouvoir?

ASTRADE.

Sur Khorew, qui doit hériter de cette cité superbe et d'un vaste empire, lorsque l'astre de son bonheur aura lui sur sa tête.

OSNELDE.

Khorew ne peut jamais être uni à Osnelde; une fois sans espoir, il m'oubliera; il partagera avec une autre sa gloire et sa puissance. Mais, hélas! ce n'est pas là la source de mes larmes. Non, je ne prétends pas à l'honneur de régner sur le trône de mes ancêtres. Je suis prête à vivre avec lui, au sein des déserts et de la pauvreté, trop heureuse de partager son sort. Mais que vois-je ? hélas!

SCENE III.

KHOREW, OSNELDE, ASTRADE.

OSNELDE.

Est-il quelqu'un plus malheureux que moi ?

ASTRADE.

Voyez, Seigneur, voyez ce poignard! il doit vous apprendre quelle nouvelle fatale a reçue la Princesse.

KHOREW.

O ciel! devais-je m'attendre ....(*il lit.*)

ASTRADE.

Fut-il jamais d'amours aussi fatales? longtems jouet d'une espérance trompeuse, plongée enfin dans un abyme de douleurs, le cruel amour vous entraîne au tombeau. Un sort aussi cruel était-il donc fait pour autant de beauté?

OSNELDE.

C'en est fait, Seigneur; mon devoir doit étouffer mon amour. Je dois vous quitter, jusqu'à ce que les portes sépulcrales s'ouvrent, pour m'engloutir dans le sein de la tombe.

KHOREW.

Me quitter! ah! Princesse, à qui tenez-vous un si cruel langage? est-ce bien à Khorew? quel amant entendit jamais de plus cruelles paroles?

OSNELDE.

Ah! modérez votre douleur; et plutôt secourez une amante....

KHOREW.

O destins impitoyables !

OSNELDE.

Si vous m'aimez, aimez donc aussi mon honneur, ou, si vous m'en privez, privez-moi encore de la vie ; malheureuse ! je n'ai plus de larmes qui puissent attendrir Khorew.

KHOREW.

Quels secours, Princesse, attendez-vous donc de moi ?

OSNELDE.

Cher Prince, on me fait un crime de vous aimer : mon père, après m'avoir donné la vie, a la cruauté de me ravir le seul bien qui la rendait heureuse. Partez donc, et docile à la voix du destin, qui s'oppose à nos feux, séparez-vous de moi pour jamais !

KHOREW.

Osez-vous bien, cruelle, m'imposer un ordre aussi rigoureux? prévenez-en plutôt les terribles effets; oui, que votre main enfonce dans mon cœur ce poignard....

OSNELDE.

Oh! non, vivez, cher Prince, mais quittez pour l'instant un espoir trop lointain. La tristesse de vos discours accroît celle de mon cœur. Cessez donc un langage qui augmente ma faiblesse; bannissez un amour, qui redouble mes douleurs.

KHOREW.

Dans quels lieux exilez-vous l'infortuné Khorew? Dans quelle extrémité du monde reléguez-vous ses pas? quel désert voulez-vous qu'il inonde de ses larmes? ah! les larmes, je le sais, sont peu faites pour l'homme; mais, alors qu'il languit accablé sous le poids des malheurs, il gémit, il soupire, et malgré lui, ses yeux deviennent deux sources intarissables de pleurs.

OSNELDE.

Cher Prince, pouvez-vous me supposer un dessein aussi cruel? qui? moi! vous exiler de votre patrie, vous, qui l'avez illustrée par votre courage, vous, qui, dans la fleur de votre âge, êtes l'amour de vos concitoyens, et la terreur de vos ennemis.

Non, restez ici pour y défendre votre Empire. Mais aussi permettez à la fille de Zavlokh, à votre amante, de laver son honneur outragé ; renvoyez-moi vers mon père.

KHOREW.

Soyez juste vous-même, et voyez si je puis, de mon autorité privée, vous rendre à la liberté. Que dirait alors cette ville entière, et que diriez-vous vous-même ? quel exemple je donnerais aux sujets de mes Etats. C'est à ceux qui dictent les lois, de s'y soumettre les premiers. Songez que vous m'ordonnez de me rendre coupable d'une action indigne de moi, de flétrir, en un mot, ma gloire et mon honneur. Ah ! je vous connais bien ; si je vous obéissais, vous rougiriez bientôt d'aimer un traître.

OSNELDE.

Achevez donc votre ouvrage ; terminez d'un seul coup la vie d'une amante, dont tout le crime envers vous est de vous trop aimer !

KHOREW.

Cette conduite, que vous me reprochez,

fera un jour votre grandeur ; oui, c'est ainsi que je pourrai un jour vous élever sur le trône, et la postérité dira que je vous fis régner sur cet Empire, et que je sus régner sur moi-même.

OSNELDE.

Ah! ce trône me paraît sans cesse fuir devant mes pas. Pourquoi séduire, pourquoi tromper une Princesse infortunée ? Ces honneurs chimériques s'évanouiront comme un songe ; et la postérité dira que vous m'abandonnâtes au sein de l'opprobre, où votre propre main m'avait plongée. Oui, trop malheureuse Osnelde, au lieu de vivre assise sur un trône glorieux, tu gémiras dans un honteux esclavage. Dieux! quelle est l'horreur de mon sort ! traîner des jours couverts d'ignominie, laisser après mon trépas un nom déshonoré, et, ô douleur, près du terme de ma déplorable existence, être accablée de cette idée déchirante, que j'ai vécu accompagnée, et que je meurs, suivie du déshonneur !

KHOREW.

Que parlez-vous de déshonneur? ah! ce penchant vertueux que nous tenons de la

nature, le crime seul peut le nommer un crime.

OSNELDE.

Hélas ! tout s'oppose à mon penchant; eh quoi ! lorsque mon père, s'arrachant des bras du repos, est venu jusqu'ici chercher une fille, le dernier espoir de sa vieillesse, aucun obstacle a-t-il pu arrêter sa marche ? n'a-t-il pas affronté les frimats et l'orage; n'a-t-il pas traversé des marais, des fleuves, des forêts, des déserts, et des montagnes escarpées? quelle indigne récompense recevrait-il pour tant de travaux, quels fruits amers recueillerait-il après tant de soins ? Ingrate Osnelde, il te donna la vie, et tu empoisonnes la sienne; il s'épuisait de fatigues, et tu nageais dans les délices : il va combattre, et tu adores son ennemi : ah! Khorew, que de maux à-la-fois accablent mon triste cœur!

KHOREW.

O sort cruel !

OSNELDE.

O dieux ! ne mettrez-vous donc pas un terme à mes douleurs ?

KHOREW.

Qu'entends-je ? ô ciel ! c'est le son des trompettes, qui appellent les troupes aux combats.

OSNELDE.

O ciel ! arrête ta foudre, ou lance-la loin de nos têtes !

SCENE IV.

KHOREW, OSNELDE, VELKAR.

VELKAR.

DÉJA nos Guerriers sont rassemblés pour sortir de nos murs ; Zavlokh est déjà au pied de nos remparts ; le siége est commencé ; et l'impitoyable mort agite sa faulx menaçante. Quittez, Prince, quittez à l'instant même la Beauté qui vous est chère. Le démon de la guerre, déployant sur nos têtes ses ailes redoutables, étale à tous les yeux ces spectacles sauglans, la terreur des femmes, et qui ne font qu'irriter

encore le courage des hommes. Volez, Prince, volez aux plaines de Mars; si vous différez d'un instant, c'en est fait; tout est perdu.

OSNELDE.

Quel tumulte! quels cris! adieu, cher Prince, adieu pour la dernière fois!

KHOREW.

Ah! espérez que vos malheurs vont finir, et que Khorew ramenera dans ces lieux le bonheur et la joie. Épargnez-moi de grâce, le spectacle de vos larmes, de ces larmes qui me déchirent le cœur.

OSNELDE.

Eh! comment ne pas pleurer dans cet instant douloureux; et vous, comment pouvez-vous être si touché de mes pleurs, au moment même, où, armé contre mon père, vous allez le combattre.

KHOREW.

Adieu, chère Osnelde, modérez vos

douleurs, et prenez soin d'une vie qui m'est si précieuse.

OSNELDE.

O terre! entr'ouvre tes noirs abymes, et engloutis-moi dans ton sein.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

KII, STALVERK.

KII.

Quelles nouvelles m'apportez-vous?

STALVERK.

Khorew, à la tête de tous vos Guerriers, fermes appuis de votre trône, Khorew, vient de sortir de l'enceinte de nos murailles. Toute l'armée a juré de défendre leurs habitans. Déjà les drapeaux flottent dans les airs; déjà, aux combats terribles qui se livrent autour du champ de Mars, on a reconnu les héros de la Russie. Tout en vain s'unirait contr'eux, pour effrayer leurs cœurs invincibles. Non, jamais Monarque ne s'est illustré par autant de victoires que le courageux Kii : jamais peuple

n'a égalé la gloire du Peuple Russe. Vous auriez vu, Seigneur, chacun de vos Guerriers voler au combat, comme à une fête nuptiale; le Guerrier Russe, dans les plaines de Bellone, frappe, abat, détruit tout; semblable à un fleuve rapide, fier tyran des vallées, qui entraîne avec ses flots, tout ce qui s'oppose à son passage, dans les profonds abymes de la mer, et dont les vagues orgueilleuses, dépeuplant son rivage, en accumule les débris sur les fruits des campagnes lointaines. Mais, hélas! tandis que le soldat brave la mort et toutes ses horreurs, peut-être un affreux événement se prépare.... O frère dénaturé! ô détestable hypocrisie!

KII.

Mais aussi peut-être n'aurez-vous pas bien compris les discours d'Osnelde, peut-être encore vous serez-vous mépris sur le sens de la réponse de Khorew. Car, à peine lui ai-je reproché sa conduite, qu'il a quitté le rôle d'amant d'Osnelde, pour jouer celui de frère de Kii.

STALVERK.

Ah! Seigneur, pourquoi votre colère

s'est-elle appaisée ? Craignez qu'un long et tardif repentir....

KII.

Ainsi, vous voudriez que je vécusse l'ennemi de mon frère, ou que, dans ma colère, le condamnant à la mort, je condamnasse le reste de mes jours à de stériles regrets. Ah ! le trépas de mon cher Ischek, ne m'a fait déjà que trop répandre de larmes ! Vous le savez, Stalverk, quand nos troupes invincibles assiégèrent ces remparts, mon malheureux frère, frappé d'un coup fatal au pied de ces murailles, mourut, à la fleur de ses ans, et couvert d'une gloire immortelle, acquise par ses nombreux exploits. Vainqueur, mais désespéré de sa perte, pour venger sa mort, je mis les tours en poudre, et les temples en cendre, et j'abreuvai de sang la terre qui l'avait vu périr.

STALVERK.

Cependant, Seigneur, écoutez-moi; j'ai à vous révéler un secret important : un des gardes de la prison, introduit devant moi, et parlant avec autant de zèle que de chaleur, m'a dit, que Velkar avait fait mettre

un des prisonniers en liberté, sous le prétexte que vous desiriez qu'il vous fût présenté, et qu'ensuite il l'avait reconduit dans sa prison. Mais les gardes qui veillent dans ces murs et sur les remparts, pourront vous instruire plus sûrement de ce qui s'est passé dans cet intervalle. Oui, Seigneur, vous apprendrez de leur propre bouche que Velkar, après leur avoir ordonné d'ouvrir sans délai les portes de la ville, en a fait sortir le prisonnier sans obstacle. En est-ce assez, Seigneur, pour vous convaincre d'un complot tramé contre vous, de ce complot que vous ne vouliez pas croire?

XII.

Amenez devant moi ces témoins, en attendant cette nuit fatale, qui doit couvrir de son voile et les remparts de cette ville, et les complots des prisonniers; cette nuit, où l'union du sang d'une captive avec mon sang glorieux, doit ternir l'éclat de mon nom; Dieux, quelle indigne alliance! fatal amour! Allez, Stalverk, et amenez-moi ces témoins.

SCENE II.

KII.

Je connais Stalverk, et je dois le croire. Ah! je le vois; il n'est plus possible d'empêcher la chûte de mon trône! Le glaive russe, je l'ai aiguisé moi-même et contre moi! j'ai laissé sortir de ma capitale, et mes Guerriers, et Khorew à leur tête! ainsi ces épées étincelantes qui menaçaient le cœur de mes ennemis, ces flèches rapides qui volaient autour d'eux, ce héros si fameux, ce frère si chéri, instruit par moi-même dans l'art de la guerre, tout va s'armer contre moi, tout va précipiter ma chûte. Mais tremble, Khorew! tu ne triompheras pas impunément de moi; tu ne me verras pas mourir ton esclave; le jour que ton glaive dirigé contre le cœur de Kii, étincelera dans les plaines de Mars, ce jour même, je mourrai, mais ton roi; je mourrai, mais Osnelde, ce rejetton fatal d'un sang trop odieux, Osnelde périra par mes mains, et,

l'entraînant avec moi dans les cavernes ténébreuses des tombeaux, je fermerai sur elle les portes de la mort. Non, cruelle, auteur de tous mes maux, n'espère pas de jouir de ta victoire. Meurs plutôt, meurs, et précède moi dans les Enfers ; oui, tes yeux séducteurs se fermeront au jour, avant que Khorew n'ait vu luire pour lui le jour de la victoire. Je saurai assez bien user du tems qui me reste, pour que tous les yeux voient s'éteindre ton amour, ton espoir, ta beauté, ta jeunesse, avant que tes regards ne contemplent la victoire, sur laquelle tu fondais ton bonheur, Kii précipité de son trône, et Khorew.....

SCENE III.

KII, STALVERK, DEUX GARDES.

STALVERK.

VOICI les témoins, Seigneur ; vous apprendrez d'eux l'horrible trahison de Khorew. Pour moi, dans l'instant même,

où leurs discours vont vous convaincre et de mon zèle, et de la perfidie d'un frère indigne de votre amitié, je ne puis que maudire, et les jours de sa vie, et l'heure de sa naissance. Mais, que dis-je? ah! Seigneur, pardonnez une faute, que m'a fait commettre un excès d'attachement pour votre auguste Personne.

KII.

Parlez, Gardes, parlez; hélas! je desire et je crains d'entendre la vérité.

UN GARDE.

Grand Prince, on nous a dit que vous vouliez qu'on vous présentât le prisonnier.

LE SECOND GARDE.

Pour moi, respectant un écrit signé de votre main, je lui ai ouvert sur-le-champ les portes de la ville.

KII.

Ah! Stalverk, ou les Dieux sont bien irrités contre Kii, ou ces deux Gardes n'ont inventé cette imposture, que pour faire périr

mon frère innocent. Qu'ai-je dit? ô fidèles sujets, plaignez-moi plus que vous, si j'ai douté un instant de votre foi! hélas! cette vérité terrible a bouleversé tous mes sens. Ah! Khorew, que prétends-tu? que veux-tu de moi? Est-il donc si facile à celui qui commande à tout un peuple, de s'assujettir à recevoir des lois, enfin à un monarque de se rendre esclave? Où pourrais-je ensevelir mon opprobre? ô ville! ô palais des Rois, je dois vous fuir, oui, je dois plutôt mourir aujourd'hui, mourir loin de vous, mourir dans les déserts! oui, que plutôt mon sang désaltère la soif des vautours, et que mon corps devienne la pâture des tigres affamés! mais quelle espérance soudaine!.... Où est ce prisonnier? qu'il paraisse, et m'instruise.....

STALVERK.

Entrez, venez convaincre votre Prince.

SCENE IV.

LES MÊMES, UN PRISONNIER.

LE PRISONNIER.

Mon crime glace mes sens, et me coupe la voix.

KII.

Parle, malheureux ! qui dit la vérité, a droit à l'indulgence de la justice: Kii, quoiqu'offensé, épargnera tes jours. Parle donc; pourquoi t'a-t-on envoyé au camp de mes ennemis ? de quels ordres étais-tu chargé, et de qui les as-tu reçus?

LE PRISONNIER.

Ce fut Velkar qui, contre mon attente, m'ouvrit les portes de ma prison, et qui me présenta à une jeune Vierge, jadis ma souveraine légitime, et aujourd'hui même encore chère à ses sujets ; chargé d'un écrit pour son père, je revins avec la réponse. Mais, j'en atteste le Ciel, j'en

ignore le contenu; voilà tout, et voilà la vérité.

KII.

Mais quels discours as-tu entendus?

LE PRISONNIER.

Je dois, et je vais vous les dire : voici d'abord ce qu'en me congédiant m'a dit la Princesse : « Assurez mon père, que le projet renfermé dans cet écrit, est le seul qui puisse le faire remonter sur le trône, mais que, jusqu'à la pleine assurance d'un heureux succès, il faut dérober notre plan à tous les yeux, et sur-tout à ceux de l'armée. » Pour son père, à peine eut-il parcouru des yeux l'écrit que je lui avais présenté, que soudain transporté d'une fureur, dont j'ignorais la cause, il m'ordonna de dire à la Princesse, qu'elle eût à obéir aux lois, que renfermait sa réponse, et que lui prescrivait l'honneur. Voilà tout ce que je sais ....

KII.

C'en est assez! je vois tout.... qu'on lui ôte ses fers ; vous, Gardes, sortez, et vous, Stalverk, restez en ces lieux!

SCENE V.

KII, STALVERK.

KII.

VOILA donc le fruit que je recueille de ma clémence envers Osnelde! et toi, frère dénaturé, tu veux arracher la couronne de la tête d'un frère, qui fut toujours un père tendre pour toi! qui me l'eût dit jamais? O Palais! qui vis élever son enfance, qui me vis le traiter comme mon propre fils, écroule-toi sur ma tête! Le monstre! ce n'est plus un fils, mais un serpent perfide, qui me perce de son dard empoisonné; mais un tigre cruel, qui a soif de mon sang. Que dis-je? et dans un tel malheur, pourquoi ces vains discours? allez, ramenez devant mes yeux Osnelde chargée de chaînes. Oui, je le sens, sa présence seule enflammera mon courroux, et changera en une juste cruauté, cette clémence déplacée, qui parle encore pour elle dans mon cœur.

SCENE VI.

KII.

QUELS sentimens de pitié s'élèvent de nouveau dans mon ame? eh quoi ! voudrais-je donc la laisser monter sur mon trône, pour la voir, avec Khorew, régner sur mes Etats, et payer de ses mépris ma fatale clémence !

SCENE VII.

KII, OSNELDE, STALVERK.

OSNELDE.

O NUIT des tombeaux, nuit éternelle, Osnelde t'implore ; hâte-toi de couvrir pour jamais ses yeux baignés de larmes ; et vous, Prince, vengez-vous ; et ne croyez pas que je sollicite votre clémence : vengez-vous, et délivrez-moi d'une vie abreuvée d'amertume.

KII.

Prenez-vous-en à vous-même, si, me forçant à une juste vengeance, vous m'avez entraîné à commettre une action, qui répugne à-la-fois et à la nature, et aux ames magnanimes. Oui, perfide, vous ne laisserez après vous qu'un souvenir exécrable à la postérité. Et sans doute, ce n'est point une mortelle qui t'a donné la vie; tu la puisas dans le sein d'une louve féroce, et d'horribles déserts; tu fus allaitée par une tigresse.....

OSNELDE.

Cessez, Prince, cessez d'exhaler votre colère en de vains discours, indignes et de vous et de moi; ou plutôt obéissez à sa voix; délivrez de mon corps mon ame infortunée: si je suis coupable envers vous, ne suis-je pas en votre pouvoir? que tardez-vous?

KII.

Gardez-vous d'irriter ma colère, ou craignez ma vengeance; n'espérez pas surtout que, maîtresse d'un traître, vous montiez jamais sur le trône de Kii.

OSNELDE.

Khorew un perfide! Khorew un traître! Ah! Seigneur, votre colère est ou sans fondement ou sans bornes.

KII.

Osez-vous bien justifier ce traître, votre amant et l'ennemi de sa patrie! Tremblez....

OSNELDE.

Ne croyez pas que je redoute votre courroux, ou que je regrette la vie. Qui? moi, fille du souverain de cet Etat, j'y languis dans la pauvreté, dans l'opprobre et dans les fers, et je craindrais la mort! ah! quelle vienne à l'instant délivrer de sa prison mon ame malheureuse; elle me verra regarder mon tombeau d'un œil intrépide. Et vous, Prince, qui vous arrête? épuisez sur moi toutes vos fureurs, exercez sur moi toutes vos cruautés; je suis coupable à vos yeux; mais respectez les jours de Khorew; Khorew est innocent.

KII.

Eh! qui donc a pu, au sein de la captivité,

nourrir dans votre cœur, ce tendre intérêt qui vous parle, et vous fait parler pour lui?

OSNELDE.

Suis-je donc la seule qui respecte ses vertus? Il est cher à tout votre peuple; et moi-même, si j'ai joui de quelque liberté au milieu des fers, c'est à lui seul que je la dois. Eh quoi! Prince, votre colère aurait-elle pu s'enflammer à l'aspect d'un héros, sensible aux malheurs d'une jeune Princesse. Mais non: vous étiez sans cesse avec nous, vous étiez depuis long-tems instruit de tout; quel sujet a donc pu tout-à-coup nous rendre odieux à vos regards? Tout mon crime est dans ma captivité; mais quel est celui de Khorew? est-ce de s'être armé contre mon père?

KII.

Son crime! c'est de conjurer avec vous la ruine de mon trône: mais il l'espère en vain. Jamais Kii ne sera le sujet de Khorew.

OSNELDE.

Quelle étrange erreur vous abuse, Seigneur!

KII.

Et dites-moi, vous, pourquoi ce prisonnier, relâché par Velkar, a été envoyé au camp de Zavlokh? ce captif lui-même a dévoilé la perfidie de Khorew.

OSNELDE.

Déshonorer un innocent, c'est se déshonorer soi-même! contentez-vous, Seigneur, de n'accuser que moi : je vais enfin, et je vais malgré moi rompre le silence; je vais dévoiler à tous les yeux le secret de mon cœur. Oui, j'aime Khorew, et Khorew m'aime d'une égale tendresse; c'est cette mutuelle tendresse qui, dès-long-tems est la source de nos malheurs; et si c'est elle aussi qui cause votre fureur, que du moins le poids de votre vengeance n'accable que moi. Fille de Zavlokh, je dois être comptée par vous au rang de vos ennemis: mais votre frère, Seigneur, ne le soupçonnez pas d'une indigne trahison. Je desirais, je l'avoue, d'unir mes jours aux siens; et c'est le seul motif qui a dicté l'écrit que j'ai envoyé à mon père; mais, hélas! mon père m'a dé-

fendu tout espoir ; mon père m'a défendu même d'aimer Khorew.

KII.

Montrez-moi sa réponse, si vous voulez que j'en croie vos discours.

OSNELDE.

Mon cœur atteste ici ce qui existe de plus sacré, que ma bouche n'a dit que la vérité. Mais cet écrit funeste, à peine eus-je fini de le lire, que je le déchirai, pour n'avoir plus devant les yeux un censeur sévère, qui pût me reprocher sans cesse ma démarche audacieuse. Punissez-m'en, Seigneur, éteignez dans mon sang la flamme dont je suis dévorée; mais du moins modérez-vous dans la vengeance, et souffrez que la flamme dont brûle Khorew reste allumée dans son cœur. Et toi, cher Prince, pourras-tu sans mourir, entendre le récit de ma fin déplorable. Déjà, je crois te voir, plongé dans la plus profonde tristesse, noyé dans les larmes, pâle, glacé, immobile. Ah! mon bien-aimé, tâche de vaincre ta douleur, et supporte la vie; et quand, du sein

des morts, mon ombre revolera vers toi, épanche ton ame dans la mienne; et, sans consumer un tems précieux en regrets superflus, et en plaintes amères contre Kii, entretiens-moi sans cesse de notre amour.

KII.

Ah! ces plaintes amères ne seraient pas, Madame, les premières que vous vous seriez permises contre moi. Je sais ce qu'aujourd'hui même vous disiez à Khorew.

OSNELDE.

Eh! sans doute alors mon esprit accablé de tristesse, abymé dans le désespoir, se peignait mes malheurs passés, l'esclavage de mes sujets, et le flambeau de la guerre allumé entre mon amant et mon père, tandis que ma bouche proférait quelques mots involontaires....

KII (*après avoir parlé bas à Stalverk qui sort.*)

Perfide, n'espérez pas me tromper: tout espoir désormais n'existe plus pour vous; et déjà sonne l'heure de votre mort.

OSNELDE.

Eh! puis-je la craindre, quand je n'ai plus de sacrifice à lui faire! quand le trône de mon père, sa puissance, ma grandeur et ma gloire, sont depuis long-tems dans vos mains. Ah! loin de la redouter, j'irai audevant de ses coups; elle ne recevra rien de moi, que ces fers. Oui, la vie est pour moi un fardeau, que je déposerai avec joie dans les mains de la mort. Mais, hélas! quelle idée terrible trouble mes sens. Je mourrai, et Khorew sera regardé comme un traître ..... Ah! Seigneur, épargnez votre frère!

KII.

Eh quoi! vous osez encore me prescrire des lois!

OSNELDE.

Ce n'est pas la crainte qui dicte ma prière; mais, quand son innocence va briller aux yeux de l'univers, cette prière flétrit son innocence. Ah! lorsqu'il reviendra dans ces murs, couronné des mains de la Victoire, quand il paraîtra triomphant sur un char superbe, que suivront enchaînés des captifs sans nombre et mon malheureux père, alors,

Prince, au souvenir de votre barbarie, vous me regretterez, et me regretterez en vain.

KII.

C'en est trop, Gardes, qu'on la saisisse !

SCENE VIII.

KII.

O VOUS, tyrans sanguinaires, vous jadis cruels oppresseurs de l'univers, vous qui, relegués dans le fond des abymes, lavez, avec des torrens de larmes, les blessures qu'a fait aux mortels votre antique barbarie ; accourez tous, inspirez à mon cœur, dans ce moment terrible, assez de cruauté, pour assouvir ma vengeance. O gloire, ô pouvoir, ô trône, quel prix vous me coûtez !

SCENE IX.

KII, STALVERK (*il tient un vase.*)

KII.

PORTEZ-LUI ce vase, et dites-lui que c'est-là le seul prix digne d'elle .... A quels excès cruels s'abandonne mon ame! Grands Dieux! pouvez-vous les voir sans en être indignés : oui, le ciel et la terre doivent me haïr .... Mais un souverain peut-il vivre sans son trône, et avec le déshonneur? Non, Osnelde, je ne dois ni ne peux te sauver.... Oui, tyrans farouches, Kii marche sur vos traces, son nom est écrit parmi vos noms en caractères de sang! ô ciel .... mais ce ciel peut-il exiger que j'aie pitié d'Osnelde? Non, jamais! allez, et exécutez mes ordres suprêmes.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

KII.

QUEL fardeau pesant, que celui d'un sceptre et d'une couronne ! c'est aux législateurs de la terre, qu'il est souvent le plus difficile d'obéir à leurs propres lois. Un Monarque est-il sévère dans ses arrêts ? tout tremble devant lui, et sa sévérité est taxée de tyrannie. Favorise-t-il un accusé, pardonne-t-il à un criminel ? c'est une indulgence souvent fatale à ses sujets et à lui-même. Combien il lui est donc difficile de trouver des moyens légitimes, qui fassent le bonheur de son peuple ? Veut-il faire asseoir avec lui la gloire sur son trône, veut-il se faire une renommée immortelle ? il lui faut à-la-fois un cœur magnanime et un esprit pénétrant; il lui faut à-la-fois se montrer clément, sévère,

toujours juste ; enfin, image des Dieux sur la terre, il doit gouverner son peuple, comme les Dieux gouvernent l'univers. Mais moi, infortuné que je suis.... Ciel! que vois-je ?

SCENE II.

KII, VELKAR (*tenant l'épée de Zavlokh*,) DES GUERRIERS.

VELKAR.

SEIGNEUR, voici l'épée de Zavlokh, vaincu et pris par Khorew.

KII (*à un Guerrier.*)

Vole vers la Princesse, annonce-lui qu'elle est libre, et dis à Stalverk de se rendre ici à l'instant même.

VELKAR.

Ainsi, après avoir terminé nos malheurs

en ce jour, Khorew va goûter ce jour même un double bonheur.

KII.

Hélas ! fasse le ciel qu'il en soit tems encore !

VELKAR.

Ah ! Seigneur, que n'avez-vous été témoin de ses glorieux exploits. Les nombreuses phalanges qu'il commandait, languissaient encore oisives dans nos murs, que déjà Zavlokh, arrivé sous nos remparts, avait entamé le combat. Ce ne fut qu'alors que l'armée s'ébranla. Quel spectacle frappa nos regards ! l'ennemi, assiégeant à-la-fois toutes les portes de votre capitale, répandait jusques dans son sein l'épouvante et la mort. A cet aspect terrible, la crainte allait enchaîner notre courage, et repousser la victoire; déjà Zavlokh vainqueur pénétrait dans nos murs, quand Khorew, instruit du danger, vole à lui ; il heurte, il frappe, il renverse tous les Guerriers qu'il rencontre. Tel un vaisseau, aux robustes flancs, assiégé par les vagues furieuses, qui, toutes à-la-fois, l'environnent en grondant, vogue au-devant d'elles, les presse,

les foule et les écrase. Cependant les ennemis lançaient sur nos têtes une grêle épaisse de traits; la terre, sous leurs pas, semblait frémir de terreur. Irrités au souvenir des combats, où ils avaient vu périr leurs pères, leurs épouses et leurs enfans, ils couraient d'un air intrépide au-devant du trépas: ilscherchaient par-tout, et par-tout ils donnaient la mort. Le Prince n'avait avec lui qu'un petit nombre de Guerriers, et cependant il ose, à leur tête, arrêter le cours de ce torrent impétueux. Aux coups terribles que frappe son bras, l'ennemi bientôt a reconnu Khorew, il s'écrie : C'est lui ! oui, c'est lui ! A ces mots, tous se jettent sur ce héros, mais par-tout ils rencontraient et son glaive et la mort. Lorsque, le pressant de tout côté, ils levaient contre lui leurs mains et leurs épées; leurs épées et leurs mains tremblaient de terreur, en voyant la victoire favoriser son courage, et les torrens de sang que faisait couler son glaive redoutable. Soudain, une voix crie dans ces murs, que Khorew combat l'ennemi dans son propre camp. Cette voix, répétée par mille échos, paraît une voix descendue du Ciel même: elle enflamme leurs sens d'une ardeur nouvelle; une nou-

velle vigueur circule dans leurs veines; et au lieu de sortir par les portes de la ville, ils osent franchir les remparts. Avares d'un tems précieux pour leur Prince, ils se précipitent en foule; méprisant la crainte et le danger, ils se jettent, avec la rapidité de l'éclair, sur les lances et sur les glaives ennemis; toute la ville enfin avait quitté ses murs, pour voler au secours d'un Prince adoré, quand soudain le Prince parut. A cet aspect chéri, tout rentra dans l'ordre, qu'avait troublé son absence. Tel qu'un tigre affamé, qui se jette sur un loup dévorant, pour lui arracher sa proie, le Prince fond sur le père d'Osnelde; ce fut alors que l'ennemi, pour la seconde fois, trembla à l'aspect de ce courage héroïque, qui l'emportait bien loin en avant de ses phalanges guerrières. En vain, tandis qu'il perce les boucliers de son dard redoutable, son coursier, atteint de deux flèches, tombe deux fois sur la poussière. Deux fois il le relève, mais une flèche nouvelle le terrasse; il meurt, et laisse son maître en butte à tous les traits. Khorew, pour la seconde fois entouré d'assaillans, une seconde fois les taille en pièces. Mais soudain son casque tombe, et découvre

sa tête au fer meurtrier : rien ne l'étonne, rien ne l'arrête ; il fond sur l'ennemi avec l'intrépidité du lion, et la rapidité de l'aigle. A la vue du nouveau danger, qui menace ses jours, nos Guerriers, pour voler à son secours, revolent à la mort, à la mort, dont l'aspect hideux ne peut glacer l'ardeur martiale, qui brûle dans leurs cœurs. Sur leurs pas, ils guident la victoire ; de toutes parts leurs ennemis sont dispersés et vaincus; ils fuient en désordre; et, pour échapper au glaive du vainqueur, ils se précipitent, eux et leurs coursiers, du sommet des montagnes dans les abymes des flots ; tandis que d'un autre côté, Khorew, accompagné de moi, et suivi de ses braves Guerriers, s'élance sur un troisième coursier, et disperse les troupes de Zavlokh, comme un vent impétueux disperse la poussière ; son glaive étincelant brille au loin, comme une comète menaçante, l'effroi des mortels. Ce fut ainsi, Seigneur, qu'inspirant la valeur à ses Guerriers, et la terreur aux ennemis, Khorew a remporté sur le brave Zavlokh une victoire à jamais glorieuse.

SCENE II.

LES MÊMES, LE GARDE.

LE GARDE.

SEIGNEUR, armez-vous de courage !

KÍI.

Dieux ! c'en est fait !

VÉLKAR.

Quel nouveau malheur.... Parle !

LE GARDE.

Hélas ! Osnelde n'est plus.

VELKAR.

O ciel ! quel coup fatal !....

KII.

Hélas ! pourquoi suis-je né ? à quelle cruelle extrémité me suis-je vu réduit en ce funeste jour ?

VELKAR.

Ah! se peut-il, Seigneur, que dans la douleur qui accablait la malheureuse Osnelde, votre cœur inflexible, ait négligé le soin de conserver une vie si précieuse?

KII.

Ah! tu ne connais pas encore toute l'étendue de mes malheurs.

VELKAR.

Eh! que peut-il, Seigneur, nous arriver de plus malheureux: Osnelde n'est plus, et Khorew . . . . .

KII.

Khorew est encore heureux; il ignore tout: hélas! qu'il est loin de s'attendre au spectacle qu'il va voir. Et toi, dis-nous ce dont tes yeux ont été les témoins.

LE GARDE.

J'arrivais avec l'heureuse nouvelle. . . . O Dieux! dans quel état affreux j'ai trouvé la Princesse! à la vue de son corps inanimé, tous mes sens se sont troublés, tout mon

cœur a frémi. Sa beauté s'était évanouie ; il ne restait plus sur son visage le moindre vestige de ces charmes, qui faisaient naître l'amour.

KII.

O soleil, dérobe à mes yeux la lumière!

LE GARDE.

Astrade, plongée dans un abyme de douleurs, noyée dans un déluge de larmes, accablée du poids de ses maux et de son désespoir, Astrade frappe l'air de ses cris, se roule dans la poussière, se meurtrit le sein, et s'arrache les cheveux. O Dieux! s'écriait-elle, si un tel forfait reste plus long-tems impuni, il n'est plus de justice sur la terre! Cette terre est-elle donc en proie à des méchans, qui bravent la vengeance du ciel; ô ciel, tonne, frappe, et toi, Palais fatal qui vis naître ma chère Osnelde, qui vis élever son enfance, qui vis régner si long-tems ses ancêtres, Palais, écroule-toi, et de tes ruines couvre son corps et le mien!

KII.

O jour funeste! jour que j'ai souillé d'un

horrible forfait, que tu me parais long! et toi, ombre plaintive, ombre gémissante, ne t'offre plus devant moi, cesse de déchirer mon cœur par tes justes reproches.

SCENE IV.

LES MÊMES, KHOREW, ZAVLOKH.

KHOREW.

Il est donc enfin arrivé cet instant si desiré par Khorew. Déjà Zavlokh ne peut plus espérer la victoire; et nous, couronnés de ses mains, nous rendrons notre nom doublement glorieux, si, dans des ennemis vaincus par nos armes, nous pouvons trouver des amis, vaincus par nos bienfaits. Pour vous, ô Prince courageux, soumettez-vous à la volonté des destins, et devenez notre fidèle allié.

ZAVLOKH.

De quels yeux, Osnelde, vas-tu regarder ton père! ah! pourquoi t'ai-je défendu d'aimer un Prince aussi vertueux? que n'ai-je bien plutôt hâté votre hyménée!

KHOREW.

Ah! j'aime encore votre fille; que dis-je? je l'adore plus que jamais.

ZAVLOKH.

O ma fille, ô bonheur....

KII.

Quel bruit frappe mon oreille?

SCENE V ET DERNIÈRE.

KII, KHOREW, ZAVLOKH, VELKAR, SOLDATS.

UN SOLDAT.

SEIGNEUR, Stalverk vient de finir ses jours, en se jettant dans les flots rapides du Boristhène.

KII

Qu'entends-je?

LE SOLDAT.

Long-tems, le désespoir dans les yeux, il s'est meurtri le sein, il s'est arraché les cheveux, il a rempli les airs de longs gémissemens : enfin il s'est précipité dans le fleuve, en prononçant le nom d'Osnelde.

KHOREW.

D'Osnelde ! ....

KII.

Cher Khorew, hélas! je m'étais bien douté de vos amours mutuelles ; mais des discours perfides m'ont égaré .... Ah! je ne puis me résoudre à vous dire .... cet écrit, ce prisonnier envoyé par vous dans le camp de mes ennemis, nous ont fait soupçonner .... cher Khorew ....

KHOREW.

Que vois-je ? que présage ce trouble, ce silence .... O ciel ! le malheur me poursuivrait-il jusques dans le sein de la victoire ?... Mais, Seigneur, vous soupirez, vous vous taisez, vous détournez les yeux .... dites-moi, dites, qu'est-il donc arrivé ? ... O toi, Velkar, cher ami, parle ! ... tu pleures. ... ah ! chère Osnelde .....

VELKAR.

Jour affreux ! sort déplorable !

KHOREW.

O Ciel !

KII.

Ah ! Velkar, tu ne connais pas encore l'auteur de tant de maux ! oui, Khorew, abhorre ton frère, précipite-moi du haut de mon trône, arrache-moi ce diadême ; tu vois dans Kii ton plus farouche ennemi !

KHOREW.

Se peut-il que vous m'ayez porté le coup de la mort, tandis que....

KII.

Frappe à ton tour, oui, c'est moi qui ai fait mourir Osnelde.

KHOREW.

Qu'ai-je entendu....

ZAVLOKH.

O ma fille ! ô d'un sang malheureux, fruit plus infortuné !

VELKAR.

Qui put donc vous armer contre elle!

ZAVLOKH.

O malheur plus grand que tous mes malheurs ensemble!

KHOREW.

Ce coup imprévu qui m'accable, serait-il un songe, envoyé par les destins implacables.... Osnelde.... serait-il vrai que Khorew fût à jamais séparé de toi..... Où suis-je? et qui suis-je?... Jour cruel! momens affreux!.... Mais quelle sombre nuit dérobe tout-à-coup la lumière à mes yeux? Quelle furie déchire mon cœur?... Chère amante, arrête.... dans quels noirs abymes vas-tu te précipiter? dans quelles cavernes ténébreuses vas-tu égarer tes pas? arrête, chère amante...... ô cieux! ou sauvez ma bien-aimée, ou écroulez-vous sur ma tête..... C'en est fait, je suis pour jamais privé de sa vue, déjà le noir tombeau la dérobe à mes yeux.... Amis, volez vers mon amante, arrachez-la des mains de la mort..... que dis-je? insensé! Osnelde

n'est plus!... Adieu, chère amante, adieu.... mais non, je vais te suivre; déjà un nuage voile à mes yeux la lumière du jour!.... ô destins.....

VELKAR.

Ah! cher Prince, rappelez vos esprits égarés!

KHOREW.

Osnelde, où es-tu? . . . où . . . . malheureux Khorew, elle est morte, et tu vis encore! eh! que me font à moi les lauriers de la victoire? que m'importent le trône et le pouvoir suprême? périssent avec Osnelde, périssent avec Khorew et le sceptre et la gloire. . . . je vivrais encore! et pourquoi? pour gémir! hélas! il n'existe plus, non, il n'existe plus cet objet adorable, qui faisait tout le charme de ma vie. Mais que devient mon courage? mon courage, ah! puis-je supporter l'image terrible qui s'offre à mes esprits? Ne vois-je pas mon amante, baignée dans ces larmes, qu'elle répandit pour moi, à l'heure de sa mort. Oui; je me peins tous ses charmes, je me rappelle ses volontés dernières, je me retrace le bonheur d'un hymen si desiré. Eh! voilà donc

le fruit de ma victoire! ô jours du bonheur, jours dont je m'étais tant flatté, qu'êtes-vous devenus ?

ZAVLOKH.

O toi! ma fille, toi qui fais couler à-la-fois les larmes des vainqueurs et des vaincus, du fond des cavernes sombres, entends la voix de Khorew; entends ses plaintes et ses regrets! tout le peuple des morts oubliera que tu mourus esclave, et le peuple de ces contrées déplorera ton trépas, de concert avec Khorew.

KHOREW.

Ah! croyez-vous ainsi consoler le malheureux Khorew? Tous ces pleurs me rendront-ils mon amante infortunée : hélas! il n'est que trop vrai; ce n'est pas pour un jour que j'en suis privé, c'est pour toujours!... Non, je ne verrai jamais Osnelde!

KII.

Ah! maudis ton frère; c'est lui qui t'a ravi ce trésor précieux!

KHOREW.

O mon frère, ton courroux doit s'être éteint

dans le sang de ta victime; mais si jamais tu as aimé le malheureux Khorew, remplis ses volontés dernières. Ah! tu les rempliras, j'en suis assuré. Rends à Zavlokh son épée, et qu'à la tête de son armée, il sorte libre de ces murs. Et vous, Prince infortuné, emportez avec vous les restes d'une amante, à laquelle mon cœur desirait d'être uni pour toujours; et, lorsque vous aurez donné à ce corps, baigné de vos larmes, les honneurs de la sépulture, écrivez sur son tombeau: Ici, repose la cendre d'une Vierge, amante aimée de Khorew: elle mourut, et Khorew (*il se tue*) la suivit chez les morts.

ARISTONE,

TRAGÉDIE

D'ALEXANDRE SOUMAROCOW,

REPRÉSENTÉE pour la première fois en octobre 1750, dans les appartemens du Palais d'hiver de Sa Majesté Impériale, à Saint-Pétersbourg.

PERSONNAGES.

DARIUS, *Roi de Perse.*

ARISTONE, *fille de Cyrus.*

OTAN, *le plus considérable Seigneur de Perse.*

ORCANT, *son fils.*

FÉDIME, *sa fille.*

HIRCAN, *Seigneur de Perse.*

ZANIDE, *confidente d'Aristone.*

MALMIRE, *confidente de Fédime.*

UN MESSAGER.

UN PAGE.

DES SOLDATS.

La scène se passe dans le Palais du Roi.

ARISTONE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIÈRE.

PHÉDIME, MALMIRE.

MALMIRE.

JUSQUES à quand, Madame, languirez-vous en proie à la douleur? quel jour enfin verra mettre un terme à vos tourmens, à vos soupirs et à vos larmes? Eh! quel tems choisissez-vous pour noyer dans vos pleurs la fleur de votre âge. Songez-vous bien que Otane, est votre père, que Darius va devenir votre époux; qu'Otane est le commandant suprême des armées Persannes; que Darius, revêtu de la pourpre royale,

voit la moitié de l'univers entier asservie à ses lois ; que la terre tremble au seul bruit de son nom glorieux, enfin qu'il n'est pas de mortel égal à Darius ?

PHÉDIME.

Ah ! Malmire, en me vantant son nom, sa gloire et sa puissance, crois-tu consoler l'infortunée Phédime ? Non, plutôt, tu ne fais que creuser l'abyme des douleurs, où je me vois plongée. Hélas ! il n'est que trop vrai, ce ne sera pas moi, Malmire, non, ce ne sera pas moi, qui partagerai avec lui son nom, sa puissance et sa gloire.

MALMIRE.

Mais ne vous forgez-vous pas à plaisir des malheurs chimériques ? en effet, qui pourrait plus que vous être digne d'un pareil honneur ?

PHÉDIME.

Qui ? celle qui fut la compagne de mon enfance, l'amie de ma jeunesse, la confidente de toutes mes pensées : oui, c'est elle qui me ravit à-la-fois, et le trône qui

m'était destiné, et le cœur dont j'étais si jalouse.

MALMIRE.

Aristone!

PHÉDIME.

Cesse donc d'être étonnée de ma douleur, et plains mon triste sort. Hélas! tout mon bonheur s'est évanoui comme un vain songe. Peins-toi un malheureux qui, long-tems plongé dans la tristesse la plus profonde, aurait enfin abandonné au sommeil ses yeux surchargés de douleurs, et noyés dans les larmes. Soudain, à la faveur de la nuit propice aux infortunés, et d'un songe flatteur, il croit posséder l'objet de ses desirs; soudain tout fuit sur l'aîle du réveil, et l'infortuné gémit à-la-fois et du bonheur imaginaire qu'il a perdu, et du malheur réel qui lui reste. Telle est, Malmire, telle est ma cruelle destinée.

Le jour, où le fils d'Hystaspe, protégé par les Dieux immortels, s'assit sur le glorieux trône de Cyrus, et montra aux Persans son front radieux de majesté, ce jour même, il règna sur mon cœur. Les rayons

de sa gloire lui en éclairèrent les chemins ; et le feu de ses regards embrâsa mes sens. Tout enfin, tout s'unit tout-à-coup, à-la-fois pour assujettir Phédime à Darius : tu sais depuis quel tems, et de quel amour je brûle pour ce héros ; tu sais aussi de quel prix il devait payer tant de constance. Mais, hélas ! je ne le vois que trop, cet amour prétendu n'était qu'une odieuse imposture : le cruel ! il n'entretenait les blessures de mon cœur, que pour s'affermir plus sûrement sur son trône, que pour éloigner plus long-tems les obstacles, que pouvait lui susciter mon père. Mais, c'en est fait ; mes yeux sont dessillés ; je vois la vanité du bonheur que se promettait mon amour, et l'horreur de l'abyme où je suis précipitée. Oui, je vois toute l'étendue de mon infortune ; et cependant sa cruauté même alimente ma flamme : il n'est donc que trop vrai, que l'infidélité ne suffit pas souvent pour déraciner l'amour! mais que dis-tu, Phédime ? Darius te fut-il jamais fidèle ?

MALMIRE.

Qu'entends-je ? votre frère, Madame, avait jusqu'à présent soupiré pour Aristone :

Aristone répondait à ses soupirs. La bonne foi est-elle donc exilée de la terre? Mais non, si une autre bouche que la vôtre m'eût ainsi parlé de la Princesse.....

PHÉDIME.

Son cœur est infecté du venin des serpens.

MALMIRE.

Ah! si ce cœur est méchant et injuste, où pouvoir désormais rencontrer la vertu?

PHÉDIME.

Quand je vois tous les mortels suivre le sentier du crime, pourquoi seule craindrais-je de marcher sur leurs traces? pourquoi seule traînerais-je des jours dévoués à la douleur? le mensonge par-tout triomphe de l'innocence; nulle part on ne connaît ni l'amitié, ni l'amour.

MALMIRE.

Laissez le mensonge aux vulgaires humains, et ne suivez que l'auguste vérité.... Lorsque la vie n'est qu'un tissu de plaisirs,

peut-on faire admirer la grandeur de son ame? il faut l'aiguillon du malheur, pour la réveiller de sa léthargie, et lui rendre sa force première. Plus le coup qui la frappe alors est terrible, plus aussi brille la grandeur de son courage. Montrez donc ici, Madame, toute l'énergie de votre cœur, et commandez à la douleur qui veut vous maîtriser. Que le sort, s'il le veut, exerce sur vous ses fureurs; vous, méprisez son courroux. Cherchez, embrassez la vertu, et ne placez qu'en elle vos vœux et votre bonheur.

PHÉDIME.

Je n'attends plus rien d'elle : je vois trop qu'elle n'est qu'un rempart impuissant contre les attaques du crime. Oui, j'abjure la vertu; je sens que ma raison m'abandonne, que mon cœur a soif des poisons de la fureur. Écoute-moi, Malmire. Mon frère, captif d'un regard d'Aristone, traîne en tous lieux sa chaîne, et une vie dévorée par des douleurs sans cesse renaissantes. Je vais le voir; il saura défendre et son honneur et le mien.

MALMIRE.

Ciel! quelle vengeance desirez-vous?

PHÉDIME.

Leur mort !

MALMIRE.

Et croyez-vous votre frère assez barbare, pour donner la mort à l'objet de son amour?

PHÉDIME.

Un amour excessif ne peut souffrir une infidélité ; ils sont infidèles, ils doivent mourir.

MALMIRE.

La mort, ô ciel ! voilà donc le fruit qu'a produit votre amour.

PHÉDIME.

Ce fruit doit au moins détruire à-la-fois et ma passion et mon existence. Mais, toi, voudrais-tu donc, qu'en expirant dans le sein des douleurs, je cédasse le cœur de Darius à mon indigne rivale? Ou croirais-tu bien, qu'après lui avoir porté le coup mortel, je pusse rester tranquille à la vue des larmes, que mon amant verserait sur son sort, ou attendre froidement, que, dans son désespoir, il vengeât par ma mort le trépas d'Aristone ?

MALMIRE.

Rien ne peut justifier un forfait : eh quoi ? sans considérer à qui vous allez arracher la vie, sans écouter le cri terrible de votre conscience, voulez-vous donc baigner vos mains au sang de l'innocence, et faire dire à la postérité, que le tigre le plus cruel était moins cruel que Phédime ?

PHÉDIME.

Tu m'as déjà condamnée : ai-je donc déjà fait périr Darius ? je sais comme toi à quel point mes projets sont barbares, et toute furieuse que tu me vois, je sais encore maîtriser ma fureur. Il est vrai, quand je me peins Darius aux genoux de ma rivale, dans les transports de mon délire, dans l'excès de mon courroux, je me croirais prête à m'abreuver de son sang ; mais alors même, je ressens pour ce Prince l'amour le plus violent. Telle est, Malmire, l'horreur de mon sort : juge, par ce tableau, si mon cœur peut demeurer tranquille.

SCENE II.

PHÉDIME, ORCAN, MALMIRE.

PHÉDIME.

SEIGNEUR, je lis dans vos yeux.... Ciel! auriez-vous à m'apprendre de nouveaux malheurs?

ORCAN.

Le bonheur a fui pour jamais loin de vous et de moi. L'infidelle Aristone a pour jamais troublé le repos de ma vie: oui, c'en est fait, tout espoir est évanoui pour nous.

PHÉDIME.

Qu'est-il donc arrivé? parlez, Orcan, parlez, je suis prête à tout entendre.

ORCAN.

Lisez cet écrit, Madame; vous y verrez combien nous sommes trahis, et combien vaines étaient nos espérances.

PHÉDIME (*lit.*)

«Vous savez, Orcan, combien le nom de » Cyrus fut glorieux; vous savez qu'il s'en » est bien peu fallu, qu'il n'ait enchaîné tout » l'univers à son char de victoire. Vous savez » enfin qu'Aristone est sa fille : c'est donc » en vain que votre cœur est épris de ses » charmes : étouffez vos stériles soupirs, et » éteignez une flamme insensée. La fille de » Cyrus doit préférer un Monarque à Orcan : » n'espérez donc plus occuper une place dans » mon cœur, et cherchez ailleurs une épouse: » pour moi, je vais être unie à Darius des » nœuds de l'hyménée. »

Qu'allez-vous faire, Seigneur?

ORCAN.

J'irai voir l'infidelle, et me percer à ses yeux de ce fer....

PHÉDIME.

O pouvoir vraiment prodigieux de ses charmes! mais quoi? est-ce donc là la punition qu'a méritée cette perfide? non, non, vengeance!

ORCAN.

Ah! la mort peut seule me rendre au

repos que j'ai perdu : Aristone pouvait seule me faire chérir la vie. Frappé par un destin impitoyable, et frappé d'un coup qui abat mon courage, ce n'est qu'en éteignant le flambeau de mes jours, que je puis éteindre la flamme qui me dévore. Ah ! je le sens trop bien, dans ces tems heureux, où sa tendresse répondait à la mienne, sa beauté a gravé dans mon cœur, a laissé dans ma mémoire une image, que rien ne pourra effacer.

PHÉDIME.

Victime de tant de perfidie, jouet d'une odieuse imposture, mourez, Orcan, si vous voulez la mort ; mais avant de mourir, tirez de vos ennemis une vengeance éclatante.

ORCAN.

Ne perdez pas votre tems, ma sœur, à me donner ces indignes conseils. L'un d'eux est mon roi, l'autre est mon amante. Eh ! quel nom, grands dieux ! laisserais-je après moi ? non, loin de vouloir imiter votre exemple, je veux finir mes jours infortunés dans le sein de l'innocence, et non ajouter à mes malheurs, le malheur plus grand de

mourir deshonoré. Oui, je veux, non qu'on me méprise, mais qu'on me plaigne. L'honneur, voilà le seul bien qui me reste, et vous, cruelle, vous voudriez encore m'en priver. Le sort peut m'arracher la vie; jamais il ne m'arrachera l'honneur.

PHÉDIME.

De grace, mon, frère ne rejettez pas mes conseils salutaires, mes conseils généralement suivis....

ORCAN.

Et criminels. Non, je n'écoute que la voix de la vertu, je ne veux suivre que ses traces. Que l'univers entier, s'il le veut, se plonge dans la fange du crime; l'ame d'Orcan restera toujours pure et inébranlable.

PHÉDIME.

Quel puéril raisonnement! si vous étiez un homme, vous ne jugeriez pas ainsi.

ORCAN.

Jugez, ma sœur, comme il vous plaira: vos avis sont pernicieux à suivre; pour moi, je suis autant vertueux qu'infortuné.

SCENE III.

LES MÊMES, OTANE.

OTANE.

La bouche de Darius vient elle-même de mettre le comble au trouble, que la lettre d'Aristone avait déjà commencé à répandre dans mon ame : oui, mon fils, cet écrit m'annonçait bien votre malheur; mais du moins je croyais que le roi n'y avait aucune part, et je n'accusais que la Princesse; mais à présent Darius est aussi coupable qu'elle. C'est peu; loin de dissimuler à nos yeux ses nouveaux desseins, il laisse voir clairement qu'il n'aspire plus à la main de ma fille. « C'est en vain, Otane, m'a-t-il dit, que vous avez espéré de me voir uni à votre fille par les nœuds de l'hyménée; c'est en vain que moi-même, en dépit de la nature, j'ai tâché de soumettre mon cœur à sa beauté, et mes peuples à ses lois. Le devoir et l'amour m'ordonnent un autre choix: croyez cependant que, malgré que

votre fille ne puisse désormais devenir mon épouse, je n'en verrai pas moins en vous le plus fidèle de mes amis. » Je ne lui avais pas demandé le nom de la beauté nouvelle qui avait subjugué son cœur : ce fut lui-même qui la nomma, dans le délire de ses transports amoureux. Vous jugez quels furent à ces mots mon trouble et mon dépit: cependant je vins à bout de maîtriser mon indignation. Seigneur, lui répondis-je d'un air calme, si le destin l'ordonne ainsi, je desire que vous trouviez le bonheur au sein de votre nouvelle épouse. Pour vous, mes chers enfans, je ne sens que trop la douleur, dont ce coup imprévu vous accable tous deux. En un jour, vous perdez deux cœurs que l'amour avait soumis à vos lois, et vous voyez s'éclipser pour jamais l'éclat de la gloire, qui allait illustrer notre antique maison. Nous sommes tous indignement trahis ; mais j'en atteste ce que le monde connaît de plus sacré, oui, je jure que bientôt Darius verra jusqu'où s'étend ma puissance. Après avoir su imposer silence à ma fureur, après avoir su envelopper ma haîne du voile de la dissimulation, je saurai bien lui faire voir tout l'ascendant, que

j'ai sur l'esprit de ses sujets. O ma fille, tout espoir s'est évanoui pour toi; mais tu seras vengée ; oui, tu verras Darius détrôné par Otane. Tu le verras, ce parjure, immolé par mes mains, expirer à tes pieds. Et toi, mon fils, ne te livre pas à l'excès de ton désespoir : compte plutôt sur le retour de ton bonheur : oui, non content de mettre une fin à tes malheurs, je veux encore t'élever avec Aristone sur le trône de la Perse : voilà mes desseins, et si le destin nous est contraire, mourons, mais n'éteignons que dans la nuit du tombeau, les torches de la vengeance.

PHÉDIME.

Non, mon père, non, il faut que la perfide meure avec son parjure amant.

ORCAN.

Ah! qu'il vive heureux avec elle : je ne veux pas d'un cœur envahi par la force, je ne veux pas d'un sceptre envahi par le crime. Sans doute mon cœur soupire et gémit de la trahison d'Aristone ; mais une seule de ses faveurs peut encore dissiper ma douleur, et sécher mes larmes. Si, au contraire,

semblable à la foudre vengeresse, votre bras sème dans ces remparts l'épouvante et la mort, ce sera dès-lors, non à l'amour, mais à la terreur, que je devrai la possession de ses divins appas. Alors je ne serai qu'un tyran aux yeux de l'objet qui m'est cher; alors je ne serai qu'un traître aux yeux de mes concitoyens, que l'assassin de Darius, et l'usurpateur sacrilège de son pouvoir légitime.

OTANE.

Ma vengeance saura bien se passer de ton secours. Seul, je saurai bien soulever les Persans contre Darius, et tu verras expirer, victime de mon juste courroux, Aristone elle-même, Aristone, que je ne voulais, ingrat, épargner que pour toi : oui, dans ce jour la mort sera la récompense de son parjure; tu seras mon sujet, Otane sera ton roi.

PHÉDIME.

Oui, mon père, rendez à votre gloire sa splendeur première : l'intérêt de la Perse veut que vous soyez le maître de cet Empire : Darius est trop jeune pour pouvoir supporter le poids d'une couronne; au lieu que votre

esprit réunit à-la-fois et la sagesse et l'expérience.

ORCAN.

Allez, mon père, luttez seul contre les vagues irritées; volez où la vengeance vous appelle. Pour moi, l'honneur m'ordonne de rester sur le rivage; mais croyez-moi, le ciel se déclarera contre vous, dès qu'il vous verra vous armer injustement, pour venger la justice.

OTANE.

Insensé! je perds avec toi le tems et mes discours : gémis et soupire tant que tu le voudras; pour moi, je cours hâter l'exécution de mes desseins.

SCENE IV.

ORCAN, PHÉDIME, MALMIRE.

ORCAN.

AINSI, vous voulez faire périr celui que vous aimiez?

PHÉDIME.

L'amour de Darius n'est plus à mes yeux

qu'une vaine chimère : que dis-je ? cet amour n'était qu'une vile séduction, et le mien s'est changé en une haîne implacable: eh! quelle compassion puis-je éprouver pour un tyran ? qu'il périsse, le perfide ? qu'il expire, ce cœur qui déchire le mien, avec autant de barbarie que d'injustice; ce cœur qui, pour payer ma constante flamme, ne m'a causé que d'indicibles tourmens. Du moins, si le traître ne m'avait pas indignement séduite, il pourrait aujourd'hui disposer de son cœur à sa volonté. Mais, au contraire, c'est moi qui ai été l'aveugle instrument de ses desseins; c'est moi qui l'ai seule affermi sur le trône. C'est pour moi, oui, c'est à condition qu'il serait mon époux, alors qu'il serait roi, qu'Otane lui a rendu tant de services signalés. Enfin, c'est par moi que le perfide a soumis cet Empire à ses lois : eh bien! ce sera aussi par moi que, renversé de son trône, il sera précipité dans les sombres cavernes de la mort. Après le noble prix dont il a payé mon amour et mes bienfaits, quelle autre reconnaissance pourrait-il attendre de moi? Va, meurs, perfide, meurs, toi qui as si indignement transgressé les lois de l'honneur!

meurs enfin, et emporte avec toi dans le tombeau cet amour, que tu m'avais tant juré. Mais que dis-je? je te suivrai dans la nuit éternelle! par-tout j'assiégerai tes pas; mon ombre suivra sans cesse, sans cesse tourmentera ton ombre; enfin j'égalerai ma vengeance à ton crime.

ORCAN.

O ciel! quels horribles conseils vous avez donnés à votre père! et quels desseins, plus horribles encore, osez-vous bien former!

PHÉDIME.

Prenez-vous en au sort, qui m'entraîne au tombeau, par le chemin du crime. O ma mère, pourquoi m'as-tu portée dans tes flancs? Pourquoi as-tu donné la vie à l'infortunée Phédime? Hélas! qu'il eût été plus heureux pour moi que, dans l'instant où mes yeux ont vu la lumière, j'eusse expiré dans tes bras! Alors, j'aurais perdu la vie, mais j'eusse conservé mon innocence... Eh bien! puisque le destin me pousse au crime, le crime ne peut devenir un opprobre pour moi. O mon esprit, pénètre-toi de cette terrible vérité! oui, embrasse-la toute entière,

et garde-toi bien de donner le plus léger accès au remords et à la pitié.

ORCAN.

Je ferai tout pour prévenir ces horribles projets.

SCENE V.

PHÉDIME, MALMIRE.

MALMIRE.

Rentrez en vous-même, Madame : ô ciel! que prétendez-vous faire?

PHÉDIME.

En vain, lorsque je suis tyrannisée par l'amour, tu me conseilles d'obéir à la raison. Est-il possible, quand on est emporté par la fureur, de ne pas se venger de ses plus cruels ennemis? Est-il possible, dans le tumulte des passions, de juger avec calme?

MALMIRE.

Grace au ciel, je vois déjà que mes dis-

cours ne sont pas totalement infructueux! Ah! vous auraient-ils touchée? vous pleurez!

PHÉDIME.

Je pleure; mais ces pleurs, ce n'est pas la pitié, c'est la haîne, c'est la rage qui les arrachent de mes yeux.

MALMIRE.

Songez donc, Princesse, que des larmes, que fait verser un sentiment aussi affreux, ne méritent qu'un profond mépris.

PHÉDIME.

C'est en vain que tu veux émouvoir mon ame: n'en attends jamais une vaine générosité. Puisque le cœur de Darius est impitoyable pour moi, mon cœur ne sera pas moins inexorable pour lui. Autant mon amour fut extrême, autant je l'abhorre en ce jour. Oui, perfide, toute ma tendresse pour toi est, à jamais, bannie de ma mémoire. Et toi, vile séductrice, toi qui m'as si indignement enlevé le cœur de mon amant, combien tu devais rire de ma folle passion, lorsque j'épanchais, dans ton sein parjure, mes transports amoureux! Mais aussi pouvais-je alors savoir que tu portais un cœur

aussi dissimulé? Mon frère t'adorait, j'étais témoin de ses feux; je pensais que ta tendresse répondait à la sienne; c'est peu, tu le disais toi-même; mon père le croyait, tes yeux semblaient confirmer tes discours. Où donc, perfide, as-tu si bien appris l'art de dissimuler? En quels lieux as-tu sucé le funeste poison de l'imposture? Mais sache aussi que bientôt je mettrai fin à tes insolens mépris, et que tu seras privée du bonheur, que tu as si perfidement usurpé sur moi..... La fureur, la haîne agitent tous mes esprits.... Sortons, allons voir si le destin ne daignera pas accorder quelque remède, aux maux qui m'accablent.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARISTONE, ZANIDE.

ARISTONE.

Je le sais, Zanide, je dois te paraître coupable; mais apprends qu'un malheur inévitable, et qui, jusqu'à présent, est un mystère à tes yeux, a pu seul me faire accuser d'un crime. Oui, tu vois, dans ta maîtresse, une malheureuse victime de la perversité. Que dis-je? hélas! sa fureur n'est pas encore assouvie; tous ses traits ne se sont pas encore épuisés sur moi: ô ciel! pourquoi m'as-tu laissé la vie jusqu'à ce jour odieux?

ZANIDE.

Madame, je pourrais vous croire, si je n'avais pas lu votre lettre. Orcan l'avait à peine reçue, qu'il m'en a permis la lecture.

ARISTONE.

Ah ! dis-moi, Zanide, dis - moi l'impression qu'elle a faite sur son cœur.

ZANIDE.

Puisque vous l'avez écrite, puisque vous-même vous causez sa douleur mortelle, pourquoi m'interroger ?

ARISTONE.

Pour accroître mes tourmens.

ZANIDE.

Ah ! dites plutôt que c'est pour mettre le comble à l'horrible cruauté, que vous n'avez pas rougi d'employer avec un Prince, que naguère vous aimiez plus que votre vie. L'horrible spectacle des tourmens des malheureux, est un plaisir délicieux pour les tyrans : les gémissemens de la douleur, les soupirs du désespoir, sont mélodieux à leurs oreilles.

ARISTONE.

Oui, Zanide, tu as raison : offre donc une

victime à ma cruauté; laisse - moi savourer à longs traits ce barbare plaisir: parle!

ZANIDE.

Que vous dirai-je de plus, et quelle nouvelle attendez-vous de moi? Orcan, en lisant cet écrit fatal, Orcan, en dépit de son grand cœur, a poussé des soupirs et des gémissemens; mais il n'a laissé échapper aucune plainte contre vous.

ARISTONE.

Hélas! peut-il encore soupirer pour Aristone? Peut-il, sans indignation, se rappeler mon souvenir?.... Mais, parle; répète-moi les expressions qu'a proférées sa bouche.

ZANIDE.

Jamais, a-t-il dit, l'on n'a éprouvé de désespoir égal à celui que je sens: je m'étais bien aperçu que sa flamme était refroidie, mais je n'aurais jamais cru qu'elle fût éteinte pour toujours. N'importe; qu'elle me haïsse, qu'elle soit parjure, si elle le veut; je l'aimerai d'une ardeur éternelle..... Mais que vois-je, Madame? votre visage est baigné de larmes.

ARISTONE.

Juge par-là des tourmens que j'endure.

ZANIDE.

Sans doute, votre esprit se rappelle le souvenir de votre première tendresse.

ARISTONE.

Jamais l'image d'Orcan ne fut bannie de ma mémoire, et cependant Orcan doit renoncer à moi pour toujours.

ZANIDE.

En vain j'y réfléchis; en vain je cherche à vous comprendre; je ne sais si je dois approuver ou blâmer votre conduite. De grace, Madame, dévoilez-moi cet étrange mystère.

ARISTONE.

Prête-moi donc toute ton attention; tu sauras bientôt si je suis ou malheureuse, ou coupable. Déjà deux mois, Zanide, se sont écoulés, depuis le jour fatal, où Darius s'est épris de mes faibles attraits, ou plutôt, depuis le jour, où je me suis aperçu de son

amour. Orcan était tranquille, Phédime était jalouse : l'un n'a pas prévu, mais l'autre a su prévoir que cette étincelle légère allumerait bientôt un incendie terrible, et fatal pour nous trois. Pour moi, qui ne voyais pas l'orage qui se préparait au loin, je vivais dans une entière sécurité, et j'étais loin de craindre qu'il pût fondre sur moi : malheureuse confiance ! jour funeste ! moment terrible ! cet orage ne demeura pas long-tems suspendu sur nos têtes. Darius vint un jour me déclarer, qu'il me fallait oublier l'amant, qui m'est si cher ; enfin, que je devais perdre sa tendresse, si je voulais conserver ses jours. Quel ordre pour mon cœur, pour un cœur aussi passionné que le mien ! C'était peu ; il me fallait encore lui en cacher l'auteur. Je n'osai donc m'ouvrir à personne sur mon sort malheureux. Je souffris seule, sans oser te confier les secrets de mon cœur ; et même, tandis qu'Orcan, ignorant la cause de ma froideur, attribuait mon changement à ma seule inconstance, je lui cachai ce funeste mystère. Cependant je voulus, dans un entretien secret, m'excuser à ses yeux : il m'accabla de sanglans reproches, et moi je ne pus que ver-

ser des torrens de larmes. Larmes inutiles! Orcan, dévoré de tous les poisons de la jalousie, ne regarda mes pleurs, que comme un piége nouveau que je lui tendais; oui, l'injuste Orcan me confondit avec ces femmes perverses, dont les ruses trompent les yeux les plus clairvoyans. Que te dirai-je encore? Aujourd'hui même, j'ai reçu de Darius l'ordre de lui déclarer, qu'il eût à renoncer à toutes ses espérances; que jamais l'amour ne le conduirait avec moi aux autels de l'hyménée; qu'il lui fallait enfin s'adresser à quelqu'autre objet, qui voulût agréer le don de son cœur. Que ne m'est-il permis, ma chère Zanide, de lui découvrir la cause de cette conduite, qui lui paraît et lui doit paraître barbare! Alors, il verrait que, pour sauver ses jours, j'ai fait le sacrifice de mes affections les plus chères; alors, je me serais lavée du crime, dont je semble souillée à ses yeux. Mais, puis-je lui dévoiler ce cruel mystère? et en perdant mon cœur et ma main, ne ferait-il pas tout pour se venger? Que je périsse donc, s'il le faut, à la fleur de mon âge! la vie d'Orcan m'est bien plus précieuse que la mienne; en un mot, ce sont les périls cer-

tains qui menaçaient ses jours, qui m'ont donné le courage de renoncer à son cœur; et, si je l'ai trahi, c'est par excès d'amour.

ZANIDE.

Mais, Madame, n'eût-il pas mieux valu lui exprimer, de vive voix, ce que contenait cette lettre, écrite dans un moment, où vos esprits pouvaient être égarés par la douleur? Dans le cours de votre mutuel entretien, vous eussiez pu diminuer aux yeux d'Orcan, ou pallier vos torts envers lui.

ARISTONE.

Pouvais-je, en le voyant, lui faire brusquement une déclaration aussi cruelle, ou pouvais-je, en la lui faisant, ne pas être soupçonné par lui d'une dissimulation perfide? Ah! c'est cet indigne soupçon, qui m'a paru le plus affreux de tous les tourmens que j'endure, tourmens auxquels tous les supplices n'ont rien de comparable. O mensonge! art fatal des cœurs endurcis et corrompus, qui m'eût dit qu'un jour j'aurais besoin de toi? Toujours ma bouche a été d'accord avec mon cœur, et mon cœur avec la vé-

rité ; et cependant, malgré la pureté de ma conscience, l'univers dira de moi, qu'égarée par l'ambition, j'ai trahi un amant, que j'aimais plus que ma vie. Et toi, don funeste, beauté pernicieuse, hélas ! à peine ai-je goûté de tes fruits, que j'en ai connu toute l'amertume! Non, il n'est pas de malheur égal au mien. Je suis adorée d'un amant que j'adore, et jamais je ne puis espérer de le voir mon époux! Je brûle pour lui de tous les feux de l'amour, et jamais je ne goûterai avec lui les délices de l'hymen.

ZANIDE.

Eh! madame, comment accorder, avec un cœur si tendre, une lettre aussi cruelle? Ce fatal écrit a doublement déchiré l'ame sensible d'Orcan.

ARISTONE.

Apprends donc que, si ma main a tracé cet écrit, ce n'est pas mon cœur qui l'a dicté, mais la bouche de Darius. En écrivant ces lignes en sa présence, ces lignes que, malgré moi, j'adressais à mon bien-aimé, de combien de larmes mes yeux ne les ont-ils pas arrosées? Le cruel, il m'obligea de les retranscrire, et de les remettre entre ses

mains. Aussi, à peine avais-je exécuté cet ordre tyrannique, que je tombai à ses pieds, privée de l'usage de mes sens. Mais le sort, qui me poursuit, n'est pas encore satisfait; il m'a fait naître, il me fera vivre pour m'accabler de malheurs nouveaux, plus terribles cent fois que les premiers.

ZANIDE.

Sans doute, vous serez bientôt l'épouse du roi des rois. . . .

ARISTONE.

Qui te l'a dit?

ZANIDE.

Mais tout fait présager que ce malheur est inévitable.

ARISTONE.

Arrête! tu déchires trop cruellement mon cœur. Par pitié, laisse-moi oublier, s'il m'est possible, ce que je frémis de rappeller à mon souvenir. O ciel! quelle existence déplorable le sort me condamne à traîner! Toutes les délices que goûtent les cœurs heureux, se sont changées, pour le mien, en autant de

supplices. Je perds à jamais l'amant que j'adore; et, pour comble de douleur, je ne puis prétendre à exciter la compassion sur mon sort : enfin, je suis condamnée à devenir parjure avec celui, pour lequel je brûle de toutes les flammes de l'amour. En un mot, il me faut emporter dans la tombe, la désolante idée qu'il me croit infidelle. Jour funeste ! instant terrible !... O toi, Zanide, quand la douleur m'aura renfermée dans le noir tombeau, dis-lui bien que jamais je ne lui fus infidelle.... Mais, je vois Hircan! quelle funeste nouvelle vient-il encore m'annoncer ? Quel nouveau malheur ce jour fatal me réserve-t-il encore?

SCENE II.

ARISTONE, ZANIDE, HIRCAN.

HIRCAN.

Le roi m'a ordonné, madame, de vous annoncer, qu'il a fait tout préparer pour vous élever, avec lui, sur le trône de Cyrus. Oui, princesse, avant que l'astre de la nuit n'éclaire

de ses rayons les sommets des montagnes, il veut orner de sa couronne votre front glorieux; il veut que, par-tout où le soleil guidera son char radieux, il ne plane sur aucun climat de la terre, qui ne soit soumis à votre auguste empire.

ARISTONE.

Je suis donc parvenue au comble du malheur! et, ô malheur plus horrible encore! tout espoir m'est interdit. Oui, apprenez, Hircan, que ce n'est qu'en gémissant, que je monte sur le trône de Cyrus: ne m'en demandez pas la cause.... Ah! je vois trop que vous lisez dans mon cœur. Hircan, je connais, depuis long-tems, votre probité intacte....

HIRCAN.

Mais, hélas! mon impuissance égale ma probité.

ARISTONE.

Il n'est donc sur la terre aucun secours pour moi! Sort impitoyable, comme tu te joues de moi au gré de tes capices! Infortunée, j'invoque des secours; au comble du

désespoir, j'ose espérer encore. Ah! je ressemble à un malheureux, qui a vu son vaisseau se briser contre un écueil: luttant contre les flots amoncelés autour de lui, il desire et ne peut voir la terre; ses mains, qu'il soulève avec peine, implorent en vain du secours; il n'en trouve nulle part. Son désespoir bientôt précipite sa perte: en vain, il veut tenter un dernier effort; les vagues furieuses l'engloutissent dans leur sein, et le dernier moment de sa vie n'a fait que hâter le moment de sa mort.

HIRCAN.

Princesse, si vous voulez sauver votre amant, montrez-vous calme, et digne de votre auguste père. Faire preuve de constance et de magnanimité, au moment même où, accablé sous le poids d'une excessive douleur, le cœur est brisé, et le corps affaibli, c'est le propre, non des femmes, non pas même des hommes vulgaires, mais celui d'un héros.

ARISTONE.

Seigneur, vous pouvez dire à Darius, que je suis prête à monter sur le trône. Séchez-vous, mes larmes: ô mes soupirs, rentrez

dans mon cœur ! Dieux immortels, pesez au moins les forces des humains, et ne les accablez pas d'un fardeau trop lourd à supporter.

SCENE III.

ARISTONE, ZANIDE.

ARISTONE.

C'est à présent que je vois clairement toute l'étendue de mes maux. La route du bonheur est fermée pour moi ; j'en ai perdu jusqu'aux moindres vestiges. Tant que je n'ai vu que dans le lointain l'affreuse image du malheur, mon cœur s'affligeait, et se consolait tour-à-tour. Oui, je m'affligeais de me voir obligée d'unir mon sort à celui de Darius, et, tout en perdant l'objet de ma tendresse, je me consolais de pouvoir sauver ses jours. Mais aujourd'hui, que vont s'accomplir mes funestes destinées, je ne vois, je ne sens que l'horreur de mes maux. Non, je ne considère déjà plus, si je le sauve au prix du plus cruel sacrifice; malheureuse que je suis, je ne

pense qu'à celui dont je me prive à jamais. Hélas! cher Orcan, il approche, il est venu, ce jour qui va nous séparer, ce jour, où le devoir m'ordonne de ne plus même m'occuper de ton image. Oui, cet amour innocent, qui naguère faisait mes délices, va désormais devenir un amour criminel, qui fera mon tourment. Qu'il est heureux, le mortel qui, marchant d'un pas ferme dans le sentier de la vertu, met et trouve ses jouissances dans la pratique de ses devoirs! le devoir le guide vers le bonheur, et le bonheur le conduit au devoir. Mais, hélas! que mon destin est différent! je frémis d'obéir à la voix de la vertu; et, si je lui suis fidelle, le sort, l'impitoyable sort, me ravit pour toujours le seul bien, qui pourrait être ma récompense.

ZANIDE

Je vois Orcan; si vous voulez lui taire vos secrets....

ARISTONE.

O comble de douleur!

SCENE IV.

ARISTONE, ORCAN, ZANIDE.

ORCAN.

MADAME, excusez ma franchise, mais je ne puis en vous reconnaître le caractère d'Aristone.

ARISTONE.

Mon caractère est toujours le même ; les tems seuls sont changés.

ORCAN.

Si votre cœur ne l'était pas, nous verrions encore s'écouler pour nous les jours de notre bonheur. Mais, que dis-je ? vous devenez aujourd'hui l'épouse du Roi des Rois ; la gloire et la félicité seront vos compagnes fidelles, jusqu'à la fin de votre carrière. Vous serez enfin élevée au comble du bonheur, et moi, je serai plongé dans l'abîme de l'infortune.

ARISTONE.

Quand le destin m'appelle au trône, il

vous défend, Seigneur, de soupirer pour moi; il vous interdit jusqu'à l'espérance.

ORCAN.

Ah! je le sais, vous êtes digne de monter sur le trône; mais, assise sur ce trône, pourrez-vous être tranquille? Votre conscience ne vous fera-t-elle aucun reproche, ou plutôt ne vous rappellera-t-elle pas, que vous êtes l'unique cause des tourmens d'un amant malheureux?

ARISTONE.

Je ne sais rien prévoir de si loin; instruite du présent, j'ignore l'avenir.

ORCAN.

O trop cruelle vérité! ah! si mon faible cœur eût pu percer cet avenir, jamais il ne se fût enflammé pour vos charmes. Oui, ma raison alors, prévoyant mes malheurs, eût étouffé dans son principe ma naissante flamme. Je sais encore que souvent des indices légers trahissent, aux yeux observateurs, les replis les plus cachés des cœurs; mais, hélas! je n'ai pu découvrir dans vos yeux le moindre indice de vos sentimens; et même

d'après votre caractère, qu'avant ce jour fatal j'avais cru si bien connaître, je n'ai pu soupçonner le moindre présage de l'affreux, de l'éternel malheur, auquel vous me condamnez aujourd'hui. A chaque instant, l'espoir alimentait ma flamme, et ma flamme jamais n'éprouva vos rigueurs. O vaine ambition ! ô fatal orgueil ! c'est vous qui causez seuls les maux, qui m'accablent en ce jour ! O vil intérêt ! comme tu sais aveugler les faibles humains ! tu changes à ton gré les cœurs et la nature.

ARISTONE.

Il ne dépend pas de moi d'anéantir ce qui est. Puisque je vous suis infidelle, cessez donc de m'aimer.

ORCAN.

Oui, je dois cesser de vous aimer ; je le sens, ma raison me l'ordonne ; mais mon cœur, mon triste cœur se refuse à ses lois. Cruelle, vos yeux m'ont pour toujours attaché à votre joug ; il m'est impossible de m'en affranchir.

ARISTONE.

Après que le sort m'aura ravie à votre

amour, que prétendez-vous faire ? Irez-vous consumer, dans de stériles ardeurs, le reste de vos jours ?

ORCAN.

Leur terme est arrivé ; non, je ne sortirai pas d'ici ; non, je ne veux pas vivre plus long-tems. Je vais mourir, je vais emporter avec moi toutes mes douleurs dans la tombe. Mais tremblez, perfide ! mon ombre vengeresse s'attachera à tous vos pas : en vain vous chercherez, vous implorerez un asyle ; elle vous y poursuivra. Mais avant que mes yeux égarés se ferment à la lumière, avant de descendre dans l'éternelle nuit, dont votre cruauté vient de m'ouvrir l'abîme, je veux vous rappeler, pour la dernière fois, que je fus aimé de vous, que je vous aime encore, que par-tout l'on nous citait comme les modèles des vrais amans ; enfin, que vous m'aviez juré de me rendre l'heureux possesseur de vos charmes. Momens délicieux, qu'êtes-vous devenus ? Ingrate, que de fois ne m'avez-vous pas conjuré de vous rester fidèle ! combien de sermens n'avez-vous pas exigés de moi, pour ôtages de mon amour ! Rappelez-vous ces tendres regards que, si sou-

vent, vous jettiez sur moi, ces discours passionnés que vous m'adressiez tant de fois. Hélas! à quoi m'ont-ils servi, sinon à me bercer vainement d'une trompeuse espérance? Enfin, cruelle, enfin, rappelez-vous le bonheur que vous m'aviez promis, et peignez-vous le malheur où vous m'avez plongé; et si votre cœur alors est susceptible d'un reste de pitié, prenez ce fer, et percez m'en le sein, pour qu'il soit dit au moins que, si votre haîne m'a accablé sous le poids du malheur, votre main m'a délivré de ce cruel fardeau.

ARISTONE.

Sortons, Zanide, son esprit est égaré....

ORCAN.

Je sais, je vois trop que les gémissemens de l'infortune fatiguent le bonheur; qu'on prête peu l'oreille à la voix de la douleur; que les cœurs, enfin, se laissent peu toucher de la peinture des maux. Que dis-je? ah! plutôt restez, Madame, restez! Eh quoi! les tyrans ne sont-ils pas enchantés du spectacle des tourmens de leurs victimes? Leurs larmes ne sont-elles pas pour eux un nectar

délicieux ? Au moins, si vous refusez de voir mes pleurs, contemplez, d'un œil impitoyable, le sang que ma main va, devant vous, faire ruisseler de mon cœur. Mais, barbare, que vois-je ? Vous me quittez, vous hâtez votre fuite, vous dérobez votre présence à mes derniers regards.... Vous, qui seule avez fait mon malheur éternel, ne pouvez-vous un instant en supporter la vue. Ah ! de grace, un moment, un seul moment, et vous serez pour jamais délivrée de mon odieuse présence. Oui, après ce moment, vous chercherez en vain cet amant que, jadis, vous aviez tant aimé, et que vous haïssez aujourd'hui. Eh quoi ! après n'avoir pas craint de me forcer à mourir, pourriez-vous craindre le spectacle de ma mort ?

ARISTONE.

Prince, je vous parais, et je suis en effet l'unique cause de vos tourmens : croyez cependant, et j'en jure ici, par tout ce qui existe de plus sacré dans les cieux et sur la terre, croyez que jamais je ne fus pour vous ni cruelle ni parjure ; et, si je vous suis chère encore, je vous supplie, au nom de cet amour, de ne pas attenter à votre vie.

ORCAN.

A quel nouveau supplice me condamne encore ce perfide conseil? En quoi ma vie peut-elle désormais vous être nécessaire? Infidelle, épousez Darius; vivez heureuse : adieu. . . . . (*Il tire son épée*).

ARISTONE.

Un mot, de grace, encore un mot!

ORCAN.

Voulez-vous, par ce mot, me faire endurer un supplice nouveau?

ARISTONE.

Non, Orcan, croyez-moi, je vous aime; non, croyez-moi, je ne puis dissimuler plus long-tems; ce n'est que par un excès de fidélité que je vous suis perfide; n'accusez que le sort, qui me force à me séparer de vous. En vain m'avez-vous prodigué les noms odieux de cruelle et de parjure; vous n'avez pu arracher de mon cœur cet étonnant secret. La crainte de votre mort a plus fait; oui, cette crainte seule a pu me forcer à

le trahir. Zanide, dis-lui à quel point j'ai été le jouet, et la victime de cette prétendue cruauté; dis-lui les raisons qui m'ont contrainte à promettre ma main à Darius. Mais, afin de ne pas éveiller les soupçons du tyran, choisissez, pour ce récit, un endroit plus sûr, que l'enceinte de ce palais : un pareil entretien y serait trop dangereux pour nous. Et vous, cher Orcan, pesez mûrement toutes les circonstances du récit, que vous allez entendre; ce n'est qu'alors que vous connaîtrez toute l'horreur de notre sort. Allez, Zanide; et moi, je vais chercher un asyle, où je puisse pleurer en liberté.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DARIUS, ARISTONE.

ARISTONE.

Si vous voulez, Seigneur, voir vos projets couronnés d'un plein succès, il vous faut éloigner Orcan de ces lieux. Assis sur le trône du plus puissant monarque de l'univers, vous étendez votre Empire, sur des contrées immenses et lointaines. Envoyez - le à l'extrémité de vos Etats; l'intervalle des lieux et l'absence anéantiront toutes ses espérances. Mais, de grace, ordonnez qu'on veille sur ses jours. Il n'est qu'un pas du désespoir à la mort. Celui que le destin condamne à un malheur éternel, ne regarde plus la vie comme un bienfait, ni la mort comme une peine. Tant qu'Orcan aura de quoi alimenter son amour, rien ne sera capable de

porter du remède à ses douleurs. L'absence et le tems peuvent seuls éteindre les desirs des amans, qui brûlent sans espérance. Lorsque, de retour de ces climats lointains, il verra Aristone dans tout l'éclat de la gloire, dont vous daignez la couvrir, et se verra lui-même, pour jamais, privé d'elle, il recouvrera sa tranquillité première. La variété des lieux varie aussi nos pensées, et une longue suite d'années anéantit l'amour. Pour moi, résignée à mon sort, et renfermant, dans mon sein, les chagrins dont je fus, dont je suis, et dont je serai tourmentée, jamais je ne romprai les nœuds qui vont me lier à vous; et même, je ne permettrai jamais à mon cœur, de former contre vous une pensée criminelle. Dès l'instant, que les nœuds sacrés de l'hymen uniront mes destinées aux vôtres, vous ne verrez plus en moi que la plus fidelle des épouses.

DARIUS.

Mais quel prétexte inventer, pour satisfaire vos desirs? Et d'un autre côté, puis-je, sans prétexte, exiler Orcan? Orcan n'est aucunement coupable envers moi.

ARISTONE.

Cependant, sans qu'il soit coupable, ne le traitez-vous pas comme un criminel? et même, eût-il tramé quelque complot contre vous, pourriez-vous, Seigneur, le punir avec plus de cruauté ?

DARIUS.

Je sens toute l'étendue de la perte que fait Orcan : pour l'en dédommager, je l'élèverai aux premières dignités de mon empire, je partagerai avec lui tous mes trésors, et j'ordonnerai à tous mes sujets, de le respecter, comme s'il était mon frère. Plus je le verrai se détacher de ses douces espérances, plus aussi je le comblerai, pendant tout mon règne, et de richesses et de gloire.

ARISTONE.

Qu'une pareille consolation est faible aux yeux des vrais amans! Pour moi, quoique la servitude ne convienne pas à ma haute naissance, quoiqu'il soit fort rare de voir le sang des grands princes, réduit à cet état d'avilissement, je desirerais descendre au

rang des esclaves de vos esclaves ; en un mot, je sacrifierais tout, pour devenir, s'il était possible, l'épouse d'Orcan. Jugez par-là de la douleur, que doit lui causer la perte de sa bien-aimée.

DARIUS.

Votre esprit est sans cesse occupé de l'image d'Orcan ; sans cesse vos discours répètent son nom ; et vous oubliez, Madame, que par-là vous m'offensez cruellement. Ah! je ne vois que trop que vous êtes insensible à ma tendresse, et que vous ne faites aucun effort, pour surmonter la vôtre.

ARISTONE.

Hélas! j'y emploie cependant toutes les forces de mon âme. Mais je sens que je ne fais que des efforts impuissans, pour exiler son image de mon souvenir. Au reste, ma douleur vous semble-t-elle un obstacle à la réussite de vos vœux? Qui vous arrête, Seigneur? Accomplissez, à l'instant, le dessein dont je vous ai parlé.

DARIUS.

Eh bien! puisqu'il le faut absolument,

rassurez-vous, Princesse; je vais, dès l'instant, satisfaire vos desirs.

ARISTONE.

Sur-tout ordonnez, Seigneur, qu'on prenne soin de ses jours : que du moins mon triste cœur se console par l'idée que, pour prix de son tendre amour, je veillai à son salut, et que j'immolai ma passion à sa sûreté.

DARIUS.

Je vais, pour vous obéir, déployer contre lui une rigueur nécessaire.

SCENE II.

ARISTONE.

Il est donc vrai, cher Orcan ! je me prive, hélas ! de ta vue adorée, et je vais m'unir, d'un lien indissoluble et sacré, au plus odieux des époux. Cruel amour, est-ce donc là la récompense que j'attendais de toi? Est-ce là le bonheur qui devait être mon partage?

Condamnée par les cieux à traîner une triste vie, sous le joug d'un malheur inévitable, il vaut mieux, sans doute, m'y résigner, et sacrifier une passion fatale, que d'importuner les dieux de mes plaintes stériles. Oui, il ne me reste plus, cher amant, qu'à devenir l'épouse de Darius, et à t'éloigner pour long-tems de ma présence : et même, quand un jour tu seras de retour en ces lieux, alors, le sort impitoyable me défend de paraître trop souvent à tes yeux, de crainte que mon cœur ne franchisse les bornes de son devoir, et que ta vue ne renouvelle à-la-fois et mes premières amours, et mes premiers tourmens. Mais que dis-je ? pourrai-je bien effacer de ma mémoire l'image, que l'amour y a si profondément gravée ? Combien de passions réunies n'aurai-je pas à combattre? où la nature prendra-t-elle des armes assez puissantes pour me défendre ? Que faire ? Tâcher de me vaincre, ou mourir.

SCENE III.

ARISTONE, ZANIDE.

ARISTONE.

Eh bien! Orcan a-t-il su tout? Obéit-il enfin aux dieux et au sort inexorable?

ZANIDE.

Vous ne pouviez, Madame, exiger de lui, que, tranquille en son malheur, il pût se voir impunément ravir l'objet de tous ses vœux; tant qu'il a cru que vous aimiez Darius, il s'est résigné à son malheureux sort. Tout son desir alors était de chercher, dans le sein de la mort, un asyle contre le malheur qui le menaçait; mais, sûr aujourd'hui de votre fidélité, il a renoncé à ces sombres idées; et, n'écoutant que la voix de la fureur qui le possède, ne suivant que l'amour qui l'appelle à la vengeance, il veut, à la tête de ses amis qu'il vole rassembler, donner le signal du combat.

ARISTONE.

Que peut-il, que peut une poignée des siens, contre un monarque, dont la domination embrasse tant de contrées florissantes? Darius, grâce au secours d'Otane, est devenu si puissant, que le reste de l'univers est devant lui, ce qu'est un faible roseau devant un cèdre élevé. Le glaive rejaillit, lorsqu'il frappe contre un rocher. O ciel! n'augmente pas mes cruelles douleurs! tu sais combien est terrible pour mon cœur l'alliance de Darius : eh bien, contente-toi, par pitié, de me rendre son épouse; mon seul desir est de voir mon amant, à l'abri de tout danger.

SCENE IV.

ARISTONE, ZANIDE, UN PAGE.

LE PAGE

PRINCESSE, daignez lire cet écrit, et essuyez les larmes dont vos yeux sont inondés.

ARISTONE (*lit*).

Où est-il, réponds-moi, où est cet amant si chéri ? Oui, mes pleurs sont taris, si j'apprends que sa vie ne court aucun danger.

LE PAGE.

Il m'a ordonné de vous prévenir, qu'il espérait vous sauver avec lui. Voilà tout ce que je sais.

SCENE V.

ARISTONE, ZANIDE.

ARISTONE.

PRÊTE toute ton attention à la lecture de cet écrit. (*Elle lit*). « Je ne suis plus au pouvoir de notre cruel ennemi. Chère amante, modérez votre crainte ; reposez-vous sur moi, et sur-tout aimez-moi, autant que je vous aime ». Que penses-tu de ce que tu viens d'entendre ?

ZANIDE.

J'y lis votre bonheur : cessez désormais

d'obéir à Darius. Orcan sauvé, que vous reste-t-il à craindre?

ARISTONE.

Non, non, l'amour le berce d'une espérance chimérique : c'est en vain que, mesurant son espoir sur sa tendresse, il croit sauver ses jours. Hélas! j'aimerais mieux encore devenir l'épouse de Darius, que d'avoir à trembler pour une vie si précieuse. Cher Orcan, que de tourmens tu me prépares encore!

ZANIDE.

Quel soin cruel vous prenez, Madame, d'abreuver votre cœur d'amertume, et de nourrir votre esprit d'idées désespérantes!

ARISTONE.

Lorsqu'assiégé, de tous côtés, par les vagues mugissantes de la mer irritée, l'on a vu de près les dangers de la tempête, on ne vogue qu'en tremblant, sur la surface polie du lac le plus tranquille. O Darius! qu'est devenue cette antique gloire, dont brillait ton front, alors que tu reçus des mains d'Otane les rênes de cet empire? Ton cœur était le sanctuaire de la justice et de la clémence; tu étais le

père et l'exemple de tes sujets. Que sert - il de reconnaître et d'adorer les Dieux, si l'on ne suit pas leurs décrets immortels? Lorsqu'un monarque reçoit d'eux l'auguste diadême, ne lui imposent-ils pas des devoirs à remplir? Ah! ce n'était pas ainsi que pensoit, qu'agissait mon glorieux père. Jamais il n'osa se révolter contre les ordres des Dieux; plus la Divinité l'avait élevé, plus il s'humiliait devant elle. Le sceptre en main, la couronne sur la tête, il était le fléau des pervers, et le père des innocens. Fondateur d'une immense monarchie, il illustra son nom, plus par sa clémence que par ses victoires. O mon tendre père, tu ne peux entendre mes douloureux accens! tu ne peux voir les larmes qui coulent de mes yeux. Ouvrez - vous, noires entrailles de la terre! réveille-toi, grand Cyrus! lève-toi un instant de ton tombeau : vois ta fille sans secours, sans espoir; sers-lui de défenseur contre le sort qui la poursuit.

SCENE VI.

DARIUS, ARISTONE, ZANIDE.

DARIUS.

MADAME, pour contenter vos vains caprices, j'avais fait remettre Orcan entre des mains fidelles. Mais cet audacieux rival, ce rebelle sujet n'a pas craint de provoquer, par sa fuite, le courroux de son maître. Mais déjà, pour obéir à vos ordres et aux miens, plusieurs couriers et de nombreux soldats sont à sa poursuite. Son père, indigné comme moi de son évasion, est sorti lui-même de la ville, pour voler sur ses traces. Les uns, dispersés sur les grandes routes, les autres, dans les prés et les forêts, épient, assiégent, poursuivent ses pas, comme des chasseurs, acharnés après un cerf fugitif. Mais laissons à mes esclaves le soin de trouver ce rebelle, et de le ramener en ce palais. Chère Aristone, vous, que je regarde déjà comme ma fidelle épouse, venez,

marchons vers l'autel, et jurons-nous-y une foi mutuelle et inviolable.

ARISTONE.

Ah! je le sens; tant que le fils d'Otane ne sera pas de retour en ces lieux, mon cœur est hors d'état de prendre aucun parti. De grâce, Seigneur, ne me forcez pas, avant son arrivée, de monter sur le trône : avez-vous donc oublié combien Orcan est aimé d'Aristone ?

DARIUS.

C'est vous, perfide, qui ne l'oubliez pas, même alors que je cherche à ne m'en pas souvenir. Mais sachez que, s'il retombe en mon pouvoir, je punirai sur lui votre odieuse dissimulation : oui, vous apprendrez bientôt qu'il a payé, de son sang, votre parjure et sa rebellion.

ARISTONE.

Ame féroce! cœur sanguinaire! osez-vous bien prononcer un semblable discours! pourquoi feriez-vous subir à un innocent un supplice infame? serait-ce, parce qu'il a voulu, en fuyant, dérober sa tête à vos injustes persécutions? ou plutôt, ne serait-ce pas que vous méprisez les lois, et que vous voulez

soumettre à vos caprices la nature entière? est-ce donc pour faire gémir l'univers sous votre joug despotique, que la Divinité a déposé le sceptre dans vos mains? il est glorieux sans doute d'être le souverain de plusieurs nations ; mais il est plus glorieux encore d'être le bienfaiteur de sa patrie. Heureux, trois fois heureux le peuple, dont le chef réunit l'amour de ses sujets, à l'éclat de sa couronne! Comblés des bienfaits de leur monarque, ils versent tous à l'envi leur sang, pour cimenter sa gloire..... Ah! ne détournez pas les yeux! prêtez l'oreille à mes discours: je vous le dis, Seigneur, un tel Prince est sur la terre l'image de la Divinité.

DARIUS.

Vous seule, Princesse, oui, vous seule, vous ternissez l'éclat de ma gloire. Ce sont vos rigueurs, qui me poussent à des actions tyranniques. Un seul mot, et des jours de bonheur vont se lever sur la Perse; et jamais on ne verra, sous mon règne, une seule action de Darius, qui répugne à la vertu d'Aristone.

ARISTONE.

O dessein aussi vain qu'insensé! ce n'est,

Seigneur, ni dans l'amour, ni dans la beauté, enfin ce n'est pas dans des plaisirs passagers, que vous devez faire consister l'espérance d'une gloire immortelle. Le bonheur passe comme une ombre ; notre vie, comme un jour ; et ce n'est qu'en illustrant notre carrière par des actions vertueuses, que nous pouvons vivre long-tems dans la postérité.

DARIUS.

Ma raison me dit de chercher la véritable gloire ; mais cette gloire, sans vous, ne peut remplir le vîde de mon cœur. Ce n'est donc pas moi, mais le destin, qui est le seul auteur de mes actions. O fille de la Sagesse, sacrée Vertu ; toujours mon cœur adora ton image, et encensa tes autels : mais, hélas ! tu me fuis en ce jour ; tu n'es plus, comme autrefois, l'appui de ma faiblesse ; vous-même, ô Princesse, vous me refusez vos secours.

ARISTONE.

Eh ! quel secours pouvez-vous attendre de moi si la vertu elle-même n'est pas assez puissante sur vous, pour vous arracher d'entre les bras du crime ? poursuivez donc le cours de vos cruautés ; oubliez que j'en suis

la triste victime ; baignez-vous, désaltérez-vous dans le sang de l'innocence ! c'en est fait, je ne puis désormais soutenir votre présence.

SCENE VII.

DARIUS, ARISTONE, ZANIDE, UN GÉNÉRAL.

LE GÉNÉRAL.

Les Guerriers qui, d'après vos ordres, Seigneur, étaient sortis en armes de ces murs, pour voler à la poursuite du Prince, et dont le nombre formait le tiers de l'armée, se sont tous réunis à Otane, pour proclamer un nouveau Roi. Tous ont choisi Orcan, en criant, vive Orcan ! qu'il monte sur le trône de Cyrus, qu'il épouse sa fille, et qu'il soit le maître de l'univers; et déjà Orcan et son père commandent dans cette ville. Quels ordres, grand Roi, voulez-vous nous donner ?

DARIUS.

Rassemblons nos Guerriers, déployons

toutes nos forces; allez, que par-tout retentisse le son des trompettes; que le bruit des clairons donne par-tout le signal des combats.... Voilà, Madame, voilà les fruits qu'engendre la magnanimité; oui, les voilà, ces fruits dont vous faisiez un éloge si pompeux!

ARISTONE.

Ah! ne m'accusez point! dans le trouble où je suis plongée, je ne me souviens de rien, je ne me connais plus moi-même.

DARIUS.

Armez-vous : bientôt je ferai subir aux rebelles un supplice, égal à leur noir attentat. Garnissez les places publiques des Guerriers, qui me sont restés fidèles : attendez-moi; à l'instant je marche à votre tête.

SCENE VIII.

DARIUS, ARISTONE, ZANIDE,

DARIUS.

Eh bien! Madame, vous pouvez voir à présent, si j'étais un tyran. Ah! si j'eusse été plus cruel envers un ennemi acharné contre moi, ma cruauté serait utile à mes sujets, et son audace criminelle n'eût pas troublé la tranquillité publique. Et vous, Madame, répondez : lorsque, prêt à immoler sous ses coups ses propres concitoyens, il ose, sans honte et sans remords, lever l'étendard de la rebellion, contre son légitime souverain; lorsque, soufflant dans tous les cœurs le feu de la sédition, il veut me ravir la couronne, et le titre glorieux et légitime de monarque; titre que tous les ordres de l'état m'ont déféré, d'une voix unanime; lorsqu'enfin, brûlant de renverser ces superbes remparts, il commence par allumer le flambeau de la guerre civile, pour

opérer un changement dans l'état, et ose, pour assouvir sa coupable ambition, attenter à la sûreté de son Prince et de l'univers entier; pourriez-vous encore vous flatter d'excuser ses noirs attentats?

ARISTONE.

Eh! de quoi lui servirait-il que je pusse l'excuser? Pour moi, hélas! quelle est la triste existence, que je traîne en ce monde? C'est moi qui suis l'unique cause de ces attentats; moi, qui trouble le repos de l'empire; moi enfin, qui viens d'allumer, dans le sein de la Perse, les funestes tisons de la discorde. Ah! Seigneur, dans quel fatal moment, votre cœur s'est-il épris de mes faibles attraits!

DARIUS.

Je suis loin de regretter l'amour, dont je brûle pour vous : je saurai rétablir le calme, et faire rentrer dans leur devoir les rebelles, qui, sans calculer les suites de leur criminelle entreprise, ont osé prendre les armes contre leur souverain.

ARISTONE.

Dieux puissans, qui voyez tout, vous voyez

aussi combien la vie est cruelle pour moi! Suis-je digne de tout le sang, que va faire aujourd'hui répandre l'amour, que Darius a conçu pour la triste Aristone?

DARIUS.

Ah! mon cœur sait de quoi vous êtes digne : pour moi, la fille de Cyrus est en tout égale aux immortels : je vois en vous seule, un assemblage de vertus, de beauté, de graces et de tendresse. Ah! dans quel instant, dites-moi, vous a-t-elle conçue dans son sein, l'heureuse mortelle à qui vous devez le jour?

ARISTONE.

Dans l'instant où le destin, irrité contre la Perse, lui préparait de loin le coup terrible, qu'il va lui porter en ce jour. Grands Dieux, quel incendie a produit une seule étincelle!

DARIUS.

En êtes-vous donc la cause? Non, rassurez-vous; bientôt ce feu s'éteindra de lui-même.

ARISTONE.

Sortons, Zanide; la douleur déchire mon ame.

DARIUS.

Oubliez, il en est tems, oubliez un rebelle; et ne vous souvenez que de mon amour. Je vole, où m'appelle mon devoir, et je reviens bientôt déposer, à vos genoux, et mon sceptre et mes lauriers.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIÈRE.

PHÉDIME, MALMIRE.

PHÉDIME.

As-tu parlé à Hircan? Que t'a-t-il répondu?

MALMIRE.

Il a promis, d'après vos ordres, de se rendre en ces lieux.

PHÉDIME.

O mon esprit, ouvre un libre passage à la fureur; et toi, ô mon cœur, avale à longs traits les poisons de la haîne! Oublie ta première amitié pour la perfide Aristone: ne respire désormais que le sang et la vengeance! O ma conscience, fuis à jamais de mon ame! fais place à la cruauté et à la tyrannie! Et vous, divinités terribles, qui régnez sur les ombres,

condamnées à des tourmens éternels ; Dieux des ténèbres, je vous implore ! Puisque les Dieux du ciel sont sourds à mes cris, c'est à vous d'exaucer mes prières. Je me dévoue à toutes vos fureurs ; oui, rendez-moi aussi barbare que vous.

MALMIRE.

Eh ! Madame, combien, sans leur secours, n'êtes-vous pas déjà différente de vous-même ! qui l'aurait cru, qu'un jour Phédime pourrait devenir aussi cruelle ?

PHÉDIME.

Eh quoi ! après avoir conçu l'espoir flatteur, d'être unie par l'hymen à un monarque puissant, qui dicte ses lois à la moitié de la terre, de voir sous mes pieds des peuples innombrables, de ne compter enfin pour maîtres que les Dieux immortels, je perds en un instant ces glorieuses espérances ; je suis forcée de céder ma puissance à une rivale odieuse et coupable, qui sacrifie bassement son amour à son ambition ; et tu voudrais que je restasse insensible à un coup aussi rude, et que, soumise au sort, je rampasse aux pieds d'Aristone !

MALMIRE.

Un grand cœur ne place pas sa félicité, dans les jouissances fastueuses de la vanité : regardant d'un œil de mépris, ce qui flatte les cœurs vulgaires, il sait apprécier leur faux bonheur; il est magnanime au sein même de l'adversité : grand, lorsqu'il commande, encore plus grand, lorsqu'il obéit; sa première vertu, son premier bonheur est la constance. Voulez-vous, Princesse, vous faire un nom glorieux ? rougissez enfin de votre faiblesse, et ranimez votre courage. Ce n'est pas être vraiment grand, que de régner sur des peuples nombreux; mais c'est l'être, que de s'en montrer digne. Tous les sujets d'un pareil monarque brûlent pour lui d'un zèle pur et inviolable. Ses belles actions retentissent d'un pôle de l'univers à l'autre : tandis que vous, en proie à la cruauté et à l'ambition, vous vous montrez indigne de partager le trône de Darius.

PHÉDIME.

Vous oubliez, Malmire, à qui vous parlez.

MALMIRE.

Mon zèle seul pour vous a dicté mes discours.

SCENE II.

PHÉDIME, HIRCAN, MALMIRE.

PHÉDIME.

Qui l'aurait dit, Hircan, que nous verrions luire sur notre patrie des jours si déplorables?

HIRCAN.

Le sort a appesanti son bras sur les malheureux Persans; aux tems fortunés, ont succédé des tems désastreux; l'orage menace notre patrie; le souffle de la discorde agite nos étendards; les citoyens sont armés contre les citoyens; ils tournent contre leur sein leurs poignards homicides. Astre majestueux du jour, ô toi, dont l'œil radieux, perçant les épaisses ténèbres de la nuit, circule sans cesse autour de la terre, réponds, as-tu jamais vu de semblables horreurs? O trop chère patrie, nos yeux pleurent sur ton sort,

et notre sang inonde ton sein, et baigne tes entrailles!

PHÉDIME.

O toi, dont la beauté bouleverse cet Empire, Aristone, qui te payera la noble récompense que tu as méritée? Orcan t'adorait, tu aimais Orcan; et cependant, perfide, Darius est aujourd'hui l'objet de ton amour volage : mais que dis-je ? de ton amour: ah! ce n'est pas cette noble passion qui règne dans ton ame; oui, c'est le trône de Darius, et non son cœur que convoite ton ambition. O femme barbare! ô charmes funestes! amour criminel! odieux hyménée! vous détruisez à jamais la tranquillité publique. O destin impitoyable! dans ton courroux vengeur, tu t'es servi de l'amour, pour aveugler la raison de Darius, de ce héros, qui faisait le bonheur et l'amour de l'univers entier. Oui, Darius, le sort qui, dans sa colère, avait résolu de nous accabler de tous les malheurs conjurés, le sort a permis que ton cœur devînt follement épris des funestes attraits d'Aristone, pour que tu répandisses à grands flots le sang de tes sujets, et pour que, teint de ce sang innocent, tu courusses aux pieds des autels, célébrer le cou-

pable hymen, qu'a résolu ton barbare cœur, et que, dans leur ténébreux séjour, ont décrété les divinités infernales. Et toi, Malmire, retire-toi pour quelques instans; laisse-moi épancher librement mon cœur dans le sein d'Hircan. Censeurs muets, mais sévères, de mes moindres actions, tes regards enchaînent sur mes lèvres, les secrets que je voudrais lui confier, et dont le mystère est un fardeau, qui pèse sur mon cœur.

MALMIRE.

Puisque vous l'ordonnez, Madame, je me retire : mais, hélas! trop instruite de vos projets, que de malheurs pour vous je lis dans l'avenir!

SCENE III.

PHÉDIME, HIRCAN.

PHÉDIME.

Répondez-moi, Seigneur; êtes-vous et l'ami du père de Phédime, et l'ennemi de l'auteur de tous nos maux, d'Aristone....

HIRCAN.

Oui, sans doute, je suis l'ami de votre père; mais pourquoi haïrais-je Aristone?

PHÉDIME.

L'ami de mes ennemis n'est pour moi qu'un ennemi, qu'un traître....

HIRCAN.

Qui? moi! un traître? qui donc a pu vous suggérer cette étrange idée? de quel crime suis-je donc coupable envers vous?

PHÉDIME.

Votre langage est celui de l'égoïsme; quand sa bouche censure la flatterie, son cœur en distille le poison. Est-on dans la prospérité, l'égoïsme loue jusqu'aux vices? mais si l'adversité paraît, son amitié s'enfuit. Tel est votre portrait, Seigneur; et en effet, quel appui ma famille infortunée trouve-t-elle aujourd'hui dans vous, le confident de ses secrets, et, disiez-vous, le plus fidèle de ses amis? sont-ce des conseils? j'en puis assez puiser dans mon esprit, pour n'avoir pas besoin de recourir à d'autres.

Ma tête peut, tout comme la vôtre, enfanter d'utiles projets : c'est de votre bras, c'est de votre épée que j'ai besoin, pour les exécuter.

HIRCAN.

Hélas ! Princesse, la discorde ne désole déjà que trop ces malheureuses contrées. Ne me forcez pas, je vous en conjure, à mettre, par un crime, le comble à son infortune. Déjà s'ouvre pour moi le tombeau, qui doit recevoir ma dépouille mortelle : déjà je marche aux portes de l'éternité. Est-ce donc à un âge aussi avancé, que je dois, que je puis embrasser le parti, vers lequel vous m'entraînez avec tant de violence ? songez, de grace, songez au dessein que vous me proposez....

PHÉDIME.

Quoi ! vous m'avez entendue, et vous me refusez ! apprenez donc que, sans vous, mon bras saura bien immoler la Princesse à mon juste courroux; oui, frappée de ma main, et frappée d'un coup mortel, elle tombera expirante à mes pieds. Qu'on me juge ensuite, qu'on me condamne, qu'on

m'entraîne au supplice : il me paraîtra trop doux, s'il met une fin à mes tourmens. Puisque le destin m'accable sans cesse de ses traits les plus envenimés, j'irai chercher un asyle contre lui, dans les cavernes profondes et ténébreuses de la mort.

HIRCAN.

Ah ! redoutez-les plutôt ces lieux, habités par l'horreur. Quoi ! le mortel, qui a fourni la plus longue carrière, à leur seul aspect, frémit d'épouvante ; et, vous, Princesse, vous, à peine dans la fleur de l'âge et de la beauté, vous voulez déjà terminer le cours de vos années.

PHÉDIME.

Il faut qu'Aristone ou moi, nous cessions de vivre.

HIRCAN.

Que dites-vous ? ô ciel !

PHÉDIME.

Oui, je vous le répète ; le jour m'est odieux, s'il faut le partager avec Aristone.

HIRCAN.

Quel coup affreux me réservez-vous, à

moi, qui vous chéris à l'égal de moi-même? ah! vivez! obéissez au destin, obéissez aux Dieux!

PHÉDIME.

Qui? moi! vivre! moi obéir! et à qui? à des Dieux injustes et barbares, qui m'ont privée du trône : moi vivre! pour voir une indigne rivale, partager la couche de mon amant et d'un Roi! vivre, pour la douleur et pour l'ignominie! vivre enfin, pour attendre dans les pleurs une odieuse vieillesse! non, jamais! si c'est là le sort qui m'est réservé, j'abhorre la vie, et j'invoque la mort : oui, plutôt la mort, qu'un pareil affront!

HIRCAN.

Eh bien! je veux vous sauver, quelque prix qu'il m'en coûte. Oui, cette main, qui ne s'est jamais baignée dans le sang, je la rougirai de celui d'une Princesse, d'une vierge, fille du plus grand de nos Rois; mais du moins le plaisir de sauver vos jours, me consolera de la douleur d'avoir tranché les siens. Ainsi, Princesse, puisque rien ne peut calmer votre courroux, je le servirai; comptez sur mon bras.

PHÉDIME.

C'est à présent que je reconnais toute votre amitié pour Otane et pour moi. O mon digne soutien, en mettant un terme à mes tourmens, vous me devenez aussi cher, que mon père lui-même. Mon père ne m'a donné qu'une vie dévouée à l'infortune ; mais vous, Hircan, vous me faites présent d'une nouvelle vie, qui doit couler dans le calme et le bonheur : oui, votre promesse seule, cette promesse, digne d'un véritable ami, a chassé de mon sein la douleur qui le dévorait. Mais de grace, au moment de consommer votre projet, pénétrez-vous bien de l'idée, que lui seul peut m'arracher aux coups du destin, et des bras de la mort. Sur-tout, gardez-vous d'écouter la voix d'une dangereuse pitié ! Si votre épée allait tomber de votre main mal assurée, si même mon odieuse rivale avait le moindre soupçon de votre dessein, alors vous seriez condamné à une mort, précédée des plus affreuses tortures. Allez donc ! de la promptitude et de la fermeté.

HIRCAN.

Quelque cruel que soit mon projet, je l'exécuterai, j'y suis fortement résolu.

PHÉDIME.

Mais ne connaîtra-t-on pas l'auteur de cet attentat?

HIRCAN.

Non : aussitôt que la Princesse sera tombée sous mes coups, j'irai par-tout publier que, ne pouvant survivre à la perte de son amant, elle a elle-même, en ma présence, tranché le fil de ses jours.

PHÉDIME.

Agissez d'après vos discours, si vous voulez me rendre au repos que j'ai perdu.

HIRCAN.

Reposez-vous sur mon zèle et mon épée.

SCENE IV.

PHÉDIME.

MEURS, funeste rivale, meurs, et viens à ma rencontre dans le séjour ténébreux, où les mortels ne connaissent plus, ni les pénibles travaux, ni la folle vanité : hélas! cette

vanité fatale nous a séduites toutes deux; c'est par elle que tu m'as privée de tout mon bonheur. Meurs donc, et va cacher tes charmes dans la nuit du tombeau. Déjà luit sur nous deux, ce jour terrible, dont l'idée seule fait pâlir les mortels fortunés, et console les malheureux. C'est toi seul, Hircan, oui, c'est toi seul que je plains. L'heure de ton trépas va sonner; et quel fruit goûterais-je de ma vengeance, si la main, qui s'en est chargée, restait inconnue à Darius? oui, s'il le faut, je te nommerai à lui, je me nommerai moi-même, pour qu'il voye si j'ai su le punir : oui, je démentirai les faux bruits, que ta bouche aura semés sur la mort d'Aristone .... O tyran de ma vie, impitoyable destin, quel pouvoir as-tu permis que le crime usurpât sur mon cœur? J'abhorre mon exécrable projet, et cependant je ne puis faire un seul pas au-devant de la vertu. Un trouble affreux bouleverse tout mon sein; un noir poison gonfle toutes mes veines. Je crois trouver le repos dans le sein du crime, et le repos s'enfuit devant moi. Heureux le mortel, qui n'a jamais trempé ses lèvres dans la coupe de l'amertume, qu'un cœur coupable boit sans cesse

à longs traits ! non, rien n'est comparable au supplice qu'il endure ! l'imagination ne peut atteindre à ce comble de tourment. Ah ! qu'il serait préférable pour moi de ne pas renaître à une vie éternelle ! Barbare que je suis, quel est mon projet ? de me noircir d'un assassinat ! Ah ! je le sens à présent, quelque pervers que soit un mortel, quelque plongé qu'il soit dans la fange du crime, il ne peut y goûter le repos ! Si un cœur barbare peut abhorrer la vertu, la nature à son tour déteste la barbarie.... Mais, hélas ! à quoi me servent ces réflexions tardives? convient-il à ma bouche de parler de vertu..... Non, c'en est fait, meurs, parjure; ensevelis mon honneur et ta vie dans le sein du tombeau! pour moi, je te suivrai de près dans la nuit éternelle.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PHÉDIME, MALMIRE.

PHÉDIME.

Qui t'a instruite de cette nouvelle?

MALMIRE.

Toute cette capitale. Mais dissipez mes doutes : dites-moi quel destin a terminé les jours de la fille du grand Cyrus.. Vous le savez, parlez .... Mais non, c'est vous qui l'avez assassinée.

PHÉDIME.

Que dit-on de cette mort ?

MALMIRE.

Tout le monde, d'une voix unanime, impute ce trépas, à la crainte d'un hymen

odieux; et moi-même, si je vous connaissais moins, j'aurais jugé comme tout le monde. L'on croyait d'abord que cet hymen était agréable à la Princesse; mais depuis que son ame est descendue dans les cavernes ténébreuses de la mort, l'opinion publique est bien changée ; l'on ne regarde plus l'amour du roi, que comme une tyrannie. Que vous dirai-je enfin? cette fatale nouvelle, c'est Hircan lui-même qui l'a semée en tous lieux ; oui, c'est sa bouche qui a répété par-tout, que la Princesse, pour abréger ses jours, s'était enfoncé un poignard dans le cœur.

PHÉDIME.

Depuis trop long-tems, c'était là le prix qui lui était dû? O Dieux vengeurs de ma chère patrie, vous seuls vous savez, si elle était digne de vivre celle, qui voulait l'ensevelir sous ses ruines, celle dont le cœur ne ressentit jamais le véritable amour. Enfin, grâces à vous, grands Dieux, son ame infernale est exilée de son corps céleste.

SCENE II.

PHÉDIME, HIRCAN, MALMIRE.

PHÉDIME.

SERAIT-ELLE vraie, Hircan, cette nouvelle qui circule en tous lieux? Aristone aurait-elle cessé de voir le jour?

HIRCAN.

Rien de plus vrai, Madame : cette main elle-même a plongé un poignard dans son sein; vous triomphez, elle n'est plus, et moi, je vis pour le déshonneur.

MALMIRE.

O ciel! voilà donc le fruit de vos vertus si vantées!

PHÉDIME.

Racontez-nous, Hircan, les détails de cette mort.

MALMIRE.

Eh quoi! loin de rougir d'une action si

criminelle, vous paraissez avide d'en savourer l'indigne récit! Oh! quel jour fatal que celui, où vous n'avez reçu la vie, que pour vous souiller de crimes aussi atroces!

PHÉDIME.

Ce n'est pas le jour où j'ai reçu l'existence, que tu dois maudire, mais celui, où a pris naissance le fatal amour d'Aristone pour Darius. Si elle n'eût pas été parjure envers l'amitié qui nous unissait, je serais encore son amie, elle vivrait encore. Mais poursuivez, Hircan.

HIRCAN.

Je vais donc, puisque vous l'ordonnez, vous faire le récit de ma barbare action; mais du moins, pour prix de la tranquillité que je vous ai rendue, prenez pitié de mon sort, et plaignez un ami qui n'est criminel, que pour vous avoir trop servie. Prêtez-moi à présent toute votre attention. A l'instant où j'ai pénétré dans l'appartement de la Princesse, tout mon cœur a frémi, mes genoux ont chancelé : elle était seule; et loin de prévoir le coup qu'allait lui porter ma main; la grace et la majesté, qui

brillaient sur son visage dans tout leur éclat, me montraient en elle l'image de la Divinité. Quel mortel, à un tel spectacle, n'eût pas éprouvé des sentimens de trouble et de pitié, pour peu qu'il eût conservé dans son cœur le moindre reste d'humanité. Pour moi, partagé entre mon amitié pour vous, et ma compassion pour elle, j'ai senti se livrer dans mon sein un horrible combat; mais enfin ma tendresse pour vous, Phédime, a remporté la victoire; j'ai détourné les yeux, et frappé la victime.

MALMIRE.

Les tigres, les serpens ne sont pas si féroces, que ....

PHÉDIME.

Taisez-vous!.... Achevez, Hircan.

HIRCAN.

Après avoir plongé et laissé le fer dans son sein; j'ai voulu aller annoncer sa mort à Zanide; mais un nuage épais éclipsait à mes yeux la lumière du jour, je me suis égaré dans ma route! ô Dieux justes, pour qui réservez-vous donc vos carreaux vengeurs, si vous n'en frappez pas les assassins?

Je suis resté long-tems pâle, immobile comme elle ; mais bientôt, à la vue du sang qui coulait de sa blessure, je recouvre l'usage de ma raison ; je mêle à ce sang des larmes, que m'arrachait un tardif repentir : alors entre Zanide, qui, bien éloignée de prévoir un pareil malheur, frémit d'effroi, en voyant le sang ruisseler dans l'appartement de sa Princesse ; mais que devient-elle à la vue de sa maîtresse, percée d'un poignard, pâle, inanimée ? En m'appercevant debout auprès d'elle, et pleurant sur son corps, elle ne peut croire qu'elle ait péri de ma main. Dans son délire, elle tombe sur ce corps sans vie ; mais tout-à-coup, reprenant ses esprits : chère Princesse, s'écrie-t-elle, en poussant de longs gémissemens, que vous est-il donc arrivé? est-ce bien vous que je vois étendue devant moi.... Mais c'est vous, c'est bien vous! ô ciel, était-ce donc là le prix, que vous réserviez à tant de vertus? Ensuite, elle se meurtrissait le sein, et me disait en pleurant : de grace, Hircan, dites-moi comment est arrivé cet horrible malheur? étiez-vous alors avec elle, ou plutôt ne l'auriez-vous pas trouvée déjà morte à votre arrivée? J'ai répondu à Za-

nide, d'une voix étouffée par mes soupirs, que je venais, à la vérité, d'être le triste témoin de son trépas ; mais que cependant je n'en pouvais deviner la cause : c'est même avec peine, ai-je ajouté, que votre maîtresse, en expirant, m'a adressé ces mots: Allez, Hircan, apprenez aux peuples de ces climats, qu'Aristone n'a jamais franchi les bornes de la vertu, et qu'elle meurt de la mort des héros. Elle parlait encore, qu'elle avait déjà tiré son poignard, et s'en était percé le sein. Voilà le récit, Phédime, que j'avais à vous raconter : n'a-t-il pas fait entendre à votre cœur le cri de la compassion et de l'humanité ?

PHÉDIME.

Non.

MALMIRE.

Vous portez donc un cœur ou de marbre ou d'airain.

PHÉDIME.

Eh! quoi! est-il donc si terrible de mourir, lorsque nous sommes mortels ? la naissance et la vie sont des présens de la Divinité; la mort est un devoir qui nous est imposé

par la nature. Aristone est donc plus heureuse que moi ; elle a reçu la mort, pour laquelle elle était née ; et moi, dont elle a empoisonné les jours, je ne regarde plus comme un bienfait, mais comme un châtiment des Dieux, le reste d'une vie, qui cependant brille encore de tout l'éclat de la jeunesse.

MALMIRE.

Ah ! Madame, ce ne sont pas les Dieux, c'est vous qu'il faut accuser. Combien il vaudrait mieux pour vous, que le soleil n'éclairât plus vos yeux de sa lumière ! Eh quoi ! vous aviez puisé la vie dans le sein le plus auguste : votre maison tirait son origine du sang de nos Rois ; votre père et votre aïeul ont rendu à la patrie les services les plus signalés, ainsi que tous vos illustres ancêtres, dont les noms sont inscrits, avec tant de gloire, dans les fastes des nations. Peut-être Otane a-t-il dépassé les bornes de son devoir; mais du moins il n'a pas terni la gloire de son nom. Ah ! plutôt sans doute, jaloux du bonheur de la Perse, et croyant mettre le comble aux premiers bienfaits qu'elle avait reçus de lui, il avait

cru, en posant, sur le front de Darius, le diadême de Cyrus, donner un nouveau Cyrus à sa patrie; et sans doute indigné de se voir frustré dans sa noble espérance, armé des mains de la vertu, il n'a pas craint de lui reprendre un sceptre, qu'il portait si mal au gré de ses desirs. Mais vous, Madame, lorsque vous avez porté vos mains sur la fille du grand Cyrus, était-ce par amour pour la vertu? Non, une haine féroce, un amour criminel ont seuls guidé votre bras.

PHÉDIME.

J'ai puisé mon audace au sang glorieux, qui coule dans mes veines: j'ai vengé d'un seul coup mon honneur, et celui de mes ancêtres.

SCENE III.

LES MÊMES, UN GUERRIER.

UN GUERRIER.

Je suis envoyé pour vous annoncer le retour du Roi: oui, il rentre dans ces murs, guidé par la victoire. La discorde a fui devant ses

pas ; Otane est vaincu, mais toute l'armée croit qu'il obtiendra sa grace, et qu'Orcan....

PHÉDIME.

Sa grace..... de quel coup terrible ce seul mot m'a frappée ? Darius faire grace à Otane, et Otane subirait sa grace ! ô ciel ! ou inspire lui des sentimens plus héroïques, ou, pour seule et dernière faveur, ne permets pas qu'il paraisse vivant à mes yeux.

HIRCAN.

Raconte-moi, Guerrier, ce combat mémorable.

PHÉDIME.

Sortons : je ne pourrais entendre ce funeste récit.

SCENE IV.

HIRCAN, MALMIRE, LE GUERRIER.

HIRCAN.

PARLE !

LE GUERRIER.

Le choc des deux armées fut fatale à plus

d'un assaillant; la mêlée ne fut pas moins terrible. Oui, si nos Guerriers combattaient ainsi les ennemis de la Perse, tous les Perses mériteraient d'être nommés les fils de la victoire. Sans doute, leur bravoure ne s'est démentie dans aucune bataille, mais celle de ce jour l'a vue briller d'un éclat encore plus grand. Personne même n'avait songé à mettre un frein à leur bouillante fureur, et à étouffer les feux naissans de la discorde. Les corps des mourans, les cadavres des morts, pêle-mêle entassés, nageant dans des flots de sang, étaient foulés aux pieds des chevaux. Tous les rangs étaient pressés et confondus; chacun mourait au poste, où l'avait placé, où l'attachait l'honneur. La mort frappait de tous côtés des essaims de Guerriers, et tous ces Guerriers l'attendaient, la voyaient, la recevaient sans pâlir; mais enfin les phalanges d'Otane ne purent résister plus long-tems; eh! comment l'eussent-elles pu? les ennemis, leurs égaux en courage, leur étaient supérieurs par le nombre. Elles commencent à plier; Otane, tel qu'un lion terrible, fait face lui seul à tous ses ennemis; et guidé par sa valeur accoutumée, il renverse Darius à ses pieds. Déjà il levait

le glaive homicide pour lui trancher la tête, et effacer d'un seul coup son nom des fastes de la gloire. Orcan le voit, accourt, et faisant sauter le fer de la main de son père : « Vous vouliez, lui dit-il, ravir à Darius le jour et la couronne, et moi, je ne veux que lui ravir Aristone; quoique vous soyiez mon père, écoutez le devoir qui vous ordonne par ma voix, de laisser à votre souverain et l'Empire et la vie. » Otane surpris, attentif, écoute d'abord, et suit bientôt les justes conseils de son fils. A peine quittait-il Darius, que déjà les troupes avaient repris leur position première; le combat devient plus acharné que jamais; la victoire plane, indécise, sur les deux partis. Enfin elle se fixe sur les troupes de Darius. Ainsi la force a triomphé de la plus insigne valeur. En ce moment même, une moitié des Perses revient victorieuse, et l'autre prisonnière et dépouillée de ses armes. Les vainqueurs et les vaincus vont mêler ensemble leurs cris d'allégresse et de douleur; les uns joyeux de leur triomphe, les autres désespérés, d'avoir déchiré de leurs propres mains le sein de leur patrie.

HIRCAN.

Ce jour est un jour de deuil pour la Perse et pour moi.

SCENE V.

LES MÊMES, PHÉDIME.

PHÉDIME.

Soldat, épargne-moi le supplice, que me cause ta présence. Laisse-nous; déjà le fils d'Hystaspe est arrivé dans ces murs; et bientôt, pour le malheur de Phédime, il va paraître dans l'enceinte de ce palais. Et vous, Hircan, cherchez un asyle assuré, et prenez soin de votre salut. Gênée, troublée par votre présence, je pourrais trahir mon secret; et alors vos jours seraient dévoués à la mort, et votre nom à l'ignominie.

HIRCAN.

Je sors, attendez mon retour, et sur-tout gardez-vous bien de divulguer vous-même

la mort de la Princesse. Dans la fureur et le trouble qui vous agitent, vous nous trahiriez tous deux : Darius n'en doit être instruit que par ma bouche.

PHÉDIME.

Je souscris à votre conseil : je me repose entièrement sur vous : allez, j'entends du bruit. Voici le Roi.

SCENE VI.

DARIUS, OTANE, ORCAN, PHÉDIME, MALMIRE, GUERRIERS.

DARIUS.

AUDACIEUX ennemis de votre souverain, profanateurs sacrilèges des droits du trône et de la vertu, vous avez osé lever contre votre Patrie, et votre Roi l'étendard de la rébellion; vous avez cherché à détruire le germe de la fidélité, dans le cœur de mon peuple, d'un peuple dont toujours je me suis montré le père; enfin, vous avez allumé au sein de mes Etats le feu de la guerre

civile. Les Dieux ne défendent pas aux Rois de punir le crime. Vous-même, vous devez savoir le prix qui vous est dû; ce prix vous attend, et c'est le supplice et la mort.

PHÉDIME.

Hélas!

OTANE.

Je t'avais donné l'Empire; et toi, pour récompenser un service si important, tu as ravi l'épouse de mon fils. Oui, son épouse! En effet, qu'importent les chaînes de l'hymen pour des cœurs, unis des nœuds de l'amour? je vois que le tien est né pour la tyrannie; ordonne donc mon trépas; je le verrai sans pâlir: oui, invente de nouveaux supplices; tu pourras déchirer mon corps en lambeaux, mais jamais ébranler mon ame. Otane est au-dessus de la crainte. Fais-moi, si tu le veux, mourir de la mort des brigands; ma gloire ennoblira le théâtre infamant, où je périrai. La honte naît du crime; et non de l'échafaud. L'homme vertueux y trouve plus de gloire, qu'un tyran odieux n'en trouve sur le trône: fais-moi donc périr; je t'ai fait roi, je mérite la mort: mais qui

peut t'armer contre mon fils ? as-tu donc déjà oublié en lui ton défenseur? as-tu oublié que son bras t'a sauvé du coup mortel, que le mien allait te porter, et qu'à la vue de toute ton armée, il t'a conservé et la vie et l'Empire ? est-ce en faisant tomber sa tête, que tu veux le récompenser d'avoir sauvé la tienne ? songe que d'un seul coup, tu vas priver la Perse d'un héros, et couvrir le nom de Darius d'un opprobre éternel ; songe que son bras serait l'appui de tes murs et de ton trône ; sois donc, si tu le veux, cruel envers le père, mais du moins généreux envers le fils : conserve dans Orcan un brave défenseur.

ORCAN.

Jamais les Persans ne me verront commander à leur tête ; je veux, mon père, oui, je veux mourir avec vous.

DARIUS.

Je l'avouerai, mon courroux était sans bornes : mon dessein cependant n'était pas de vous envoyer à la mort. Non, je ne prétendais pas que les cris d'allégresse, qui ont chanté ma victoire, fussent les derniers

qui retentissent à vos oreilles. Otane, Orcan, je vous pardonne : vivez, nobles ennemis, servez fidèlement, et aimez Darius.

ORCAN.

Si vous voulez, Seigneur, conquérir notre amour, montrez-nous un père dans notre souverain.

DARIUS.

Je le serai, concevez-en l'espoir !

ORCAN.

Mais puis-je être heureux, comme je l'étais autrefois ?

DARIUS.

C'est aux Rois à donner à leurs sujets l'exemple des vertus. Je prétends régner, moins encore sur mon peuple, que sur mon cœur. Orcan, la Princesse est à vous ; soyez tous deux mes enfans les plus chers.

ORCAN.

Oui, vous êtes pour moi le plus tendre des pères.

OTANE.

C'est à présent, Seigneur, que vous êtes

vraiment digne de ce puissant Empire ; mais c'est peu que par le rang vous régniez sur ces climats; par la vertu, vous régnerez sur les cœurs de tous vos sujets.

PHÉDIME.

Tyran, c'est trop tard, que ton cœur endurci s'ouvre à la voix de la clémence et de la pitié. Orcan jamais ne possédera la Princesse. Il ne la verra plus; et toi, si tu veux la voir, tu la verras percée d'un fer mortel, et privée de vie, d'amour et de beauté....

ORCAN.

O ciel! ô trouble! ô désespoir! ô coup affreux! ô sort impitoyable!

OTANE.

Et quelle main sacrilège a pu trancher le fil de ses beaux jours?

PHÉDIME.

Hircan, votre ami. J'avais ordonné sa mort; Hircan lui a plongé un poignard dans le cœur.

ORCAN.

O jour fatal!

DARIUS.

Et tu respires encore! ah! elle n'était que trop bien fondée, cette antipathie, qui repoussait mon cœur loin du tien! grands Dieux! lui convenait-il d'être assise sur le trône? monstre, toi régner! et tu n'es pas même digne de vivre!

PHÉDIME.

Ah! si je n'eusse pas aimé un scélérat tel que toi, j'aurais suivi jusqu'au tombeau les lois de l'honneur et de l'humanité. Toi seul, tu es l'artisan de mes fureurs et de mes crimes. Va donc, va repaître tes yeux du spectacle de ses charmes, dont ton cœur était si idolâtre.

DARIUS.

Ame féroce!

OTANE.

Cruelle, tu as couvert d'opprobre le sang, où tu as puisé la vie.

ORCAN.

Il est donc vrai ; chère Princesse ; hélas ! tu n'existes plus !

OTANE.

Ta mort doit payer la sienne.

PHÉDIME.

Vous allez goûter bientôt ce plaisir, si desiré de vous. Le poison que j'ai bu, qui circule dans mes veines, produit déjà ses mortels effets. Dans l'instant, je vais descendre aux enfers, trop heureuse que mon exécrable ennemie m'en ait ouvert le chemin.

DARIUS.

Mais elle fut forcée d'être infidelle à son amitié pour vous ! vous devriez donc au moins imposer, devant nous, silence à votre haîne, puisqu'Aristone fut innocente envers vous....

PHÉDIME.

Elle fut coupable d'avoir su te charmer.

DARIUS.

Puisque vous vous êtes décerné la digne

récompense de vos forfaits, je n'ai plus à vous punir : mais il me reste à punir le barbare, dont la main a porté le coup. Il n'est pas, lui, le fils d'Otane! il sentira bientôt de quel supplice doit périr un monstre, capable d'un tel crime.

PHÉDIME.

Je pars pour le séjour des morts; que me font les vivans ? Je ne connais pas de tourmens plus affreux que les miens.

ORCAN.

Ah! tu ne sens pas le tourment, où ta barbarie m'a plongé jour déplorable! momens terribles! ineffable douleur! Orcan est donc pour toujours séparé d'Aristone! ô ciel! pourquoi m'as-tu fait naître? et toi, qui fais mon désespoir en ce jour, chère Princesse, tu as donc cessé de vivre! jour terrible! elle n'est plus, et je suis encore! et j'invoque vainement l'ombre de mon amante! O toi, sœur trop cruelle, après avoir immolé ma bien-aimée, qui t'arrête ? frappe, renverse moi expirant à tes pieds; baigne tes mains dans le sang de ton frère, et délivre mes yeux d'un jour que je déteste.

SCENE VII.

LES MÊMES, HIRCAN.

HIRCAN.

PERFIDE, qu'avez-vous fait ?

PHÉDIME.

J'ai tout révélé à Darius : sachons mourir avec intrépidité ; déjà j'ai pris un poison dévorant . . . .

HIRCAN.

Et vous mourez comme vous avez vécu.

DARIUS.

Je te réserve une mort cent fois plus douloureuse que la sienne.

HIRCAN.

Eh ! Seigneur, de quel crime suis-je donc accusé ?

DARIUS.

Barbare, de quel crime ? Eh ! n'est-ce donc pas toi qui viens d'assassiner la Princesse ?

HIRCAN.

Elle vit !

ORCAN.

Elle vit.... Je ne puis en croire mes oreilles ! elle vit.... Pourquoi donc, Hircan, avoir tu si long-tems cette heureuse nouvelle ?

DARIUS.

Achevez de dissiper les doutes d'Orcan ; vous voyez en lui son époux.

HIRCAN.

Votre sœur avait soif de son sang ; mais elle vit pour vous adorer.

ORCAN.

Jour heureux ! Dieux bienfaisans !

PHÉDIME.

O mort, pourquoi tardes-tu ? viens !

anéantis tout mon être. Dieux! loin de m'être vengée d'une odieuse rivale, je n'ai fait que dévouer mon nom à un opprobre éternel.

DARIUS (*à un Guerrier.*)

Garde, invitez la Princesse à se rendre auprès de moi.

HIRCAN.

O ma chère Patrie, que la paix habite à jamais dans ton sein! ô ciel! bannis la discorde loin de cet Empire; accorde des jours tranquilles au Père, et aux enfans de la Perse.

PHÉDIME.

La nature ne peut, sans frémir, envisager l'instant terrible, où l'on perd d'un seul coup et l'honneur et la vie. Infortunée Phédime, pourquoi es-tu née? pourquoi as-tu vécu? était-ce donc pour mourir aussi cruellement? ô douloureuses pensées, cessez de déchirer mon cœur! Je n'ai plus long-tems à souiller l'air que je respire.

HIRCAN.

Vous voyant acharnée à la mort de la

Princesse, craignant de la voir immolée par vous-même, je vous ai promis de servir votre courroux; et bientôt je suis revenu vous annoncer, qu'elle avait expiré sous mes coups; mais cette nouvelle était aussi fausse que ma promesse. Instruite de tout par ma bouche, et sauvée par mes mains, Aristone respire....

PHÉDIME.

O Dieux! ô Prince! ô Peuple! ô mon père! ô mon frère! ma fin approche, pardonnez-moi mon crime.... L'abyme éternel s'ouvre déjà sous mes pas: mon sang se glace dans mes veines; un crêpe épais voile à mes yeux la lumière du soleil. Vertueuse Aristone, oublie, s'il se peut mes fureurs et mes perfidies.... Ma vue se trouble, ma raison s'égare! dirigez, de grace, mes pas chancelans; conduisez-moi hors de ce palais; que la décence au moins n'ait pas à rougir en me voyant tomber morte devant vous.

ORCAN.

Funeste amour, voilà donc le bonheur que tu lui réservais!

DARIUS.

Otane, accompagnez ses pas.

OTANE.

Fille, hélas ! trop cruelle pour toi-même, qu'as-tu fait ?

(*Otane, Phédime et Malmire sortent.*)

ORCAN.

O jour à-la-fois funeste et fortuné, tu verses tour-à-tour dans mon cœur, et la joie et la douleur; ah! pourquoi faut-il que tu me ravisses ma sœur, après m'avoir rendu mon amante.

DARIUS.

Pourquoi a-t-il fallu, malheureuse Phédime, quand ton cœur m'aimait, que le mien n'ait pu s'enflammer pour tes charmes ?

SCENE VIII ET DERNIÈRE.

DARIUS, ORCAN, ARISTONE, HIRCAN, GUERRIERS.

ORCAN.

Chère Princesse, est-ce bien vous que je revois? mais d'où naît cette tristesse, qui ternit encore l'éclat de vos beaux yeux?

ARISTONE.

Oui, je vous l'avouerai, parvenu au comble du bonheur et de la joie, mon cœur gémit sur le sort de votre sœur; elle fut si long-tems mon amie.

DARIUS.

Phédime, votre amie! ô ciel!....

ARISTONE.

J'ai oublié ses dernières actions; je ne me souviens que de ses premières.

DARIUS.

Ah! Princesse, après avoir oublié ses fureurs, ne pourriez-vous, de grace, oublier les miennes?

ARISTONE.

Ah! Seigneur, vos bienfaits les ont toutes effacées de ma mémoire; je ne vois plus en vous que le plus chéri des pères, et le plus magnanime des Rois.

DARIUS.

Et moi, je vais changer mon amour tyrannique en une amitié pure, qui vous restera fidelle jusqu'au tombeau. Vertueux Hircan, noble ami, que j'aime et que j'estime, pour prix de votre zèle, je vous charge d'annoncer aux rebelles leur grâce et leur liberté; et vous, vivez heureux, et comblés à-la-fois des bienfaits de l'Amour et de Darius.

ORCAN.

En régnant sur votre cœur, vous régnez sur le mien.

ARISTONE.

C'est aujourd'hui, Seigneur que vous êtes le digne successeur du grand Cyrus. Que le destin, propice à nos desirs, prolonge, aux dépens de nos jours, votre auguste et glorieuse carrière!

MARTÉSIE ET THALESTRIS,

TRAGÉDIE

DE MIKHAÏLA KHÉRASCOW,

Directeur de l'Université de Moscow.

PERSONNAGES.

SLAVEN, *Prince des anciens Slavons.*

MARTÉSIE, *Reine des Amazones.*

THALESTRIS, *sœur de Martésie.*

AJAX, *Roi des Locriens.*

UN MESSAGER.

GUERRIERS DES TROIS PEUPLES.

La scène se passe dans la capitale des Slavons, au Palais de Martésie.

MARTÉSIE ET THALESTRIS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SLAVEN.

PAR-TOUT je vois se préparer la pompe nuptiale. Jour malheureux, tu vas me séparer pour jamais de la divine Martésie. Pourquoi, infortuné Slaven, es-tu descendu sur ces rivages ? Rien ne peut désormais soulager ma douleur. En effet, alors que mon amante va s'unir avec Ajax, oserais-je bien, me prévalant de mon pouvoir, devenir le tyran des cœurs; le sceptre en main, traîner sans rougir les chaînes de l'amour, allumer les feux de la discorde, et

rompre les sacrés nœuds de l'hymen ? O sentimens dignes des ames barbares, fuyez loin de moi ! l'amour, il est vrai, m'a vaincu; mais mon cœur, je le sens, n'est pas né pour la cruauté : condamnons donc à un silence éternel, une passion nourrie jusqu'ici dans un éternel silence.... Hélas! qu'osé-je entreprendre ? je suis roi, mais je suis homme. En vain je fais tout pour modérer l'ardeur de mon amour, je ne puis songer, sans une douleur mortelle, à l'hymen de Martésie. Insensé, j'avais cru que le tems réfroidirait ma flamme : le tems, qui détruit tout, ne fait qu'alimenter l'amour.

SCENE II.

SLAVEN, AJAX.

AJAX.

Déja, sauvés des fureurs de la tempête, et poussés par un destin propice sur ces bords, où vous régnez, mes compagnons d'infortune se livrent aux transports de la

joie : déjà l'encens fume dans les prairies, et par-tout l'on offre aux Dieux de nombreuses victimes. Mais qu'ils leur rendent à leur gré toutes leurs actions de grâces : c'est à vous seul, cher Prince, que j'adresse les miennes, à vous qui, digne image de ces Dieux sur la terre, avez le premier donné à vos sujets le noble exemple d'une généreuse hospitalité. Nous étions les tristes jouets du destin et des flots : vous êtes venu nous défendre, nous sauver de leurs fureurs conjurées ; auteur de notre joie, vous l'avez partagée. Vous faites régner avec vous l'âge d'or sur ces heureuses contrées : les Dieux sont comptables aux mortels de vos jours, qui font leur bonheur.

SLAVEN.

Moi ! servir au bonheur d'autrui, quand je ne puis contribuer au mien ! ah ! Prince, jugez-moi mieux, au trouble qui déchire mon cœur, et que je ne puis maîtriser ! c'est vous, Seigneur, qu'on peut nommer heureux : en effet, que vous reste-t-il encore à desirer ? deux cœurs ne peuvent brûler d'une flamme plus ardente, que celle dont brûlent l'un pour l'autre, et votre cœur et

celui de la Reine. Je vois déjà par-tout vos deux noms, tracés en guirlandes de fleurs. Déjà les cieux retentissent des chants d'hymenée : tout ce palais enfin nage dans la joie ; et le ciel, en répondant à mille cris d'allégresse, semble la partager.

AJAX.

Ah! gardez-vous bien de juger du bonheur sur de trompeuses apparences : n'allez pas le chercher dans la pompe de l'hymen, mais dans les douceurs de l'amour. Daignez m'écouter ; je vais vous ouvrir mon cœur. Ah! ce cœur n'a pu oublier, que dis-je? il n'oubliera jamais qu'Ajax, persécuté par un sort ennemi, vous dut au moins la moitié de son bonheur.

Le jour, où nous quittâmes les rives du Scamandre, les champs troyens, la famille de Priam, courbée sous les fers de l'esclavage, et la superbe Ilion dévorée par un incendie général, nous chargeâmes nos vaisseaux des dépouilles des vaincus, et nageant dans l'or et dans la joie, nous fîmes voile vers notre chère patrie ; hélas! qu'ai-je dit? ce n'était pas d'or, mais d'un fléau terrible, que nous avions chargé nos vaisseaux. La

richesse de notre butin enfla nos cœurs d'un sacrilège orgueil. Fiers de notre prospérité, orgueilleux de nos richesses, enivrés de notre gloire, nous osions braver la puissance des immortels : bientôt ils vengèrent leur honneur offensé. A peine découvrons-nous les sommets de Capharée, que nous entendons retentir au loin l'horrible mugissement de Borée : les nuages s'amoncèlent sur nos têtes; les ténèbres couvrent les vastes mers; et les cieux sont sillonnés d'éclairs. Bientôt les voix répétées de mille tonnerres, qui déchiraient les flancs des nuages, nous annoncent que les Dieux, pour se venger de notre audace, ont soulevé les flots, et embrâsé les airs. Les yeux levés au ciel, et baignés de larmes, larmes trop vaines pour désarmer leur courroux, je vois périr trois de mes vaisseaux. Soudain une flamme étincelante fend la nue avec la rapidité d'un trait, frappe mon navire, et le brise contre un rocher. Privé de l'usage de mes sens, je crus quelque tems être précipité dans l'éternel séjour des ombres. Mais enfin la crainte, le désespoir, la rigueur du froid, les sifflemens des vents, les mugissemens des vagues, tout rappela mes sens égarés.

Couché sur le rocher, je vis que les Dieux avaient daigné épargner mes jours. Triste jouet des flots et des aquilons, je découvris dans le lointain la flotte de Martésie : attirée par mes accens plaintifs, elle me sauva d'une mort inévitable. Mais, hélas ! ô fatale bizarrerie du sort qui me poursuit sans cesse ! elle exige pour la vie qu'elle m'a donnée, un prix bien plus grand que ma vie. Ce prix est mon cœur, mon cœur dont l'amour seul peut exiger le sacrifice. Ah ! Prince, vous le savez comme moi ; nous est-il possible de commander à nos cœurs, et d'en disposer au gré de nos desirs ?

SLAVEN.

Heureux cher Prince, trois fois heureux, ceux qui goûtent sans cesse les charmes de la liberté, qui voyent d'un œil indifférent les brillans attraits de la beauté, qui écoutent d'une oreille insensible le doux langage de la tendresse, qui enfin invulnérables aux traits de l'amour, sont loin de regarder comme un bonheur, celui de vivre sous son empire. Mais je le vois, Seigneur, et vous me le célez en vain ; votre cœur n'est pas rebelle à l'amour ; que dis-je ? il brûle de tous ses feux.

AJAX.

C'est vous-même, Seigneur; oui, c'est vous qui dissimulez avec moi! je lis dans vos yeux la flamme qui brûle votre cœur: tout votre visage atteste combien l'amour est maître de vos sens. Ah! croyez-moi, il est impossible de dérober aux regards, le feu dont on est consumé; d'ailleurs tant de discrétion est-elle faite pour des amis sincères? Je vous avouerai donc que je ne suis pas plus inaccessible que vous aux traits de l'amour: oui, moi-même, j'ai, comme le reste des humains, payé mon tribut à ce vainqueur redoutable. Il existe une mortelle, dont les charmes ont enchaîné mon cœur: j'aime avec la même ardeur que vous aimez. Oui, vous aimez, vous brûlez d'un feu dévorant, qui circule dans vos veines; votre trouble, votre rêverie, vos soupirs, vos yeux, vos paroles, et même votre silence, tout en vous trahit votre secret. C'est peu; je connais, cher Prince, oui, je connais la beauté qui depuis long-tems a charmé vos regards. Cessez donc de tenir avec moi le langage de la feinte. Parlez, épanchez vos secrets dans mon sein.

SLAVEN.

Quel aveu cruel, cher ami, exigez-vous de moi?

AJAX.

Eh quoi! vous vous dites mon ami, et vous me cachez le fond de votre cœur!

SLAVEN.

Que dois-je faire? si d'un côté, l'amitié me prescrit le silence, de l'autre, elle m'ordonne de répondre avec sincérité. Eh bien! je vais m'ouvrir à vous, Seigneur. Témoin de ma conduite et de mes procédés pour vous, vous avez pu juger, par les services que je vous ai rendus, si j'aimais à pratiquer les lois du devoir, à suivre le sentier de la vertu; si enfin je me suis montré envers vous confident sûr, fidèle allié, sincère ami. Mais aujourd'hui, hélas! tous ces noms sacrés sont devenus étrangers pour mon cœur; aujourd'hui j'ai brisé tous ces nœuds, qui m'attachaient à vous: oui, j'ai trahi le devoir; l'amitié, la vertu. Je suis votre rival.... J'aime la Reine, oui, je l'adore; et sans cesse mon triste cœur gémit, tantôt dévoré par les feux de l'amour, tantôt déchiré par les traits du remords. En vain

ai-je voulu fuir cette beauté charmante, et surmonter, loin d'elle, la passion qui me tyrannisait : en vain je me suis représenté cent fois les règles de l'honneur, les droits de l'amitié, les lois de l'hospitalité. La voix de l'amour a été plus puissante sur mon cœur; il a subjugué ma raison; il a embrâsé tous mes sens.

AJAX.

Seigneur, je suis loin de m'opposer aux succès de vos amours.

SLAVEN.

Voici la Reine; je vous laisse seul avec elle.

AJAX.

Ma passion m'entraîne de supplice en supplice.

SCENE III.

MARTÉSIE, AJAX.

MARTÉSIE.

Enfin, cher Ajax, vos sujets sont arrivés; tout à l'heure encore, en me promenant sur le rivage, je demandais aux Dieux leur prompt retour. Eh! que de fois l'inquiétude, que nous inspirait leur sort, n'a-t-elle pas troublé la douceur de nos tendres entretiens? que de fois nos regrets ne nous ont-ils pas empêchés, de nous livrer aux transports de nos mutuelles amours? Enfin, grâces au ciel! le terme de nos inquiétudes est arrivé, la source de nos regrets est tarie; le trouble a fait place dans nos cœurs à la tranquillité. Semblables à ces malheureux nautonniers, qui, un an entier, ont été battus par les vagues en fureur, un an entier, nous avons été tous deux les tristes jouets de nos frayeurs. Aujourd'hui, aucun obstacle ne peut plus s'élever entre nos desirs

et nos cœurs ; nous voguons avec tranquillité vers le port de la félicité. Dites-moi donc, cher Prince, d'où vous naît cette tristesse, ce trouble, qui obscurcissent tous vos traits, à l'instant même, où le retour de vos compagnons devrait répandre sur votre visage le plaisir et la joie ? Ah! c'est en vain que toute cette ville se livre à tous les transports de son allégresse ; je ne puis la partager, alors que je vois la tristesse empreinte sur votre front. Mais répondez, vous étiez tout à l'heure avec le souverain de ces contrées ; vos pensers, vos soupirs, s'adressaient-ils à moi ? Martésie était-elle le sujet de vos discours ? absente enfin de vos yeux, étais-je encore présente à votre esprit?

AJAX.

Oui, n'en doutez pas; la divine Martésie était l'unique objet de nos entretiens. Vous connaissez mon cœur ; vous savez quel empire a sur lui la vertu ; que jamais le langage du mensonge et de la flatterie n'a souillé ma bouche : eh bien ! j'en atteste ici l'univers entier, et je vous en convaincrai bientôt, ma reconnaissance pour vous est aussi vive que sincère !

MARTÉSIE.

Quel besoin, cher Prince, puis-je avoir de vos sermens, quand je suis sûre de votre tendresse ? et que me fait le témoignage de l'univers entier, lorsqu'un seul de vos regards suffit pour m'attester votre amour?

AJAX.

Pourquoi toujours ne parler que de tendresse et d'amour?

MARTÉSIE.

Eh ! ma bouche peut-elle se refuser à peindre les sentimens d'un cœur, trop plein de votre image? Dès que je suis un seul instant sans vous voir, une tristesse mortelle s'empare de tous mes sens; je vous cherche par-tout; à votre seul aspect, elle disparaît.... Eh quoi! vous détournez les yeux!

AJAX.

Madame, je vous l'avouerai; le Prince des Slavons a jetté le trouble dans mes esprits. Tout-à-l'heure, à chaque mot, il pâlissait, il gémissait, il soupirait tour-à-tour. Mon

amitié, ma sincérité n'avaient aucun pouvoir sur son ame : pouvons-nous le laisser ainsi souffrir sans secours ? Devons-nous l'abandonner en proie à sa tristesse mortelle ?

MARTÉSIE.

J'estime ces rares sentimens, j'admire cette amitié noble, et cette compassion louable pour les malheureux, qui n'appartient qu'aux grandes ames. Oui, j'aime en vous cette tristesse que vous cause, ces regrets que vous arrache le spectacle de l'infortune ; ils sont pour moi le présage d'heureux jours. Cependant, chassez-les de votre esprit, et ne songez qu'aux plaisirs qui vous attendent. Ne permettez pas que le chagrin empoisonne la joie que vous goûtez. Faites plutôt le bonheur de Slaven et le vôtre : oui, une fois unis des nœuds de l'hymenée, quittons ces contrées ; mais laissons-y Thalestris : alors Slaven trouvera le bonheur dans le sein de son amante, et les Slavons verront, sous leurs lois, renaître pour eux l'âge d'or.

AJAX.

Que dites-vous ? c'est de vos charmes que Slaven est épris !

MARTÉSIE.

Je me plais à voir ce trouble et cette jalousie, qui me sont de nouvelles preuves de votre amour. Mais vous vous abusez sur la véritable passion de Slaven ; il n'a jamais été épris que de ma sœur ; écoutez donc mes conseils : vous êtes le fidèle ami de Slaven et de Thalestris : un cœur vertueux suit toujours les avis d'un cœur honnête : ainsi attendez ma sœur en ces lieux, et concertez adroitement avec elle toutes les mesures nécessaires.

SCENE IV.

AJAX.

QUEL coup de foudre inattendu vient de me frapper? qui peut imaginer un tourment égal au mien ? l'objet, dont la possession était le but de toutes mes espérances, cet objet si cher, doit être possédé par un autre que par moi! ô ciel! je ne pourrai donc jamais, divine Thalestris, vous donner le nom si doux de ma bien-aimée; et, pour

comble de tourment, c'est moi qui dois vous engager à aimer mon rival. Par quels mots commencer cet étrange discours? Malheureux messager d'amour, je dois moi-même préparer le poison, qui terminera mes jours! Chère amante, avec quel trouble mes yeux rencontreront les tiens! aurais-je donc cru jamais, que je pourrais redouter une entrevue, que j'avais tant desirée? ah! si elle n'a pas sur son cœur plus d'empire, que moi sur le mien; si elle brûle comme moi d'autres feux, combien tous deux alors nous accroîtrons mutuellement nos peines! O Slaven, ô cher Prince, nous sommes tous les deux enflammés d'un amour funeste. Mais c'en est fait : je déclarerai ma flamme à Thalestris : je me jetterai à ses genoux; et, si je suis trompé dans mes espérances..... mais voici la Princesse. A sa vue seule, tous mes esprits sont en désordre; tout mon sang se réfugie vers mon cœur.

SCENE V.

THALESTRIS, AJAX.

THALESTRIS (*à part.*)

GRANDS DIEUX, si vous avez quelqu'empire sur les cœurs des amans, ne souffrez pas que le mien trahisse la passion qui le consume !

AJAX (*à part.*)

Son regard enchanteur jette le trouble dans mes sens ! que lui dire ? par où commencer ?

THALESTRIS.

Est-ce bien ici le lieu désigné pour notre entrevue ? et n'ai-je pas trop tard satisfait aux desirs de ma sœur, qui m'envoye vers vous, et dans ce palais, pour recevoir d'utiles conseils ? ah ! sans doute, si ces conseils partent vraiment de votre cœur, je dois les écouter, et les suivre..... Mais vous rougissez, vous soupirez, vous changez de

couleur! quel est donc ce secret, qui cause vos soupirs?

AJAX.

Ah! ne lisez-vous pas ce secret dans mes yeux? ou faut-il, qu'interprète de mon cœur, ma bouche vous exprime ses sentimens? eh bien! l'amour, la crainte et le désespoir me précipitent à vos pieds; voilà tout mon secret: j'attends d'un mot de vous, ou la vie ou la mort. Daignerez-vous, belle Thalestris, mettre un terme à mes tourmens, ou dois-je ne cesser de souffrir, qu'en cessant de vivre?

THALESTRIS.

Revenez à vous, Seigneur; et, plus maître de vos transports, songez que ma sœur vous aime.

AJAX.

Et moi, je vous adore!

THALESTRIS.

O ciel! quel mot avez-vous prononcé! ah! plutôt cachez vos feux, modérez vos transports, surmontez votre amour et votre faiblesse.

AJAX.

Il n'est pas en mon pouvoir d'éteindre, de rallentir même la flamme, qui me dévore sans cesse. Mon esprit a perdu sa raison; mon cœur, sa liberté. Oui, plus mon esprit veut lutter contre l'amour, plus cet amour pénètre et subjugue mon cœur : en un mot, plus j'ai combattu, moins je puis résister. J'ai oublié ma patrie, je hais les plaisirs : la gloire et le trône ne sont plus à mes yeux que de vains fantômes : tout mon cœur est plein de votre image; tout mon esprit est sans cesse occupé de vos divins attraits. Mais, hélas! la tristesse est le fruit amer, et le seul fruit de mon amour : rien ne peut la détruire, ni même la dissiper un moment: vos yeux seuls, vos yeux enchanteurs peuvent opérer ce prodige. Votre présence rappelle tout-à-coup mes esprits, qui, dans votre absence, sont égarés sur vos pas; et, ô ciel! il faut, en brûlant d'un amour aussi violent, que je renonce à vous pour toujours. Malheureux que je suis! c'est peu que votre sœur m'aime malgré moi; il faut encore qu'elle vous livre pour jamais au trop fortuné Slaven!

THALESTRIS.

C'est son desir, et non sa volonté. Mais elle a votre parole; il vous faut la tenir.

AJAX.

O ciel! est-il aisé pour moi d'obéir à cet ordre rigoureux, que m'impose votre bouche?

THALESTRIS.

Et me convient-il, à moi, de ravir à ma sœur, un cœur que vous lui avez donné? Ce n'est point à moi, c'est à elle que vous lient vos sermens.

AJAX.

Ainsi, je ne dois plus attendre de vous la moindre pitié. Ah! je le savais trop bien! vous n'aimez point Ajax!

THALESTRIS.

Hélas! ma sœur....

AJAX.

Cruelle Princesse, je devine votre réponse: oui, je lis dans votre cœur; le Prince des

Slavons vous est cher. Eh bien! partagez donc son bonheur, son amour et son Empire! jouez-vous, à votre gré, de ma tendresse et de ma douleur!

THALESTRIS.

Ni Slaven, ni son cœur, ni son trône n'ont de charmes pour moi. Jamais mortel n'obtiendra ma main.

AJAX.

C'en est donc fait, et mon sort est arrêté: oui, barbare, je vois trop bien, qu'Ajax, que le plus passionné des amans, vous est indifférent; que dis-je? qu'il vous est odieux! eh bien, puisqu'il est vrai que vous me haïssez, adieu, cruelle; adieu, jamais je ne reverrai vos charmes.

THALESTRIS.

Ah! n'accroissez pas mes tourmens!

AJAX.

Je n'en serai plus témoin! quand vous rejettez mes vœux, il ne me reste plus qu'à mourir.

THALESTRIS.

Hélas! quel secret desirez-vous arracher de mon cœur? eh quoi! dans l'instant même, où vous me prodiguez le doux nom de votre amante, vous exigez de moi que je sois l'artisan de mon propre déshonneur, que je me rende par-là l'objet de vos mépris, et qu'on dise enfin dans tout l'univers, que j'ai trompé ma souveraine, ma sœur et mon amie, et que j'ai sacrifié à un amour criminel, l'amitié, la nature et la gloire.

AJAX.

Non, Thalestris, je ne suis pas digne de tant de sacrifices : mais de grace, un mot, un seul mot? suis-je aimé de vous?

THALESTRIS.

Ne me forcez pas à une réponse, indigne de ma vertu.

AJAX.

Voulez-vous donc me faire mourir de désespoir?

THALESTRIS.

Arrêtez! ah! Prince, arrêtez! lisez mieux

dans mon cœur; vous avez su le captiver; ce cœur brûle pour vous : quoi! je vous aime! et vous ne me fuyez pas! n'avez-vous pas honte de ma flamme impudique? n'avez-vous pas horreur de ma passion criminelle? ne redoutez-vous donc pas le céleste courroux? ah! du moins, que j'en sois la victime; oui, que j'aime seule, et vous, tâchez d'étouffer votre flamme. Cessez d'aimer une faible beauté, et n'aimez que mon honneur: ou craignez que les remords vengeurs, en déchirant sans cesse mon sein, n'y transforme l'amour en haîne, et qu'entraînés par un penchant coupable, trois cœurs tranquilles et vertueux, ne deviennent tous trois criminels et infortunés.

AJAX.

Que m'ordonnez-vous, cruelle? de renoncer à vous! apprenez-moi donc d'abord l'art de maîtriser mon cœur, de rompre les chaînes d'un amour tyrannique, et d'éteindre la flamme, dont je suis dévoré: mais quelle prière ai-je faite? quel desir ai-je formé?

THALESTRIS.

Ne cherchez plus, ou plutôt fuyez ma

présence ; évitez mes regards, si puissans, dites-vous, sur votre cœur. La distance des lieux et des tems mettra un terme à notre mutuel égarement. Ne nous voyant plus, n'entendant plus parler l'un de l'autre, nos cœurs ne nourriront plus de stériles desirs; vous n'irriterez plus les Dieux, ennemis du parjure ; nous ne serons plus, ni vous, le tyran de ma sœur, ni moi, son ennemie; dès que l'espoir fuit d'un cœur, l'amour s'envole avec lui.

AJAX.

Rien ne peut me ramener à votre sœur : rien n'arrachera votre image de mon sein. Par-tout elle consolera et désespérera mon cœur. Si je vais terminer mes jours dans les déserts, soit en traversant les sombres forêts, soit en franchissant les monts bordés d'affreux précipices, je serai toujours occupé de votre souvenir. Mais, à la dernière heure de ma triste existence, à cette heure fatale, que hâteront vos rigueurs, quand mon sang se glacera dans mes veines, quand mes yeux, converts du nuage de la mort, se fermeront à la lumière, alors je mourrai satisfait, en songeant que, pendant

le cours de ma triste vie, je n'adorai que vous; qu'au malheur de vous perdre, je n'ai pas joint le malheur encore plus grand, de partager avec d'autres beautés, un cœur rempli de vos divins attraits; enfin que victime dévouée à mon cruel destin, j'ai fait, et je n'ai fait qu'à vous le sacrifice de ma douloureuse existence.

THALESTRIS.

C'est pour nous accabler des plus affreux malheurs, que le destin impitoyable nous a livrés en butte aux traits de l'amour; il a voulu, ce destin barbare, que nous pussions sans cesse nous voir, nous entendre, nous aimer, mais que nous ne pussions jamais couronner nos desirs.

AJAX.

Mais pourquoi, adorable Princesse, pourquoi tant nous tourmenter, si nous pouvons, sans obstacle, légitimer nos nœuds?

THALESTRIS.

Eh! de quel côté luit pour vous ce rayon d'espérance?

AJAX.

Slaven brûle pour votre sœur d'une flamme égale à celle dont je suis dévorée pour vous; autant je vous suis attaché, autant il lui est fidèle. Pourquoi contraindre nos cœurs? pourquoi sacrifier l'amour le plus pur à une vaine ambition? la perte d'une couronne peut-elle, doit-elle nous arrêter? Non, plutôt, quittons ces lieux; cédons à votre sœur, cédons à Slaven l'Empire de ces contrées. Quand l'hymen unit deux cœurs en dépit de l'amour, l'hymen n'est qu'une chaîne odieuse. Unissons-nous donc des nœuds de l'hymenée, et laissons-leur, en partant, notre conduite pour exemple.

THALESTRIS.

Mais, si je vous quittais ainsi, votre cœur pourrait-il alors s'enflammer pour une autre beauté, et se jetter de nouveau dans les chaines de l'amour?

AJAX.

Quelle différence! Martésie est depuis long-tems flattée des hommages de Slaven, et des témoignages de sa passion. Laissons,

par notre départ, une libre carrière à ses desirs et à sa félicité.

THALESTRIS.

Eh bien! cher Prince, si les effets répondent à vos discours, soyez sûr que je serai à vous jusqu'au dernier soupir.

AJAX (*seul.*)

Habitans des célestes demeures, jettez sur notre amour un regard favorable, et daignez écarter les obstacles, qui viendraient le traverser.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIÈRE.

MARTÉSIE (*une lettre à la main.*)

DOIS-JE en croire mes yeux? Puis-je en croire cet écrit? Ajax appuyer les desirs de Slaven! Ajax me forcer à de nouvelles amours! ou plutôt, en affligeant mon cœur, n'aurait-il pas cherché à l'éprouver? Ah! cher Prince, dès que vous pouvez me soupçonner, vous ne connaissez pas encore Martésie. Rien ne peut éteindre son amour pour vous; rien ne peut la distraire de votre image: toute sa consolation, toutes ses espérances, elle les a mises, elle les a trouvées en vous: elle a méprisé les trônes, les sceptres, les couronnes; elle a oublié sa gloire; elle veut même oublier sa patrie: c'est avec vous, oui, c'est avec vous seul, que je veux passer tous les instans de ma vie. Mais aurait-il

vu dans mes regards une froideur, qui l'eût indisposé contre moi ? occupée toute entière du plaisir de le voir et de l'entendre, peut-être ne lui ai-je pas témoigné toute l'ardeur de mon amour ; peut-être même m'est-il échappé une expression trop dure. Mais non : envain je repasse scrupuleusement tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai dit, je ne trouve rien qui ait pu me rendre coupable envers lui. Pourquoi, cher Prince, pourquoi donc m'avoir abandonnée ? Pourquoi m'offrir Slaven pour époux ? Non, je t'aimerai jusqu'à mon dernier soupir ; et toi, si tu as résolu de m'oublier, cruel et cher auteur de mes tourmens, ne me fuis pas plus long-tems, viens percer ce cœur, où tu règnes en tyran.

SCENE II.

MARTÉSIE, THALESTRIS.

MARTÉSIE.

Le sort affreux de ta sœur est-il connu de toi ? Sais-tu que son bonheur est anéanti, que sa passion est trahie ? Lis cette lettre.... tu soupires, tu pâlis ? Tes regrets ne sont que trop légitimes. Mon honneur fait partie du tien ; mon déshonneur est un opprobre pour toi. Mais réponds-moi, que penses-tu de cet écrit ? Le conseil, que me donne Ajax, vient-il de son cœur, ou est-ce une feinte ? que dois-je faire ? et que dois-je en penser ?

THALESTRIS.

Ecoutez, ma sœur, le langage de l'amitié ; prêtez l'oreille à la voix de la nature ; la basse flatterie ne dictera pas le conseil que je vais vous donner. C'est un poison qui corrompt les plus nobles pensées : non, je

ne regarde ici ni votre rang, ni votre puissance; ce n'est pas enfin à la reine, mais à ma sœur que je parle. Quoique vous soyiez le jouet d'un amour tyrannique, vous n'êtes cependant pas née pour être sujette à son empire, mais pour regner sur vous-même. Ne sacrifiez donc pas cet honneur distingué à un penchant frivole; vous devez tout faire, pour éloigner les passions du trône élevé, où vous êtes assise, de ce trône, où vos actions fixent l'attention de tous vos sujets, où leurs yeux sont sans cesse attachés sur vous, où le dernier d'entr'eux juge avec la plus grande sévérité, la manière dont vous conduisez le timon de l'Etat, où chacun d'eux tient un compte exact, non-seulement de vos paroles, mais encore de vos moindres regards; où enfin la plus légère tache suffit, pour effacer de leur cœur vos plus brillantes qualités. Les sujets sur qui vous regnez aux rives du Thermodon, attendent votre retour, comme l'on attendrait l'arrivée d'un Dieu; et quels sujets encore! des héros, dont la valeur a conquis l'admiration des Grecs les plus vaillans, et dont les exploits éclatans ont fatigué la trompette de la Renommée. Qu'en

apprenant votre retour, ils apprennent aussi que mille actions glorieuses ont mis le comble à votre haute réputation; que leurs cœurs seraient surpris, que leurs espérances seraient trompées, si nous nous offrions à leurs yeux, chargées des chaînes de l'amour! Il est très-difficile de faire concevoir de soi une opinion avantageuse; mais, au contraire, il est fort aisé de céder au vice, et de ternir son honneur. Que dira toute l'Asie, que dira tout l'Univers, quand on saura que vous êtes le jouet des passions, et l'esclave de l'amour?

MARTÉSIE.

La bouche parle froidement d'amour, quand le cœur ne ressent pas sa flamme. Alors, on condamne les sentimens et les faiblesses qu'il inspire; alors il semble très-aisé de braver sa force et sa puissance; mais moi, qui me rappelle les délices innombrables qui charmaient mon esprit, et calmaient ma douleur; moi, qui me peins la gloire dont Ajax s'est couvert; moi, qui ai contracté la douce habitude de le voir et de l'entendre, pourrais-je sans lui goûter quelque bonheur? pourrais-je renoncer à jouir de sa présence, étouffer ma

flamme, ou brûler pour un autre que pour lui ? mon cœur, je le sais, est esclave de l'amour, mais il s'énorgueillit de ses fers. On peut sans honte se soumettre à l'empire de l'amour, quand l'objet qu'on aime est un héros tel qu'Ajax. Un si beau choix ne peut flétrir ma gloire; je dis plus, l'univers l'approuvera. Épouse d'Ajax, de quelle admiration n'eussé-je pas frappé l'esprit de mes sujets, en leur racontant les événemens merveilleux de la guerre, du siége et de la prise de Troie!

THALESTRIS.

Sans doute il est permis à tous les cœurs de goûter les douceurs de l'amour, lorsque deux amans brûlent d'une ardeur mutuelle: mais c'est ternir sa gloire, que d'aimer un amant qui nous dédaigne.

MARTÉSIE.

Qu'as-tu dit ? pourrais-tu donc prouver ce que ta bouche vient de prononcer, ces mots qui déchirent si cruellement mon triste cœur. O ciel! Ajax serait mon ennemi? Le crois-tu? réponds!

THALESTRIS.

Et vous, pouvez-vous regarder comme ami, celui qui vous donne d'indignes conseils, qui est insensible à votre passion, qui transporte à un autre ses droits sur votre cœur?

MARTÉSIE.

Brisons ces tristes entretiens ; cessons ces explications inutiles. Loin de m'ouvrir les yeux, loin de m'éclairer sur les bords du précipice, fais-moi plutôt l'éloge d'Ajax ; trompe ma faible raison ; console mon amour affligé ; couvre de fleurs le penchant de l'abyme où je marche ; qu'au moins la mort plane sur ma tête d'une aîle invisible, et qu'elle coupe sans douleur la trame de mes jours..... Mais que dis-je? Non, Thalestris, tu ne connais pas Ajax; son amour est plus constant, son cœur est plus vertueux, que tu ne l'imagines. Va, je ne crains de lui aucune trahison, et sans doute son cœur n'était pas d'accord avec sa main, lorsqu'elle a tracé ces lignes fatales. Il n'a voulu que flatter la passion d'un ami, qu'il voyait épris de ma faible beauté, d'un ami, que je t'avais destiné pour époux. Tu étais

plus jeune que moi, Slaven était notre ami le plus cher; tous trois nous l'aimions d'une égale tendresse; enfin votre hymen m'a paru aussi bien assorti, que glorieux pour toi. Mais jusqu'à présent je n'ai pu connaître tes secrets sentimens.

THALESTRIS.

Je ne puis promettre ma main, à celui qui ne possède pas mon cœur.

MARTÉSIE.

Hélas! que n'ai-je un cœur aussi insensible que le tien! je ne serais pas en proie aux tourmens de l'amour; je pourrais alors conseiller aux autres de braver ses traits, et d'étouffer sa flamme; je ne consumerais pas en stériles soupirs les instans de ma vie; indifférente pour tous les amans, je n'aimerais que ma sœur. Ne crois pas que je veuille te contraindre à un hymen odieux; je saurai souffrir seule; c'est assez d'une victime à l'impitoyable amour. Mais qu'attends-je? chaque instant qui s'écoule, est pour moi un siècle de douleurs. Chaque douleur est pour moi plus cruelle que la mort.

Je vole vers Ajax; les yeux inondés de larmes, je me jetterai à ses genoux; je....

THALESTRIS.

Il ne faudrait plus qu'une pareille démarche, pour vous déshonorer aux yeux de l'univers entier. Avez-vous donc oublié, ce que vous devez à la dignité de votre rang et de votre sexe, et à la majesté du trône? Plus ce trône est élevé, plus votre cœur doit s'élever lui-même: ah! du moins, quand au mépris de votre gloire et de votre dignité, vous allez vous prosterner aux pieds d'un mortel, songez que vous y faites prosterner tous vos sujets avec vous. Ah! songez plutôt que votre premier devoir est de conserver, dans tout son éclat, la gloire d'une nation, qui doit sa renommée à vos exploits glorieux.

MARTÉSIE.

Je n'oublie ni les intérêts de mon peuple, ni les devoirs des rois. Mais je n'oublie pas non plus le conseil d'Ajax. Le trône ne peut me charmer que pendant le cours de ma vie; et la vie, sans Ajax, ne peut avoir de charmes pour moi. Enfin ce n'est pas sa couronne, mais son cœur que je veux posséder.

THALESTRIS.

Ah! je le vois trop bien, vous ne pouvez vous empêcher d'aimer ce Prince; vous ne pouvez déraciner de votre cœur cette fatale passion. Mais croyez, ma sœur, que si ma raison ne peut approuver vos faiblesses, mon cœur n'en partage pas moins vos cruelles douleurs. Je ne vous demande qu'une grace: avant qu'une démarche humiliante ne fasse rejaillir sur votre front une honte éternelle, qui doit à jamais ternir l'éclat de votre couronne, souffrez que j'éclaircisse vos doutes et les miens, et que je pénètre les desseins d'Ajax. Peut-être en effet vos yeux abusés ont-ils cru voir de la tendresse dans les siens; peut-être ce Prince ne cherchait-il qu'à flatter votre passion: c'est ce que je veux éclaircir.

MARTÉSIE.

Hélas! pourquoi n'es-tu éprise d'aucun objet? pourquoi ne sens-tu pas le feu de l'amour circuler dans tes veines? pourquoi enfin ne connais-tu ni sa force, ni ses faiblesses? tu aurais peint mes tourmens avec des couleurs plus énergiques; tu aurais plus vivement touché le cruel Ajax; enfin tu

aurais, ma sœur, trouvé plus facilement le chemin de son cœur. Mais si ce cœur se refuse aux devoirs de l'amitié, que ton amitié le rappelle à ses devoirs : vole donc chez le Prince, interroge-le.... Mais non, amène-le devant moi ; il pourrait dissimuler avec toi, et te céler le fond de ses pensées. Un cœur sans passion ne peut découvrir les profonds replis des cœurs astucieux. Va cependant, ma sœur, tâche de lire dans sa pensée ; que je puisse enfin apprendre de ta bouche, si mon malheur est réel, ou si mes craintes sont imaginaires.

SCENE III.

THALESTRIS.

VOILA donc les suites fatales de mon violent amour, et de ma faible beauté! expie, ô Thalestris, tes indignes faiblesses ; reçois le prix dû à ton amour coupable, et à tes aveux indiscrets. Prépare-toi, prépare ton cœur aux tourmens, prêts à le déchirer..... quels cruels combats l'amour et l'amitié se

livrent dans mon sein agité! l'amour m'offre le spectacle séducteur des voluptés; et l'amitié me crie : Fuis leur poison corrupteur! Mais, hélas! en cet instant la voix de l'amitié est moins puissante que celle de l'amour. Tendre et fatal amour, fuis loin de moi; j'entends le cri de la nature. Mon imagination troublée ne voit par-tout, et sans cesse, que ma sœur éplorée, gémissante et désespérée. J'entends ses accens plaintifs percer la voûte du ciel : ils maudissent Ajax, ils me maudissent, et implorent contre nous son courroux redoutable. Je crois déjà voir ce ciel vengeur s'entr'ouvrir sur nos têtes; je crois entendre retentir la foudre.... Ah! jamais Ajax, jamais Thalestris ne pourront se dérober à ses coups menaçans. Infortunée que je suis! tout m'ordonne d'étouffer ma tendresse pour Ajax; et mon cœur m'ordonne de l'aimer encore. Mais non: Thalestris n'est pas faite pour céder à sa voix; elle peut être passionnée, malheureuse; mais elle sera toujours vertueuse et magnanime.

SCENE IV.

THALESTRIS, SLAVEN.

SLAVEN.

Le roi des Locriens m'a dévoilé son amour pour vous, belle Princesse, et il vous a aussi entretenue de la passion, dont je brûle pour la divine Martésie.... Confidens mutuels de nos secrètes pensées, nous nous sommes avoués l'amour, dont toutes deux vous aviez enflammé nos deux cœurs. Le Prince vous adore, et vous daignez le payer d'un tendre retour : pour moi, je doute encore du succès de mes vœux; ah! si votre sœur daignait mettre un terme à cette cruelle incertitude, quels jours de bonheur se leveraient sur nos têtes! Mais Ajax a écrit à la Reine; sa lettre a-t-elle produit sur son cœur l'impression qu'il desirait?

THALESTRIS.

Au contraire, Seigneur : jamais il ne fut si cher à la Reine : plus il veut éteindre

l'amour de Martésie, plus cet amour s'enflamme dans son cœur. C'en est fait, nous ne verrons jamais luire sur nous l'aurore du bonheur; la douleur sera l'éternel partage de votre vie; le désespoir, de la mienne. En vain tous deux nous nous sommes, Seigneur, bercés d'une vaine espérance; bannissons-la de nos cœurs, et faisons un retour sur nous-mêmes : écoutons le devoir, l'honneur, l'amitié, la nature; rappellons-nous qu'il est des Dieux vengeurs du crime et du parjure; et vous, Seigneur, et vous qui protégez le malheureux, prêtez-moi des armes contre le plus cruel ennemi des humains; oui, défendez-moi contre l'amour, sauvez-moi de moi-même!

SLAVEN.

Ah! Madame, que je vous plains d'avoir besoin d'un défenseur, qui ne peut se défendre lui-même! Non, Thalestris, je n'ai pas même la force de suivre votre exemple, et de m'armer contre moi. Ma raison veut en vain reprendre l'empire sur mon cœur; l'amour exerce un empire absolu sur ma raison. Ah! je n'ai déjà souffert que trop

de tourmens, poussé que trop de soupirs, versé que trop de larmes. Et cependant de quoi peut-on m'accuser? suis-je coupable envers Ajax, ou envers vous? et quand il vous aimait, ai-je soupiré pour vous?

THALESTRIS.

Et moi! quel crime, quelle faute peut-on imputer à mon amour? ô ciel! pourquoi m'as-tu donné une ame aussi sensible? sort impitoyable, tu m'as donc condamnée à boire jusqu'à la lie le calice de la douleur; à voir la fleur de ma jeunesse desséchée, consumée par les feux de l'amour; à voir fuir devant moi les plaisirs innocens, doux partage des vierges; à oublier, à délaisser un amant que j'adore; enfin, et voilà le comble du désespoir, à trouver une rivale dans ma sœur, et dans ma souveraine, à lui dérober mon amour, à perdre l'objet qui m'est plus cher que la vie, et à voir cette perte d'un œil d'indifférence! Dieu d'amour, Dieu puissant et terrible, du haut de ton trône radieux, d'où tu dictes tes lois à tout ce qui respire, peux-tu voir d'un œil satisfait le feu que tu as allumé dans notre sein, ce feu qui porte dans nos

cœurs l'incendie et la mort. Ah! pour ta gloire, fais grace à mon sexe timide; enchaîne la discorde aux pieds de ton trône, désarme le sort cruel qui tourmente deux sœurs infortunées; ou du moins éteins ta flamme dans le cœur ou de Thalestris, ou de Martésie! et toi, cruel Ajax, pourquoi m'as-tu bercée d'une vaine espérance? Pourquoi m'as-tu abusée sur la passion de ma sœur?

SLAVEN.

Se peut-il? Ajax.... Ami perfide, il est donc vrai que, sans toi, nous goûterions le bonheur!

THALESTRIS.

Il n'est plus tems pour nous de songer à l'amitié, d'espérer le bonheur. Les jours du malheur sont arrivés : il nous faut combattre et vaincre notre amour; il nous faut souffrir. Mais souffrir sans rien laisser paraître de ses souffrances, c'est un effort presqu'au-dessus de l'humanité : en serai-je capable? Je l'ignore. Ce que je sais, c'est que déjà je cherche à maîtriser mon cœur : une pareille victoire est bien douteuse;

mais du moins la mort mettra un terme à mes tourmens. Consumée par le feu le plus actif, ma vie pourra s'éteindre ; mais mon honneur descendra tout entier avec moi dans ma tombe.

SLAVEN.

Au bruit de votre mort, Ajax serait frappé comme d'un coup de foudre. O ciel! de quelle douleur ne sera-t-il pas accablé, quand vous vous offrirez à ses esprits, pâle, palpitante, expirante et défigurée ? de quelle fureur ne sera-t-il pas possédé, quand il saura que vous vous êtes immolée pour la Reine ? Il commencera par l'accabler des traits de son mépris, et bientôt, ayant toujours votre ombre sanglante présente devant lui, de son ami fidèle, il deviendra son plus implacable ennemi. Est-il quelque frein capable d'arrêter un cœur, qui brûle des feux de l'amour ?

THALESTRIS.

Loin de me donner l'exemple du courage, vous ne faites qu'accroître ma faiblesse. Cessez enfin de me parler d'amour; montrez une ame héroïque ; rompez les liens

honteux, qui nous enchaînent; rappelez-vous le malheur où ma sœur est plongée; rappelez-moi les dangers que je cours, la force de sa passion, l'excès de son désespoir, les douceurs de notre mutuelle amitié, et n'oubliez pas sur-tout que le même sang circule dans nos veines. Image trop funeste et trop chère, fuis de ma mémoire, tu es fatale à l'amitié, tu es contraire à ma vertu: oui, je veux tout tenter pour la vaincre, pour me vaincre moi-même. Mais, hélas! que je crains la faiblesse de mon cœur.

SLAVEN.

Quittez, quittez, Madame, un semblable projet!

THALESTRIS.

Mon honneur m'ordonne de ramener le calme dans tous les cœurs.

SCENE V

SLAVEN.

AMOUR, don fatal et précieux des immortels, source des joies les plus douces, et des larmes les plus amères ; mélange de plaisirs et de peines, auteur des biens et des maux ; amour, s'il est vrai que, soumis à ton empire, les mortels, pour obéir à tes lois, soient obligés de brûler de flammes mutuelles, pourquoi ton flambeau n'éclaire-t-il pas leur choix? pourquoi leur promettre le bonheur, et trahir tes promesses avec tant de cruauté? Infortunés que nous sommes, coulons-nous des jours purs ? l'amour les empoisonne. Affranchi de ses lois, je ne suivais que celles de la vertu ; mais combien je paye cher ma liberté ! Hélas ! l'époque de mes malheurs est arrivée; nul chemin qui puisse me conduire à mon ancien bonheur ; tout espoir est même évanoui pour moi ; rien ne peut m'arracher de l'abyme où je suis plongé : un instant, il est vrai,

du sein ténébreux des orages de ma vie, j'avais vu luire à mes yeux un rayon d'espérance. Mais le même instant le vit s'évanouir, et sa présence momentanée n'a fait qu'accroître mes douleurs. Le sort perfide ne m'a flatté un moment, que pour mieux me déchirer. Yeux charmans, fatale passion! hélas! à quoi me sert ma couronne? que me fait le pouvoir suprême? régner sur des peuples, est une faible consolation pour un souverain, sur qui règne l'amour. Ah! je le sens, un seul regard de Martésie, m'est plus précieux que le diadême. O cruel amour, poison des cœurs, tyran impitoyable, ou triomphe des obstacles, ou meurs à jamais dans mon sein.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIÈRE.

MARTÉSIE, THALESTRIS.

MARTÉSIE.

Je ne vois pas encore Ajax! ... ah! sans doute, il m'a oubliée; je lis mon malheur dans tes yeux; Ajax ne viendra pas....

THALESTRIS.

Vous allez le voir, ma sœur. Toujours plein de respect pour vous, il ne s'occupe que de la reconnaissance qu'il vous doit, et ne s'inquiète que des soupçons qu'il vous inspire.....

MARTÉSIE.

Son cœur serait-il épris des charmes d'une autre beauté ? m'aurait-il sacrifiée à une

rivale plus heureuse ? réponds, ma chère sœur : qu'as-tu appris d'Ajax, et que t'a-t-il dit lui-même ?

THALESTRIS.

Votre amant va bientôt vous l'apprendre de sa propre bouche, et vous pourrez alors juger jusqu'où va son amour. Cessez donc de vous livrer en proie à d'odieux soupçons. Voulez-vous paraître en cet état aux yeux d'Ajax ? tarissez de grâce, et séchez vos larmes ! étouffez vos soupirs !

MARTÉSIE.

Non plutôt, je veux qu'il voye mes larmes, qu'il entende mes soupirs. Il pourra juger par-là de l'excès du tourment, que me cause le moindre soupçon sur sa fidélité. Ah ! s'il est assez cruel, pour ajouter encore quelque degré de plus à ma douleur, tu vois, Thalestris, oui, tu vois ta sœur pour la dernière fois.

THALESTRIS.

Tant d'amour pour Ajax ne me surprend pas. Mais le voici lui-même ; je me retire : sur-tout montrez plus de courage,

SCENE II.

MARTÉSIE, AJAX.

MARTÉSIE.

Eh quoi! Ajax, après avoir reçu tant de preuves d'amour et de constance, est-ce bien vous qui pouvez me conseiller, de me lier avec un autre mortel des nœuds de l'hymenée? Voyez la pâleur qui règne sur mon visage; voyez la tristesse qui est peinte dans mes yeux; leur trouble est l'image de celui qui agite mon ame. Que ma douleur ramène les remords dans votre cœur; où pourrai-je jamais, dites-moi, trouver de la pitié pour mes maux, si je la cherche en vain dans le sein de l'amour? votre absence me fait verser des torrens de pleurs; et votre présence, hélas! m'afflige encore davantage. Que votre air, que vos yeux sont changés pour moi; je ne vois plus aujourd'hui sur votre visage l'ardeur de

la tendresse, mais la froideur de l'indifférence. Que sont-ils devenus, ces entretiens passionnés ou ces regards enchanteurs, qui nous en tenaient lieu? Eh quoi! vous joueriez-vous de ma douleur et de mes larmes? Ah! ce doute cruel égare ma raison. Que dis-je? un doute! il est éclairci, quand je vois cet air morne et pensif, qui succède à ce fatal écrit, que j'ai inondé de mes larmes. Cruel, avant d'avoir pu à ce point éprouver mon amour, pourquoi d'abord ne vous êtes-vous pas fait une fidelle peinture des tourmens, que peuvent éprouver les cœurs amoureux, dont on suspecte injustement la fidélité? et d'un autre côté, si vous avez été de bonne foi dans le conseil que vous m'avez donné, depuis quand, répondez-moi, avez-vous banni l'amour de votre cœur, et l'honneur de votre ame?

AJAX.

Les services importans que j'ai reçus de vous, grande Reine, les secours généreux que vous m'avez prodigués, seront éternellement gravés dans ma mémoire. Ah! pourrais-je oublier jamais, que c'est à votre humanité, à votre amitié, dirai-je? à votre

amour que je dois la vie ; mais plus vos bienfaits et vos vertus ont de droits sur mon cœur, plus aussi elles m'imposent la loi d'être sincère avec vous. Oui, Madame, il faut enfin, pour nous mettre à l'abri des communs dangers, dont nous sommes menacés, et pour conjurer l'orage suspendu sur nos têtes, déchirer le voile de la dissimulation. J'en frémis d'avance; d'avance mon cœur est en proie aux plus cruels tourmens. Mais, hélas! cet aveu est inévitable : j'employe tout mon courage à le faire, employez le vôtre à l'entendre; nous devons-nous séparer pour jamais !

MARTÉSIE.

Cruel, comment t'ai-je donc offensée ? est ce de t'avoir aimé plus que ma vie ? Puis-je le croire, puis-je même me l'imaginer, que tu veuilles fuir une amante fidelle ? Ah ! quels tourmens affreux, quelle horrible solitude vont suivre ton départ! Lorsque nous serons séparés par les vastes plaines de l'Océan, mon cœur pourra-t-il encore espérer quelque bonheur sur la terre ? En proie à de mortels ennuis, j'attendrai sans-cesse

ces momens, ces doux momens, où j'étais accoutumée à jouir de ta présence. Vaine attente ! les momens s'envoleront ! Un jour, une année s'écouleront, et Ajax ne sera plus auprès de l'infortunée Martésie. Je traînerai dans la tristesse et dans les larmes ma déplorable existence ; bientôt la fleur de mon printems se fanera, et sera tranchée par la faulx de la mort. Mais que dis-je ? peut-être en cet instant, où je déplore mon trépas prématuré, peut-être, barbare, tu le desires dans ton cœur. Depuis long-tems peut-être ma vue, ma vie t'est odieuse, et mes tendres discours fatiguent ton oreille. Le cruel ! voyez s'il est touché de mes plaintes, ému de mes soupirs, ou sensible à mes larmes. Ah ! du moins, si tu m'avais préparée de loin à recevoir ce coup inattendu, ce coup mortel pour mon cœur, sans doute j'en eusse été cruellement blessée ; mais peut-être le refroidissement de ta flâme eût contribué à faire évaporer, et même à étouffer peu-à-peu le feu qui me dévore. Au contraire, quel instant as-tu choisi pour rompre tes sermens et nos nœuds ? Celui qui allait enfin mettre un terme à nos longs tourmens, celui où je t'appelais déjà du doux nom de

mon époux, celui où ta flotte dispersée entre dans un port assuré, où la fureur des vents et des flots est appaisée, où le ciel a repris sa sérénité première, où enfin nul obstacle ne traverse plus nos desirs?

AJAX.

Ah! si j'eusse pu étouffer mon ardeur, et diriger mon penchant à mon gré, jamais, non jamais je n'eusse aimé d'autre beauté que la généreuse Martésie; mon cœur ne se serait pas enflâmé pour un autre objet; ma reconnaissance me tiendrait lieu d'amour; ou plutôt, si j'eusse été le maître de mon cœur, l'amour le plus tendre eût payé votre tendre amour; mais, je ne le vois que trop, il est dans l'amour, comme dans tout, un terme que l'on ne peut franchir. C'est envain que je me rappele vos bienfaits, que je songe à votre amour, que j'admire vos charmes. Si la raison et l'honneur me disent, qu'après tous les droits que vous avez sur mon cœur, je ne puis, sans offenser ces droits, l'honneur et la raison, m'unir à une autre qu'à vous; d'un autre côté mon cœur me dit que je puis être votre ami, mais que

je ne pourrai jamais être votre époux. Ne me forcez pas, de grâce, ne me forcez pas à des aveux plus détaillés. Oubliez l'ingrat Ajax, il n'est pas digne de vos regrets, de vos pleurs, ni même de votre pitié; il ne mérite que votre courroux et votre vengeance.

MARTÉSIE.

Crois-tu donc que mon cœur puisse, à l'exemple du tien, devenir parjure? Que tout périsse, puisque je ne te suis plus chère. Sans toi, qu'ai-je besoin désormais de gloire, de trône, de sceptre et de grandeurs? Ah! si quelque chose m'attachait à ce monde, ce n'était pas d'y régner, c'était de t'y voir, et de t'adorer. Tout à l'heure encore, oubliant l'univers entier, et l'oubliant pour ne songer qu'à toi, je retrouvais en toi seul tous mes amis, toute ma famille; je me promettais un avenir heureux; eussé-je dû passer avec toi ma vie au sein des déserts, j'eusse en toi seul cru retrouver l'univers : et en cet instant, hélas! tu es dans cet univers le mortel pour moi le plus odieux. Ainsi barbare, après des momens si doux, des entretiens si tendres, tu peux à ce point oublier et mon amour

et tes sermens! Eh bien! achève, déchire mon cœur, rassasie-toi de mon sang; punis moi enfin d'avoir pris le masque de l'hypocrisie pour les traits de l'amour, de te souffrir encore en ma présence, enfin de t'aimer encore, malgré ton infâme trahison!

AJAX.

Pouvez-vous croire que je sois venu vous parler, dans la coupable intention, d'emprunter le langage d'une fausse passion, pour vous dérober les vrais sentimens de mon cœur? Un autre vous aurait répondu qu'il vous avait témérairement engagé sa foi; un autre n'aurait pas allarmé votre tendresse, et sans doute, par de feintes caresses, il eût fait parade d'un amour, encore plus passionné que le vôtre. Mais moi j'ai voulu, une fois pour toutes, mettre fin à votre erreur. Ainsi dévouez-moi à toute votre haîne; oui, haïssez en moi un coupable, un monstre, qui affectait pour vous l'air et le langage d'un amant, mais qui jamais n'a pu vous aimer.

MARTÉSIE.

Tu n'as jamais pu m'aimer! et qu'as-tu

donc fait, perfide ? auteur cruel de ma cruelle douleur, alors que tes oreilles osaient à peine en croire l'aveu de mon amour, alors que tes yeux osaient à peine se fixer sur les miens, quel autre sentiment que l'amour regnait donc dans ton ame? rappelle-toi cet instant, où au fort de la tempête, les Dieux et moi nous reçûmes tes sermens. Les Dieux et moi nous avons exaucé tes prières. mais ils ont été trompés comme moi. Tu ne m'as pas aimée...... Oh qu'il est terrible ce mot, pour les cœurs sensibles! mais réponds-moi, quand tu parus avec moi dans ces murs, quelle beauté enchanta tes regards? quelle beauté arracha des pleurs de tes yeux, et des soupirs de ton cœur? La chercher par-tout, par-tout suivre ses pas, dis, est-ce haïr ou est-ce aimer? Tu sais tous les plaisirs que, pour toi, jai fait régner dans ce palais : Slaven, ma sœur, et les Dieux mêmes en sont témoins. Lorsque l'amour te guidait vers moi, quel amant parut jamais plus passionné? et si ce n'était pas l'amour, mais la perfidie, ta conduite n'est pas celle d'un héros, elle est celle d'un scélérat.

AJAX.

Puisque mon aveu sincère vous a outragée, vengez-vous: prodiguez-moi les noms les plus odieux; je suis prêt à tout entendre, à tout endurer. Si j'ai quelque chose à redouter, ce ne sont pas vos injures, c'est votre silence. Oui, je suis prêt à tout souffrir; mais feindre de l'amour, mais mentir à mon honneur, c'est un rôle que je ne jouerai jamais. Ah! je suis loin, croyez-moi, de porter un cœur barbare ou corrompu. C'est en gémissant, c'est le cœur déchiré que je me sépare de vous. Mais, hélas! telle est la volonté du sort.

MARTÉSIE.

Ah ne m'abandonnez pas, entendez mes soupirs et mes gémissemens, voyez le trouble et la pâleur qui règnent sur mon visage. Ma raison s'égare; mon sang bouillonne dans mes veines. Jettez par grâce un regard de compassion sur moi; prenez pitié de mes tourmens; restez, cher prince; vous perdre est mille fois plus douloureux pour moi, que de perdre la vie. Ah! que du moins votre voix

chérie adoucisse l'amertume de mon ame ; que du moins vos regards charment ma tristesse. Enfin, si vous m'enlevez votre cœur, permettez-moi de jouir de votre présence. Laissez-moi le tems de me persuader, que ce n'est pas l'amour qui vous a vaincu, mais que c'est vous qui avez vaincu l'amour; que, si vous vous êtes cruellement joué de ma faiblesse, vous avez écouté, non la voix de la haîne, mais celle de l'honneur; enfin que, si vous ne m'avez jamais donné que des marques de respect, c'était que votre cœur ne connaissait pas les sentimens de l'amour.

AJAX.

Qui ? moi ! j'aime depuis long-tems, j'adore......

MARTÉSIE.

Tu aimes ! et ce n'est pas moi...

AJAX.

Frappez, vengez vous !

MARTÈSIE.

O Dieux ! souffrirez-vous cet excès d'audace, de cruauté et de perfidie ! il jurait par vous, en me jurant un éternel amour; parjure envers moi, il l'est envers vous-mêmes. Scélérat, transfuge de l'honneur, sacrilège envers les Dieux, fuis de ma présence, fuis loin de ces rivages...... Tout mon sang se glace, un nuage épais enveloppe mes yeux !

AJAX.

Calmez vous !....

MARTÉSIE.

Fuis, te dis-je, épargne à mes oreilles le supplice de t'entendre !

SCENE III.

MARTÉSIE, THALESTRIS.

MARTÉSIE.

Hélas ! ma sœur !....

THALESTRIS.

Pourquoi ce profond et douloureux soupir ?

MARTÉSIE.

Thalestris, avec quelle froideur le cruel m'a quittée !

THALESTRIS.

Mais c'est vous-même, ma sœur, qui lui avez enjoint de vous quitter.

MARTÉSIE.

Il a pu, sans rougir, m'abandonner, sans me faire ses adieux ! Cours, vole, arrête ses pas ! dis à cet ingrat que c'est moi qui le conjure..... Mais, hélas ! c'en est fait ; toute prière, toute caresse est vaine...... Que m'est-il donc arrivé ?

THALESTRIS.

O ma sœur ! ma chère sœur !

MARTÉSIE.

Désole, tourmente, déchire mon cœur! hâte par grace la mort d'une infortunée! revèle-moi ce secret terrible. Je t'en conjure par mes pleurs et par mes gémissemens; dis-moi quelle main m'arrache la vie: nomme-moi celle qui détruit mon repos et ma gloire: apprends-moi les desseins de mon parjure amant.

THALESTRIS.

Ajax m'a promis d'oublier cette beauté si fatale, de revenir au sentier de l'honneur, enfin de n'aimer que vous.

MARTÉSIE.

As-tu bien pu croire ce perfide, qui n'a pas rougi de jouer, un an tout entier, le rôle d'un vil suborneur? Lorsqu'attirée par mes cris et mes soupirs, tu as pénétré dans ce lieu, n'as-tu pas entendu que nous nous sommes quittés, oui, quittés pour toujours? O ma chère sœur, qu'il est douloureux de ne plus voir jamais, celui qu'on avait la douce

habitude de voir à chaque instant! et d'être à jamais séparée de celui, dont on devait être la compagne inséparable! Du moins, si je connaissais le nom de l'objet qui partage son amour, je crois que ma douleur en serait soulagée.

THALESTRIS.

Quel soulagement pouvez-vous espérer de la découverte d'un pareil secret? La haîne entrerait dans votre ame, sans pouvoir en bannir la tristesse; et deux sentimens pénibles déchireraient à-la-fois votre cœur. Deux tyrans conjurés vous donneraient à-la-fois le coup mortel. Que du moins Ajax soit votre seul ennemi; peut-être un jour heureux rattachera les nœuds, qu'un jour fatal a rompus.

MARTÉSIE.

Ah! ma chère sœur, il faut que tu sois bien aveuglée par ton amitié tendre et sincère, pour te flatter du retour de mon bonheur. Nous sommes trahies toutes les deux; Eh bien! toutes les deux unissons-nous pour exterminer l'auteur de tous nos maux.

O Ciel! tu changes de couleur...... parle ma sœur, mais parle sincèrement. Tu connais sans doute ma rivale; peut-être est-elle mon amie! nomme-la; que je meure à ses yeux, ou que je venge sur elle mon amour outragé......

THALESTRIS.

Cruel tourment,....... ah! ma sœur, unissons nos soupirs, et confondons nos larmes.

SCENE IV.

MARTÉSIE, THALESTRIS, SLAVEN.

SLAVEN.

Que vois-je? qu'entends-je? aurais-je jamais pu m'attendre à un si cruel spectacle? je le sens, je n'ai pas le courage d'arrêter mes pleurs!

MARTÉSIE.

Perfide, vous n'avez pas le courage d'ar-

rêter vos pleurs, et vous avez bien celui de vous armer contre moi, de me ravir un cœur que je tenais sous mes lois, pour m'en donner un, dont j'abhorre la conquête! Aimer une personne dont on fait couler les larmes, n'est-ce pas plutôt la haïr? Voyez mon abattement, ma tristesse, ma pâleur; voilà les suites de votre barbarie. Triomphez, cruel! vous desiriez des pleurs; jouissez du plaisir de les voir couler, abreuvez-en votre cœur impitoyable!

SLAVEN.

O Ciel! qui? moi! j'ai desiré vos pleurs! moi! je suis compté par vous au rang de vos ennemis, alors que je suis prêt à verser pour vous jusqu'à la dernière goutte de mon sang, alors que je suis consterné de voir Ajax quitter sans vous ces rivages.

THALESTRIS.

Ajax!

MARTÉSIE.

Ah! je le vois, vous n'êtes venu que

pour jouir du spectacle de ma douleur, que pour me porter le dernier coup, qui doit me donner la mort: oui, j'en mourrai ! mais, dites à ce traître, dites-lui bien, que j'ai encore quelque empire sur mon cœur; que je vengerai sur moi-même sa noire trahison; que je saurai recouvrer mon repos et ma gloire : dites-lui sur-tout que ce poignard....

SLAVEN, (*l'arrêtant.*)

Ah! prenez pitié de vous-même !

THALESTRIS.

Ah! prenez pitié de votre sœur!

MARTÉSIE.

Pourquoi desirez-vous que je prolonge mes jours? puis-je bien être attachée à une vie odieuse? Cessez donc ces conseils importuns, qui ne font que tourmenter, que déchirer mon cœur. Le sort a épuisé sur moi tous les genres de malheurs. Je suis dévouée aux affronts, à la honte et à l'infamie. Le passé m'accable, l'avenir me

tourmente, et le présent me tue. Quelque objet que fixe ou mon regard, ou ma pensée, je ne vois par-tout de refuge pour moi, que dans le sein de la mort. Je vois le précipice affreux, où m'a entraînée une passion aveugle ; je sens tout le poids du mépris, dont m'accable l'univers entier. Je pense au prix cruel dont Ajax a payé l'amour, qu'il avait allumé dans mon cœur; enfin, pour surcroît de tristesse, et pour comble de malheur, mon imagination me peint les plaisirs, qu'il goûte dans les bras de son amante: peut-être en ce même instant lui jure-t-il de m'oublier,... et moi je ne puis la connaître !

SLAVEN.

Qu'en dois-je penser? Martésie ne connaît pas encore sa rivale ! pourquoi garder le secret sur cet amour, lorsqu'il est déja connu; lorsqu'Ajax veut ici se jetter pour la dernière fois aux genoux de son amante ?

MARTÉSIE.

O Ciel ! ma rivale dans ce palais, près de moi ! Eh bien ! j'irai la chercher, cette

rivale abhorrée; je vengerai sur elle tous les crimes d'Ajax. Mais quelle est-elle, où est-elle cette victime, que je dois immoler à mon juste courroux? J'entends le fracas de la foudre, mais je ne puis voir le nuage, qui la recèle dans ses flancs. Parlez donc, nommez-moi cette amante, ou je plonge ce poignard dans mon sein.

SLAVEN.

Vous la voyez!

THALESTRIS.

Dieux! je me meurs!

MARTÉSIE.

O Ciel! ma sœur!....

SLAVEN.

Elle, votre sœur!

MARTÉSIE.

L'une de nous deux doit mourir. Encore un instant, et notre sort sera décidé.

SLAVEN.

Arrêtez ! je ne souffrirai pas l'exécution d'un semblable projet.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SLAVEN, AJAX.

AJAX.

Puis-je voir Thalestris?

SLAVEN.

Ah! Seigneur, qu'avez-vous fait? pourquoi me suis-je flatté d'être heureux dans mes amours? et pourquoi ai-je favorisé votre flamme inconstante? Martésie, en proie aux plus cruels tourmens, et portant la mort dans son sein, jette sans cesse vers le ciel des regards douloureux; sans cesse pousse de profonds soupirs et de longs gémissemens. A peine, d'une main égarée par le trouble et par la douleur, ai-je pu arrêter le poignard, prêt à percer son cœur. D'un autre coté, Thalestris, obsédée par la tristesse, souffre des maux dont elle voit

souffrir sa sœur; de grâce, Seigneur, n'accroissez pas les peines de vos amis!

AJAX.

Ainsi, je ne puis voir l'idole de mon cœur.

SLAVEN.

Sans doute, il est bien douloureux pour moi, d'être privé de tout espoir; mais il m'est encore bien plus douloureux, de voir l'abattement de la reine, et la pâleur de son visage, tout baigné de ses larmes, et d'entendre ses cris plaintifs percer la voûte des cieux. Presque mourante, elle n'a consenti à vivre, que sur notre promesse de vous retenir en ces murs. Ah! si je pouvais être aussi vivement aimé, avec quelle ardeur n'aimerais-je pas à mon tour!

AJAX.

Cher prince, de grâce, puis-je espérer de voir ma bien-aimée pour la dernière fois? puis-je encore me flatter de lui faire mes derniers adieux?

SLAVEN.

Eh ! croyez-vous donc qu'il m'eût été facile d'obtenir cette entrevue, alors que je n'entendais que des soupirs, et que je ne voyais que des larmes ? Une telle demande n'eût-elle pas été une cruelle injure ? Je n'ai pas jusqu'ici quitté d'un seul moment ces deux infortunées; que de tems pour attendre que leur douleur fût un peu appaisée ! mais enfin les larmes se sont taries, les gémissemens ont cessé, la violence de leur chagrin s'est amortie ; la reine enfin est parvenue par degrés à écouter la voix de la raison, et la sérénité renaît enfin sur son visage; elle vous permet tout, mais elle desire vous voir pour la dernière fois.

AJAX.

Ah ! cette entrevue, loin de servir mon amour, peut nuire au vôtre ! Pourquoi avoir laissé échapper un instant si favorable ? pourquoi n'avoir pas flatté les vœux d'une amante désespérée ?

SLAVEN.

Ajax, connaissez mieux mon cœur; il est incapable d'artifice. Dans toutes mes actions, et vous en avez été le témoin, le flambeau de la vertu a dirigé mon cœur; je ne pourrai jamais user de ruse envers ceux, qui usent de probité envers moi. Je puis encore moins tromper ce que j'aime. Sans faire aucune différence entre mes amis et ma patrie, je sacrifie également ma vie à leur service. Oui, veiller à leur repos, défendre leur honneur, partager leur affliction, respecter leurs plaisirs, enfin être toujours juste avec tous, voilà mes principes; ce n'est pas, à la vérité, sans une mortelle douleur, que je me vois privé de Martésie; mais ma douleur ne m'égare pas, au point de porter atteinte à sa tranquillité. Dès l'instant que j'ai connu toute l'étendue de son amour pour vous, j'ai, de cœur et d'esprit, formé le projet d'adorer la cruelle, jusqu'au dernier de mes jours. Jugez par-là, si je puis me permettre contr'elle une injuste violence.

AJAX.

La passion souvent égare notre faible raison; souvent trop de timidité nous fait perdre le bonheur. J'aurais voulu suivre vos utiles conseils; combien alors nos destinées auraient changé de face! mais, au plus fort de la tourmente, à travers les sombres nuages, qui nous menacent d'une affreuse tempête, mes yeux voyent luire un rayon d'espoir, qui nous annonce l'aurore d'un beau jour.

SLAVEN.

Et moi, je ne puis consoler mon amour par aucune espérance.

AJAX.

Le tems peut mettre un terme à nos maux; ce tems peut changer nos destins. Entraîné par ma douleur, j'oserai tout tenter. O mon fidele ami, écoutez mes projets. Si je reste sur ces rivages, nous sommes à jamais privés de deux amantes adorées. Si je pars, elles seront nos épouses. Un amour excessif ne connaît point d'obstacles. Oui, je suis décidé à enlever la Princesse: et d'ici di-

rigeant ma course vers des régions lointaines, je veux franchir avec Thalestris les bornes de l'Océan. La Reine délaissée oubliera aussitôt sa passion, pour n'écouter que son courroux. Mais bientôt l'espoir, qui ranime et soutient les cœurs passionnés, l'espoir s'éteindra dans le sien: et enfin aux feux assoupis de son premier amour, succéderont les feux naissans d'une ardeur nouvelle. Le trône d'un monarque, la grandeur du pouvoir suprême, et l'éclat du diadême, sont autant de liens qui enchaînent les cœurs.

SLAVEN.

Je lis dans le vôtre, Seigneur; vous voulez dérober votre tête à l'orage, et laisser la mienne exposée seule à ses coups menaçans. A peine Martésie est-elle revenue du coup terrible, que lui a porté la nouvelle de votre départ inattendu: de quel coup plus affreux ne sera-t-elle pas frappée, quand elle saura que vous l'avez en effet abandonnée pour jamais! La trahison de sa sœur, votre mépris pour elle, quel double supplice pour son cœur! et moi-même, de quel œil alors serais-je vu de Martésie? Ah!

croyez-moi, dans sa fureur, elle me comptera au nombre de ses plus cruels ennemis. Ne trouvant sur ces rivages que des objets de haîne et d'horreur, les cieux n'auront point de tempêtes, les mers n'auront point d'écueils, qui puissent retarder sa vengeance; elle poursuivra par-tout la proie, dont sa fureur sera affamée. Ah! Prince, abandonnez votre projet, sauvez-moi de son désespoir, sauvez-vous de l'infamie.

AJAX.

Que peuvent les conseils de la prudence, sur un amant qui ne peut rien sur son cœur? consumez-vous donc, puisque vous le voulez, consumez votre tems et votre vie, à gémir envain sur vos malheurs. Mais au moins ne vous opposez pas à mes desseins. Ces maux que vous craignez, ces périls qui vous effrayent, je les ai tous prévus; je les méprise, et les affronte tous.

SLAVEN.

Ces pleurs, ces soupirs ne m'annoncent que trop l'arrivée de Martésie.

AJAX.

Que ne puis-je éviter ce cruel entretien!

SCENE II.

MARTÉSIE, SLAVEN, AJAX, AMAZONES.

MARTÉSIE.

O vous, mes yeux, vous qui sans cesse êtes baignés de mes larmes amères, quand vous fermerez-vous pour toujours! O passions tyranniques, ô destin impitoyable, vous m'avez rendue le jouet d'un amour criminel. Gémissante, éplorée, faible et malheureuse, je rougis de regarder mes sujettes. Je rougis de moi-même; je rougis en voyant ces murs; je rougis, Slaven, en rencontrant vos regards; et toi, l'unique cause de mes maux, toi, l'unique objet d'une passion odieuse, toi, l'unique source de mes larmes, alors même que, loin de sentir pour moi la plus légère étincelle de l'amour, tu ne laisses circuler dans tes veines que le poison de la haîne;

alors que tu déchires mon triste cœur, cruel, je ne puis te haïr. Mais ne croyez pas, Prince, que je veuille ici fatiguer vos yeux du spectacle de ma douleur : non, je ne vous demande que de me justifier, de mon indigne faiblesse, aux yeux de mes sujettes : oui, Seigneur, avouez, et cet aveu est nécessaire à ma gloire, que, si je brûle pour vous d'un feu trop violent, il doit sa naissance, non pas à l'ardeur de mes sens, mais à l'opinion, trop fausse, hélas ! que vous brûliez pour moi d'une flamme réciproque ; dites que, si je me suis trompée sur vous, c'est vous qui m'aviez trompée ; confessez enfin que votre perfidie seule a brisé les tendres nœuds qui nous unissaient.

AJAX.

Quels mots foudroyans votre bouche vient de lancer contre moi ! je n'y reconnais la peinture, ni de ma vertu, ni de mon cœur. S'il est vrai que les dieux distribuent les passions entre les mortels, alors ces mêmes dieux me justifient à vos yeux. Ce sont eux qui m'ont ordonné d'aimer Thalestris, du premier instant où je l'ai vue : oui, ses pre-

miers regards ont captivé ma raison, détruit ma liberté, enflammé tous mes sens. En vain j'ai tout tenté pour dompter ma passion, et même pour la cacher : plus mes efforts étaient grands, plus grande était ma flamme. C'en est fait : je ne puis résister à sa violence ; encore moins puis-je devenir l'esclave de vos charmes ; il m'est aussi impossible d'habituer mon esprit, de forcer mon cœur à brûler pour Martésie, qu'à ne pas brûler pour Thalestris. Thalestris et moi, nous nous consumons des mêmes feux ; nous nous sommes juré une foi à toute épreuve, un amour éternel. Il semble qu'elle est née pour moi, comme je suis né pour elle : voudriez-vous causer le supplice de deux cœurs innocens ?

MARTÉSIE.

Ah ! certes, Prince, je me garde bien de douter de l'innocence de votre amour : c'est le mien qui seul est coupable. Insensée que j'étais ! je croyais qu'il se trouvait encore des cœurs, où brillaient quelques étincelles d'honneur et de vertu. Je croyais pouvoir trouver le bonheur dans l'amour ; je me flattais qu'on pouvait brûler d'une flamme

mutuelle. Oserais-je bien vous faire des reproches? non sans doute; sachez cependant que je sais aimer comme je le dois, que je puis répondre par des bienfaits à l'ingratitude, et que je veux respecter votre bonheur! J'y consens, donc, Prince magnanime, vivez, tranquille possesseur de cette amante si chère! qu'une perfide suive un parjure. Unissez vos cœurs des nœuds éternels de l'hyménée. Abreuvez-les tous deux du poison des furies; oubliez tous deux, l'une, une sœur importune, l'autre, une amante odieuse. Je le sens, vous ne pouvez m'aimer, je ne puis vous aimer davantage. Tâchons donc, tâchons de nous oublier pour jamais.......... Mais, est-ce bien Ajax qui ne veut plus changer? vous tromperez Thalestris, comme vous avez trompé Martésie : et peut-être un jour, maudissant celui de sa naissance, elle me regrettera, dans le coin reculé de quelque désert sauvage. Errante et désolée, dans son désespoir elle franchira les monts escarpés, les rochers brûlans „ et les sombres forêts; et ses yeux ne verront plus, qu'au travers d'un nuage de pleurs, la lumière brillante du soleil. Alors, mais trop tard, elle

se représentera la grandeur de la perte, qu'elle a fait éprouver à sa sœur infortunée. Et cependant la perfide est digne de ce sort cruel; elle est digne de vous.... Otez-vous, ôtez-la de mes yeux! cessez de tyranniser mon cœur! fuyez loin de moi, parjure, fuyez, et aidez-moi ou à sauver, ou à terminer mes jours. Fuis donc, barbare......Ajax, arrêtez..... Cher Prince, adieu!

SLAVEN.

Non, je n'ai pas assez de forces, pour supporter ce spectacle déplorable! ô vous, qui avez captivé tous mes sens, maîtrisez votre raison, renaissez au bonheur! que les dieux, qui versent sur nous et les maux et les biens, vous envoyent des jours de repos et de joie! Que votre vie soit un mélange heureux de gloire et de plaisirs, et qu'une paix inaltérable soit la compagne éternelle de vos pas. Et vous, qui êtes assez heureux pour obtenir son cœur, et assez malheureux pour oublier une telle amante, songez que l'éclat du bonheur n'est souvent qu'une brillante illusion. Adieu, ne comptez plus sur moi, j'ai cessé d'être votre ami.

AJAX.

Et moi, je suis encore le vôtre. Je ne suis pas, je l'avoue, maître de mon amour; mais je sais ce que mon cœur doit à l'amitié : de grâce, cher Slaven, ne m'abandonnez pas à mon cruel désespoir!

SLAVEN.

Si votre cœur peut renaître à la vertu, le mien pourra encore renaître à l'amitié.

SCENE III.

MARTÉSIE, AJAX, AMAZONES.

AJAX.

Je n'ai donc plus de secours à espérer des mains de l'amitié; mon dernier refuge est dans le sein de l'amour. Oui, amour cruel, c'est toi qui m'as tout ravi! Princesse, puis-je au moins me flatter de votre amitié?

MARTÉSIE.

Barbare, emmène ma sœur! suivez tous deux le sort heureux qui vous appelle! qu'elle trouve avec vous plus de plaisirs et de gloire, que ne m'en a procuré votre fallacieuse tendresse!..... Hélas! il est donc arrivé, ce moment, qui doit, en nous séparant pour la vie, vous élever au comble du bonheur, et me précipiter dans l'abyme du désespoir? Adieu, cruel! je n'ose espérer que vous songiez jamais à la malheureuse Martésie : mais si un hazard imprévu l'offrait à votre mémoire, peignez-vous-la plongée dans sa douleur, noyée dans ses larmes, oppressée par ses soupirs, déchirée par ses tourmens, fatiguant le ciel de ses cris, invoquant sans cesse votre nom........ Que dis-je! ah! cruel, ne t'en flatte pas! j'oublierai tout, oui, je t'oublierai toi-même. Oublie moi donc aussi, barbare, oublie moi pour jamais; oublie, hélas! que tu es encore cher à mon cœur.

SCENE IV.

MARTÉSIE, THALESTRIS, AJAX.

THALESTRIS. (*tombant aux genoux de Martésie.*)

O ma sœur, pardonnez-moi! oui, daignez pardonner à votre sœur, qui embrasse vos genoux. Ne m'accablez pas du poids de votre courroux.

MARTÉSIE.

N'en était-ce donc pas assez, cruelle? faut-il que tu viennes encore, guidée par ta haîne féroce, déchirer mon cœur jusqu'au tombeau, et troubler le repos de mon dernier moment?

THALESTRIS.

Non, je viens vous rendre à la paix, au bonheur; je ne puis songer à ma passion, qu'avec un secret frémissement. Plus je songe combien mon amour détruit votre félicité et ma propre gloire, plus il me paraît criminel. De tous côtés, de profonds soupirs,

de longs gémissemens, semblent retentir seuls à mes oreilles. Par-tout mes yeux ne voyent que le tableau cruel de la douleur et des tourmens. Cé spectacle, ces cris portent sans cesse le trouble dans mes esprits, et le remords dans mon cœur. Je ne présage que malheur et désespoir : oui, en voyant vos maux, vos pleurs et vos tourmens, je me dis : qui est l'auteur de ces maux, la source de ces pleurs, la cause de ces tourmens? moi, moi seule! mais hélas! envain je livre à mon amour des combats terribles et opiniâtres; plus je lutte contre lui, plus je suis accablée de ses coups. Le cruel! il a subjugué tous mes sens, il a enchaîné ma raison. Il ne me reste plus, pour bannir de mon cœur ce redoutable ennemi, que de me bannir moi-même et pour toujours de cette ville fatale.

AJAX.

Rejettez, adorable Princesse, rejettez ces lugubres pensées. Nos destins vont changer; déjà Martésie ne trouve plus notre amour criminel. Ah! Thalestris, avez-vous donc étouffé tout sentiment de pitié pour Ajax?

THALESTRIS.

En me privant de ma sœur et de vous, je sens que mes tristes jours sont dévoués à des larmes éternelles; mais mon devoir me l'ordonne; j'obéis à sa voix.

AJAX.

Quelle étrange idée vient de s'emparer de votre esprit? mais songez-vous que votre départ est le signal de ma mort?

MARTÉSIE.

Je sens que ma douleur est calmée, que la compassion lui succède dans mon cœur. Vivez heureux! je vous pardonne.

THALESTRIS.

Ah! c'est trop long-tems me bercer d'un bonheur chimérique, nourrir une passion indigne de moi, et troubler votre repos. Je ne puis plus supporter ces tristes regards ni ces réponses douteuses. Je ne puis résister à la tristesse des discours, aux sons plaintifs des gémissemens, à l'amertume de la douleur,

que je ne cesse ou de voir, ou d'entendre. Hélas! l'amitié s'est pour moi refroidie dans tous les cœurs: je suis devenue un objet de haîne, et pour les autres, et pour moi-même. Mon départ tarira la source de tant de larmes, et peut-être parviendraî-je aussi à sécher les miennes. Permettez-moi donc, ô ma chère sœur, de m'éloigner de ces lieux. Notre séparation est un mal cruel, mais nécessaire. Encore une fois laissez-moi partir; déjà un vaisseau est préparé pour me recevoir.

AJAX.

Eh quoi! vous sacrifiez votre amant à vos ennemis!

THALESTRIS.

Jamais aucun mortel ne me verra dans le monde: je saurai bien me dérober à tous les regards. Adieu, ma sœur, adieu pour toujours. Conservez-moi votre amitié, et pardonnez-moi mes torts envers vous.

AJAX.

O départ terrible pour mon cœur! Ah!

plutôt, noirs abymes de la mort, ouvrez-vous sous mes pas, engloutissez le trop malheureux Ajax!

MARTÉSIE.

De quel amour il brûle....... pour ma sœur!

THALESTRIS.

Et vous, seul auteur de mes tourmens, vous qui m'avez séparée de ma patrie, qui me séparez de ma sœur, oubliez moi; mais n'oubliez pas que je vous fus fidelle, et qu'en cet instant même vous êtes bien chère à mon cœur. Songez que mes yeux baignés de larmes, et trompant les ennuis d'une course lointaine, ne pourront d'un instant perdre de vue votre image. Mais sachez que, si je puis survivre à ma douleur, je ferai tout pour étouffer mon amour! Ah! si le vôtre égale ma tendresse, si votre cœur est docile à mes lois, je vous en conjure, offrez à Martésie ce cœur, dont la possession m'était si chère; oui, aimez-la et oubliez moi..... Déjà l'astre du jour se precipite dans le sein des mers. Il est donc arrivé l'instant de notre cruelle séparation!

Adieu! sœur chérie, et vous, Prince trop cher, adieu!

A J A X.

Si ma vie est nécessaire à la vôtre, si vous ne voulez pas me porter le coup de la mort, de grace, Princesse adorée, ne m'abandonnez pas à l'horreur de mon trouble, aux traits de mon désespoir. Abhorré de tous, aimé de vous seule, si vous me quittez, je n'ai plus qu'à mourir.

T H A L E S T R I S.

Qui aime une infortunée, doit savoir souffrir l'infortune.

A J A X.

O ciel! vous me quittez! ô départ affreux! pouvez-vous répondre à tant d'amour, par tant de cruauté? et vous, madame, daignez joindre vos prières aux miennes; voyez mes pleurs; suppliez-la de ne pas quitter ces rivages; elle veut, hélas! se dérober à votre vengeance; et c'est par vous et pour vous que la cruelle m'abandonne.

MARTÉSIE.

Qui? moi! arrêter son départ! tout au contraire, je veux imiter sa conduite : ô ma sœur! si ton amitié pour moi, si tes larmes sont sincères, si ton sein ne recèle pas une noire trahison, j'entends, comme toi, la voix de la nature; oui, l'amitié dans mon cœur a déjà subjugué l'amour. Partons pour nos Etats, et désormais vivons inséparables!

AJAX.

O sort cruel! ô momens funestes! eh quoi! Thalestris, pouvez-vous bien m'abandonner?

THALESTRIS.

Ce n'est pas sans soupirer et sans gémir; mais quoi? déjà mon lâche cœur commence à céder et à s'attendrir. Ah! ma sœur! prévenons ma défaite et ma honte! fuyons au plutôt! Adieu, cher Prince, adieu!

AJAX.

Dieux, qui pouvez tout, pourrez-vous bien me donner la force de résister à un coup si terrible?

MARTÉSIE.

Allons préparer notre flotte pour le départ.

AJAX.

Thalestris, un moment!

THALESTRIS.

Adieu, Seigneur, ne nous suivez pas.

SCENE V.

AJAX.

La douleur, le désespoir, la fureur, et l'amour égarent ma raison, et bouleversent tous mes sens. Sur quelqu'endroit de ce palais que se fixent mes tristes regards, je n'apperçois que des sujets de pleurs et de gémissemens. Je ne vois plus Thalestris! qu'attends-je? elle a disparu, et avec elle la lumière semble avoir disparu à mes yeux. Sort trop cruel! jour trop infortuné! que faire désormais? larmes, prières, plaintes,

gémissemens, j'ai tout employé. Vains efforts ! rien n'a pu fléchir cette amante inexorable. Eh bien ! Thalestris, puisque ta cruauté m'y force, il ne me reste plus qu'à t'enlever de ces lieux ; je saurai, j'oserai, à ton exemple, enfreindre les lois de l'amour. Mais que pensera-t-on de moi? tout l'univers m'appellera le lâche ravisseur de mon amante. Non, non, plutôt abjurons un dessein trop indigne de moi ! mais ne me faut-il pas d'abord déraciner l'amour de mon cœur ? et c'est un effort presque impossible aux dieux mêmes. Volons chez elle encore une fois ; tombons à ses genoux ; mais si rien ne peut la fléchir, pourrai-je, hélas ! me séparer d'elle pour jamais ? le désespoir et l'amour se partagent mon cœur ; si l'un m'avertit que j'ai tout à craindre, l'autre me crie que je dois tout oser.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V

SCENE PREMIÈRE.

THALESTRIS, AJAX.

THALESTRIS.

Moi, fuir secrettement! ne vous en flattez jamais : ni ma raison, ni mon cœur ne peuvent y consentir. Ne forcez point votre amante à une démarche honteuse : mais plutôt maîtrisez votre ame, et oubliez Thalestris.

AJAX.

Ainsi, c'est en vain que nous nous sommes connus, que nous nous sommes aimés, que nous avons souffert tant de tourmens, et versé tant de larmes. Et vous, pourrez-vous bien supporter l'instant fatal où je vous dirai : Chère amante, adieu pour la dernière fois! Hélas! cet instant, il n'est pas éloigné de nous : ce n'est pas un jour,

ce n'est pas une heure, mais un clin-d'œil qui nous en sépare. Ajax va disparaître aux yeux de Thalestris ; il ne la rencontrera plus nulle part, nulle part et jamais. Déjà je me figure à mon départ ; je me représente l'excès de ma douleur et de mon désespoir. Que de larmes amères ne vais-je pas verser, en me séparant d'avec vous ! que de ferventes prières n'adresserai-je pas aux dieux, pour qu'ils ne dévouent pas aux tourmens le reste de mes jours, et pour qu'ils reprennent au contraire la vie, dont ils m'ont fait le funeste présent ! Quels profonds soupirs ne pousserai-je pas, en contemplant ces rivages, vers lesquels je ne pourrai plus tendre que des mains languissantes, et jetter des regards inutiles ? Mais quand ma vue ne pourra plus les atteindre, quel sera l'excès de mon désespoir ! alors l'univers me deviendra odieux, et ce fer mettra fin à ma triste carrière. Vous cependant, tranquille dans ces contrées, peut-être ne vous souviendrez-vous plus de moi ; ou, si vous les quittez, peut-être, entourée de vos amis, n'aurez-vous aucune pitié de mes peines. Tel sera donc le prix dont vous payerez mon amour, que je verrai mes jours dévorés par

la flamme, que vos yeux ont allumée dans mon cœur.

THALESTRIS

Cruel, pouvez-vous bien croire que je puisse me séparer de vous, sans répandre des larmes? rappelez-vous tout ce que j'ai souffert pour vous, tout ce que m'a coûté notre amour mutuel. Figurez-vous, et comptez, s'il vous est possible, les peines que doit encore me causer notre cruelle séparation! Ah! l'instant, qui va nous désunir pour toujours, est pour moi cent fois plus affreux que celui du trépas! ô soleil, tu connais les replis de mon cœur: tu sais à quel point j'ai toujours respecté la vertu: ah! peut-il être au monde de félicité plus parfaite pour moi, que d'aimer Ajax, et que d'en être aimée? mais la voix de l'amitié, les liens du sang, et les lois de l'honneur se sont, hélas! conjurés contre notre bonheur. O ciel, accorde-moi du moins, pour calmer la violence de ma douleur, de pouvoir satisfaire à l'amour, sans offenser la vertu.

AJAX.

Jamais, belle Princesse, vous n'eûtes autant de charmes à mes yeux. Il me semble que jusqu'ici vous leur avez dérobé tous ces attraits, que j'apperçois dans cet instant fatal, qui va pour jamais me priver de votre présence adorée. Tout mon cœur est en proie aux douleurs; je gémis, et ma bien-aimée daigne à peine faire attention à mes larmes. Ah! Thalestris, pourquoi tant hâter mon exil? peut-être l'instant d'après; desirerez-vous encore ma présence, dussé-je encore vous importuner de mes pleurs et de mes soupirs. De quelque côté que vous tournerez les yeux, tout, dans ces tristes contrées, me rappellera dans votre souvenir; tout vous parlera de celui qui vous a toujours aimée de l'amour le plus tendre; de celui qui, jusqu'au dernier souffle de sa vie, vous a conservé la fidélité la plus inviolable. Tout va changer à vos yeux, tout vous criera: Pleure tes amours, Ajax n'est plus! Mais pourquoi vous exagérer tant les obstacles? hélas! vous sacrifiez tout à l'amitié, cruelle, au moment même où vous allez perdre pour toujours un amant, qui ne peut plus résister

à la rigueur de son sort, d'un amant que votre perte va précipiter dans le sein du tombeau. Peignez-vous votre fidèle Ajax privé de l'usage de ses sens, privé de vie, transformé en poussière, et figurez-vous entendre son ombre plaintive, qui pousse jour et nuit de longs gémissemens.

THALESTRIS.

Pourquoi, Ajax, pourquoi prendre plaisir à tourmenter mon cœur?

AJAX.

Non, sans doute, vous ne pourrez échapper à ces tourmens qui vous menacent : en effet, vous aimant d'une ardeur à la fois si passionnée et si malheureuse, pourrai-je vivre un instant sans vous? vous étiez seule tout mon bonheur, toute ma joie. L'astre du jour n'éclaire aucun endroit de ces tristes contrées, où je puisse chercher un asyle et trouver le repos, où mon cœur affligé puisse espérer un instant de bonheur; où mes yeux puissent un moment interrompre le cours des larmes, que va me coûter notre cruelle séparation. Sans vous, l'univers entier est

pour moi rempli d'amertume et de douleur. Les ténèbres éternelles de la mort me semblent moins affreuses, que la lumière brillante du jour. O vous, qui me plongez dans ces sombres ténèbres, vous qui creusez mon tombeau, Princesse, recevez mes adieux; cessons des plaintes stériles : Adieu, chère Thalestris! vivez heureuse, adieu!

THALESTRIS, (*se précipitant dans les bras d'Ajax.*)

Hélas!

AJAX.

Vous soupirez, vous pleurez! ces soupirs, ces larmes semblent m'attester, qu'Ajax n'est pas encore entièrement banni de votre cœur. Oui je vois, oui j'entends que vous me plaignez....... O sort!

THALESTRIS.

Momens cruels!

AJAX.

Ah! pour la dernière fois, je vous en conjure, restez encore avec moi! marchons

vers le rivage, où m'attendent mes vaisseaux. Si vous daignez m'y accompagner, j'arroserai le chemin de larmes moins amères; mes yeux du moins pourront encore rencontrer vos yeux; et du moins nous pourrons encore nous dire un éternel adieu, entrecoupé de nos soupirs.

THALESTRIS.

Oui, je suis vos pas.

SCENE II.

THALESTRIS, SLAVEN, AJAX.

SLAVEN.

ARRÊTEZ! Princesse!

AJAX.

Pourquoi retardez-vous ses pas?

SLAVEN.

Voulez-vous donc, Thalestris, abandon-

ner votre sœur? voulez-vous lui porter le coup de la mort?

THALESTRIS.

Hélas! Ajax veut nous quitter, et dans l'instant, et pour toujours!

AJAX.

Slaven, ayez de moi une opinion plus digne de notre amitié. Non, ne me croyez pas capable de porter le trouble dans ce palais et dans les cœurs. Je ne veux plus être dans ces murs une source éternelle de larmes; je veux que mon départ mette un terme à tant de pleurs et de gémissemens. Je m'éloigne de ces tristes contrées, et Thalestris consent à me suivre au rivage, pour m'y donner, et y recevoir de moi un éternel adieu.

THALESTRIS.

Et pour ne plus le revoir!

SLAVEN.

Immortels habitans des cieux, mettez un

terme à nos malheurs, et une fin à nos larmes.

THALESTRIS.

Les Dieux voudraient en vain enfler la source de nos pleurs; hélas! il nous faut nous quitter. Mais je ne puis abandonner ma sœur à sa profonde tristesse; je reviendrai bientôt, pour pleurer et gémir avec elle.

AJAX.

Adieu, Prince, comptez sur Ajax, comme sur votre ami le plus fidèle.

SLAVEN.

Si votre cœur et votre bouche sont d'accord avec la vérité, vivez heureux, Seigneur! Adieu!

SCENE III.

SLAVEN.

QUELLE terreur soudaine a frappé mes esprits? le frisson de la crainte a glacé tous mes sens. D'un côté Ajax fuit de ces

murs avec un empressement extraordinaire; de l'autre, il voulait, je le vois, ravir la Princesse..... (*Au chef de ses Guerriers.*) Courez, suivez les pas de la Princesse. Si vos secours lui semblent nécessaires, défendez-la, comme vous me défendriez moi-même; affrontez pour elle tous les dangers. Ayez soin cependant, qu'en voulant être le protecteur de l'innocence, je ne paraisse pas exercer un acte de tyrannie. Défendez-la donc, mais usez de la plus grande modération. Ainsi j'ai donc recours à la ruse; ah! une telle conduite ne peut s'accorder avec mon caractère. Respecteux en amour, je ne respecte pas ceux qui sont assujettis à ses lois. Gardons-nous de ternir la pureté de ma conscience, et rendons à des infortunés la paix qu'ils ont perdue. Est-ce donc à moi de tyranniser des amans? Allons, contremandons la marche de mes Guerriers. Ne cherchons pas à désunir deux cœurs, que l'amour a unis. Puis-je de sang froid commettre un attentat, que je craindrais qu'on ne commît contre moi-même?... Mais si Ajax enlève Thalestris, que dira de moi Martésie? La fureur, à peine assoupie dans son cœur, se réveillera soudain, se dirigera

contre moi, malgré toute mon innocence. Le bruit de mon action se répandra par-tout, et par-tout ternira l'éclat de ma gloire. Qu'ai-je dit? non, je ne vois plus, que comme un crime affreux, le coup mortel dont un indigne complot menace les jours de la Reine; courons la prévenir.... Mais, hélas! en voulant la servir, je nuis à Thalestris. Mon cœur frémit et se glace. Hélas! j'apperçois Martésie, et il faut lui parler.

SCENE IV.

MARTÉSIE, SLAVEN, AMAZONES.

MARTÉSIE.

En vain je veux étouffer mes soupirs! mille fantômes terribles épouvantent mon sommeil. Je crois être sans cesse entourée de spectres menaçans; et une sombre tristesse porte le désordre dans tous mes esprits. Ma vue est couverte d'un nuage épais; ma voix est affaiblie. Ajax, Seigneur, nous aurait-il déjà quittés pour jamais?

SLAVEN.

Il vient à l'instant de sortir de ce palais. Mais vous, Madame, de quel prix cruel payez-vous l'amitié constante que je vous ai vouée, les services nombreux que je vous ai rendus! A peine, hélas! daignez-vous les rappeler à votre souvenir. Ah! sans doute, dès que vous aurez quitté ces Etats, vous aurez oublié jusqu'au nom du fidèle Slaven. Etait-ce donc là, ce qu'avait peut-être le droit d'attendre de vous un ami, qui vous a toujours tendrement et constamment chérie; un ami qui mettait son unique bonheur à partager toutes vos infortunes; un ami enfin qui ne mène une triste existence, que parce qu'il gémit de ne pas voir vos jours s'écouler dans le sein de la joie? Ah! je connais, et cette connaissance me coûte bien cher, oui, Madame, je connais aujourd'hui le fond de votre cœur; vous aimez qui vous fuit, vous fuyez qui vous aime.

MARTÉSIE.

Hélas! Seigneur, ne vous plaignez pas d'une infortunée, captive d'un tyrannique amour. Permettez que le calme rentre par

degrés dans mon cœur agité ; souffrez que la main du tems adoucisse les douleurs, dont je suis tourmentée nuit et jour. Depuis trop long-tems je nourris dans mon sein une passion stérile, pour y semer le germe d'une autre passion. Mais croyez cependant que Martésie n'est pas ingrate envers vous.... Ah ! si j'en étais encore à n'avoir jamais aimé.... Mon faible cœur adore ce que hait ma raison. O fatal amour.... Mais pourquoi ne vois-je pas ma sœur? où est-elle ? de grace, répondez !

SLAVEN.

Ajax est aimé de la Princesse ; elle est allée avec lui sur le rivage, pour lui dire un éternel adieu.

MARTÉSIE.

Dieux ! ma sœur est allée.....

SLAVEN.

La mort dans l'ame, et les larmes aux yeux ; mais toujours maîtresse de son cœur et de sa raison, elle a voulu accompagner les pas d'Ajax, qui verse un torrent de larmes amères, pour confondre avec lui ses pleurs et ses soupirs.

MARTÉSIE.

Hélas! que cette pitié est cruelle pour moi! oui, cette pitié peut engendrer un crime. Quel doute accablant s'élève dans mon ame? j'entends une voix qui me crie: crains de nouveaux malheurs! allons, Seigneur, que tardons-nous? suivons leurs pas, volons! vents, déchaînez-vous à l'envi! et toi! mer, soulève tous tes flots.

SLAVEN.

Bannissez ce doute qui déchire votre cœur; j'avais prévu vos craintes: aussi ai-je ordonné à mes Guerriers de ne pas s'éloigner de la Princesse, et de repousser la force par la force.

MARTÉSIE.

Prince trop généreux, que j'ai de graces à vous rendre! Mais, hélas! ma raison ne peut rien encore sur mon cœur: tous mes sens sont troublés; un poids accablant oppresse mon sein; la reconnaissance, l'amitié, la nature, tout est impuissant contre mon amour; je n'entends que sa voix: volons!... Mais on vient; que veut ce guerrier, et pourquoi ces larmes que répandent ses yeux?

SCENE V ET DERNIÈRE.

MARTÉSIE, SLAVEN,
UN GUERRIER, AMAZONES.

LE GUERRIER.

Je vous apporte, hélas! à tous deux une bien triste nouvelle!

SLAVEN.

Qu'est-il donc arrivé?

MARTÉSIE.

Au trouble de mes esprits, aux palpitations de mon cœur, je ne devine que trop que ma sœur a disparu de cette ville.

LE GUERRIER.

Ajax et votre sœur.... ils ne sont plus!

MARTÉSIE.

Hélas!

SLAVEN.

O ciel!

MARTÉSIE.

Astre du jour, dérobe à mes yeux ta lumière odieuse! c'en est fait; mon malheur surpasse mes espérances; je perds en un seul instant, et d'un seul coup, ma sœur, mon amant et ma gloire!

SLAVEN.

Ah! d'un mot, tu m'as percé le cœur comme d'un coup de poignard; parle cependant, fais-nous le récit de la catastrophe affreuse, qui a terminé les jours de ces infortunés.

LE GUERRIER.

A peine j'avais atteint leurs pas hors de l'enceinte de ces murs. Tranquilles et silencieux, nous suivions leurs traces le long du rivage. Ajax marchait la tête baissée. Les paroles expiraient sur ses lèvres entr'ouvertes. Seulement de longs soupirs interrompaient quelquefois un long silence. Le visage de Thalestris était baigné de deux ruisseaux de larmes. Le Prince couvrait ses mains d'ardens baisers; et la conjurait en gémissant de partir avec lui; mais il l'en con-

jurait en vain; Thalestris ne répondait rien, et se contentait de verser des pleurs. Déjà nous découvrions au loin la flotte d'Ajax. Alors la Princesse se livra toute entière en proie à la douleur mortelle, qu'éprouvent deux amans fidèles, quand le destin barbare les sépare pour jamais. Alors le Prince redoubla ses instances, et son amante redoubla ses soupirs. Mais jamais elle ne voulut consentir à s'enfuir secrettement avec lui. Déjà, les joues inondées de larmes, elle veut lui adresser ses derniers adieux; mais les sanglots ont étouffé sa voix: dans le trouble cruel qui bouleverse tous ses sens, dans la douleur amère qui déchire son cœur, elle s'appuye sur le sein du héros, et bientôt tombe dans ses bras, privée de connaissance: nul Locrien n'avait encore paru; nos cœurs sans défiance se livraient à la tristesse, que devait leur faire éprouver un pareil spectacle. Mais bientôt nous vîmes tout le danger qui menaçait la Princesse. Ajax, profitant de l'absence de ses esprits, soudain la traîne vers ses vaisseaux; et soudain aussi nous découvrons ce que nous cachait l'obscurité de la nuit, des Guerriers qui volaient au secours de leur Roi. Seigneur, nous crûmes

alors avoir assez long-temps écouté la voix de la modération, que vous nous aviez imposée. Nous nous jettons sur les Locriens, qui déjà s'étaient emparés de Thalestris. Au cliquetis des armes, au tumulte de nos voix irritées, Thalestris s'éveille comme d'une profonde léthargie : elle soulève timidement ses paupières, et apprend avec indignation le sujet du combat. Elle s'arrache à l'instant des bras de son amant; mais il l'a bientôt rejointe, et s'exhalant en plaintes, en prières et en menaces, il la supplie et nous ordonne de venir avec lui. Thalestris en courroux lui reproche son attentat; alors Ajax éperdu, désespéré, se plonge son épée dans le cœur. A la vue de son sang, la Princesse pâlit; le sien se glace dans ses veines; elle reste immobile; mais bientôt, où tout autre eût perdu sa force et son courage, là même elle les recouvre avec plus d'énergie. Monstres, s'écrie-t-elle, monstres, retirez-vous! et aussi-tôt elle court, elle se jette sur le corps de son amant, cherche sa plaie sanglante, la découvre, déchire ses vêtemens, s'arrache les cheveux, appelle Ajax d'une voix désespérée, veut arrêter de ses mains les ruisseaux de son sang,

et veut, par sa douce haleine le rappeler à la vie; mais n'entendant sortir aucun mot de sa bouche, elle retombe sur ce corps, que glaçait déjà le souffle de la mort; elle couvre de baisers sa bouche entr'ouverte, et sa blessure ensanglantée; enfin, elle tire l'épée du cœur de son amant, et le plonge dans le sien. Les flots de leur sang se confondirent, et, ô spectacle surprenant! on vit alors la tristesse disparaître de leurs traits. Un calme soudain brilla sur leurs visages; il nous semblait voir deux amans, que l'hymen couronnait de guirlandes nuptiales. Slavons, Locriens, tous, Seigneur, ils pleurent et gémissent, en attendant, dans le respect et la douleur, vos ordres souverains.

MARTÉSIE.

O mort, impitoyable mort, quelles victimes tu viens d'immoler! mais je me plains! ah! c'est moi qui ai donné le trépas à ces deux fidèles amans! ombres plaintives! ombres trop chères, ce ne seront point des larmes, que je vous offrirai en expiation de mes fureurs, ce sera du sang; oui, le mien tout entier jaillira de mon cœur. L'univers aura nos trois morts à pleurer à-la-

fois. Je veux trouver ce poignard qui fume encore de leur sang; qu'il nous plonge aujourd'hui tous les trois dans le tombeau : il nous a séparés, il doit nous réunir.

SLAVEN.

De grace, chère Princesse, n'augmentez pas mes cruelles douleurs : ne rouvrez pas les profondes blessures, dont saigne mon triste cœur. Cet évènement fatal sera pour moi une source intarissable de larmes. Si les Dieux me punissent d'un crime involontaire, que Martésie au moins ait pitié de mes maux!

MARTÉSIE.

Laisse-moi, barbare! tu es l'unique auteur de tous mes tourmens; tu n'as jusqu'à présent brillé que d'une fausse vertu; c'est toi, oui, c'est ta main qui a frappé ma sœur; c'est toi qui as semé le trouble entre nous; c'est toi qui as détruit la paix que nous goûtions. Eh! peut-être, sous le faux dehors d'un amour emprunté, creusais-tu depuis long-temps l'abyme, où tu voulais secrettement nous précipiter tous trois.

SLAVEN.

O ciel! je voulais vous sauver, et je serais un assassin!

MARTÉSIE.

Pourquoi donc avoir envoyé tes soldats à leur poursuite?

SLAVEN.

Eh! n'étaient-ils donc pas chargés de défendre vos intérêts? sans eux, vous perdiez Ajax et votre sœur. O sort cruel, jour fatal!

MARTÉSIE.

Eh! quand ils se seraient dérobés à mes yeux, mon cœur se consolerait du moins de pouvoir, même en leur absence, jouir de leur amitié : mais aujourd'hui, hélas! je ne puis les voir jamais! et puis-je vivre sans eux? ô ciel! toute cette ville va m'accuser du crime de leur mort; et j'y reste encore, j'y respire encore un air odieux! Comment vont me regarder tous les peuples de ces contrées, à l'aspect de leurs cadavres ensanglantés? Les yeux inondés de larmes, ils prennent les Dieux à témoins de mon crime, et leurs mains suppliantes provoquent sur ma tête les célestes carreaux. Je crois voir les sujets d'Ajax; la haîne est dans leurs yeux, le mépris dans leurs cœurs. Eh bien! attendez-moi, je vole à vous, voilà mon sein! frappez votre victime?

—

SALVEN.

Arrêtez, Princesse; le temps calmera vos douleurs.

MARTÉSIE.

Dieux! délivrez-moi de la présence de ce monstre! elle est horrible pour moi, le séjour de cette ville m'est odieux: je crois y respirer un air empoisonné. (*A ses Amazones.*) Fuyons de ces murs!

SLAVEN.

Puisque je vous suis odieux, vengez-vous! Prenez ce fer, et terminez mes jours.

MARTÉSIE.

Retire-toi de ma vue, tyran! garde ton épée pour ceux, qui, comme toi, ont la barbare habitude de la plonger froidement dans le cœur de leurs victimes: qu'elle verse le sang de tes sujets, qu'elle soit dans tes mains le digne instrument de leur supplice; enfin qu'elle immole l'innocence; pour moi, je fuis à l'instant cette terre infernale. Et vous, suivez mes pas; volons vers nos vaisseaux! Ici mon oreille n'est de toutes parts frappée que de lugubres gémissemens. Mes yeux ne fixent que des larmes.... Ma dou-

leur mortelle égare ma raison : où me cacher après un tel forfait ? J'entends les cris d'Ajax, les plaintes de Thalestris ! je vois leur mort avec tous ses tourmens . . . . Mais un nuage épais déjà nous sépare ; le ciel impitoyable leur défend de jetter sur moi un regard consolateur. Arrêtez ! ombres chéries ! c'en est fait ; tout à disparu ; mon cœur se glace ! mes yeux s'obscurcissent ! je me meurs !

SLAVEN.

Ciel inexorable, qu'attends-tu ? arme-toi de tous les traits de ton courroux ! frappe ! et délivre-moi d'une vie odieuse !

FIN.



